

GÉANTE ROUGE

Supplément au N°26
Prix le Bussy 2018

Jean-Jacques Jouannais
Franck Petruzzelli
Jean-Marc Levadou
Simon Boutreux
Edwige
Philippe Pinel
Alexandre Gourdeau
Vincent Ferrique
Claude Carré
Edouard Sueur
Françoise Grenier Droesch
Marie Latour
Audrey Pleynet
Olivier Cazabat
Samuel Dutacq
Odile Thibaud



Sommaire

- Page 3** **Introduction**
Hugo van Gaert
- Page 5** **Alain le Bussy**
Rédaction
- Page 7** **Le Dilemme du Faux Semblant**
Jean-Jacques Jouannais
- Page 19** **Une Épine parmi les Étoiles**
Franck Petruzzelli
- Page 39** **Mélusin€**
Jean-Marc Levadoux
- Page 47** **Le signal**
Simon Boutreux
- Page 63** **Plan Q.s.**
Edwige
- Page 71** **Jeux de Dames**
Philippe Pinel
- Page 81** **Un monstre peut en cacher un autre**
Alexandre Gourdeau
- Page 95** **Atropos**
Vincent Ferrique
- Page 111** **Mantas**
Claude Carré
- Page 127** **Le centre et la périphérie**
Edouard Sueur

Page 143	La cité flottante	<i>Françoise Grenier Droesch</i>
Page 157	Illusions	<i>Marie Latour</i>
Page 171	Dolores	<i>Audrey Pleynet</i>
Page 187	Extension du domaine du cerveau	<i>Olivier Cazabat</i>
Page 205	Survive On Earth®	<i>Samuel Dutacq</i>
Page 220	D'Alpha à Oméga	<i>Odile Thibaud</i>
Page 237	Liste des finalistes	<i>Rédaction</i>

Introduction

Chaque année depuis 1993, un jury désigne une nouvelle de science-fiction, de plus de 30000 signes de longueur, à qui elle attribue un Prix. Ce Prix s'est appelé Prix Infini jusqu'en 2010, avant de devenir depuis Prix Alain le Bussy, du nom de celui qui fut jusqu'à cette année le Président de ce jury.

Le nombre de nouvelles reçues pour ce Prix est parfois important, dépassant à deux reprises les deux centaines (en 2014 et 2017). Heureusement, il n'y a, dans une telle abondance de textes, pas qu'une seule nouvelle qui vaille d'être publiée. Mais il n'y a qu'un prix. En 2018, nous en avons reçu 127.

Or, il existe deux tours dans la sélection. Au cours du premier, le jury se partage les nouvelles reçues, et sélectionne pour le second tour celles qui ont été désignées au moins par la moitié des membres du sous-jury qui a étudié les textes. Le critère est simple : il est demandé aux jurés de désigner les textes qui leurs semblent dignes de figurer dans les pages d'une des deux revues. Au total, nous avons retenu, donc, quarante-trois textes publiables en 2018. Et, entre Galaxies, les suppléments numériques de Galaxies, et Géante rouge, vingt-deux de ces textes ont été mis à la disposition des lecteurs.

Cela signifie que la moitié de ces textes publiables ont été soustraits aux mêmes lecteurs. Il eut sans doute suffi de peu de chose pour qu'ils aient fait partie des vingt. Alors, nous avons décidé de proposer aux auteurs de regrouper ces très bonnes nouvelles dans un recueil électronique, qui servira de supplément numérique à Géante rouge 2018. Quinze ont accepté. Voici donc leurs œuvres.

Lisez-les, elles le méritent !

Hugo van Gaert

Editions Galaxies-3A, 34 rue Jean Jaurès, 59135 – Bellaing
Responsable de publication : Pierre Gévert

Géante **rouge** Hors-série 2018, dans cette édition électronique, est protégée par les lois existant sur le droit d'auteur, et notamment par les 26 traités administrés par l'OMPI (Organisation mondiale de la propriété intellectuelle). Par conséquent, les textes et les illustrations restent la propriété de leurs auteurs et, par défaut, de *Galaxies 3A*, (Association d'Aide aux Auteurs) qui en réserve certains.

Toute reproduction de ces œuvres, par quelque procédé que ce soit, est donc soumise, hors droit de citation, à l'autorisation desdits auteurs et/ou de *Galaxies 3A* (Association d'Aide aux Auteurs).

La présente édition en PDF, est déposée à la Bibliothèque nationale de France sous l'ISBN : 978-2-37625-066-1

Alain le Bussy

Alain le Bussy, né le 18 mars 1947 à Liège et mort le 15 octobre 2010 toujours à Liège, était un auteur belge de nombreux romans et nouvelles de science-fiction, de fantasy et d'horreur. Alain le Bussy aura publié une centaine de romans ainsi que plus de 200 nouvelles dans diverses anthologies, revues et fanzines.

Prix Rosny aîné 1993 pour *Deltas*, premier volume publié du *cycle d'Aqualia*, il se voit décerner deux fois le prix *Septième Continent* de la défunte revue québécoise *Imagine* pour *Les lois du hasard* en 1992 et *Craqueur* en 1995.

Il est élu *Best European Author* à la convention européenne Eurocon de SF de Glasgow (1995). Rédacteur en chef du fanzine *Xuensf*, il a présidé le jury du *Prix Infini*, qui porte aujourd'hui son nom, jusqu'à sa brutale disparition, en 2010.

Jean-Jacques Jouannais



Dès sa plus tendre enfance, Jean-Jacques Jouannais s'est passionné pour l'imaginaire sous toutes ses formes : fantastique, horreur, et bien sûr anticipation et SF.

Cette prédilection pour un genre littéraire qui a acquis depuis longtemps ses lettres de noblesse ne l'a jamais quitté, et il a commencé à écrire des nouvelles dans les années 90, un moyen pour lui de s'évader d'un milieu professionnel devenu trop technocratique à son goût.

Il a ainsi participé à plusieurs anthologies ainsi qu'à des concours de nouvelles sur les thèmes suivants : le surnaturel, les vampires, l'univers de Lovecraft, les robots, l'uchronie, notamment.

Le Dilemme du Faux Semblant

Jean-Jacques Jouannais

AU TELEPHONE, L'HOMME lui avait affirmé détenir des informations de la première importance. Elles le visaient, lui et Leila, sa compagne de tousjours.

En d'autres circonstances, il aurait éconduit son interlocuteur sans ménagement, ce qu'il faisait avec la plupart des importuns, qu'ils fussent des admirateurs, des journalistes ou leur avatar, les reporters en quête de scandales et autres paparazzi.

Là, quelque chose lui disait que ce n'était pas la bonne solution. Une simple phrase lui revenait, de manière lancinante, en mémoire, et il ne pouvait se permettre d'en ignorer la signification :

« Je sais tout de votre passé. »

Passé, présent, avenir, temps réel, temps vécu... des données avec lesquelles il leur avait fallu composer. Auxquelles ils ne s'étaient jamais totalement habitués car elles étaient, à l'image de l'endormissement, profondément humaines.

Il accepta de recevoir l'inconnu chez lui, au terme d'une journée de travail épuisante, certaines scènes ayant nécessité de nombreuses prises de vue. Sa femme n'assistait pas à l'entretien et se tenait dans la pièce voisine d'où elle pouvait, sans artifices, tout voir et tout entendre.

En ouvrant la porte, Carl découvrit un freluquet qu'il dominait d'une bonne tête, au visage chafouin, doté d'un appendice nasal allongé le faisant vaguement ressembler à une musaraigne.

Une intelligence vive perçait sous son front bombé, le rendant infiniment plus redoutable que le voyou ou le maître-chanteur

ordinaire, et l'acteur se tint sur ses gardes. Cet homme qu'il aurait pu le balayer d'une bourrade, tel un fétu de paille, devait s'estimer en sécurité pour prendre un tel risque.

Il l'était, forcément.

À regret, Carl se contraignit à lui faire bonne figure.

— Bonjour, Monsieur ?

— Appelez-moi Paul, ça suffira

— Vous boirez bien quelque chose ?

— Non, merci.

Carl sourit. Peur d'être empoisonné ou drogué ? De se voir inoculer une maladie ? Même pas.

— Eh bien, venons-en au fait. J'ai eu une journée chargée et...

— Je sais. Quand on est un acteur à la mode, de séries qui plus est, on n'a guère le temps de chômer. J'ai des documents à vous montrer.

Il sortit d'une poche de son blouson deux jeux de photographies. Carl les examina, haussa les sourcils et laissa tomber les bras en signe d'incompréhension.

— Je ne vois pas l'intérêt...

— Mais si. Le premier est tiré d'une série policière que vous avez tournée de 2003 à 2007. Un énorme succès au box-office, puisqu'elle a été achetée par une dizaine de pays d'Europe. À l'époque vous étiez censé être un quadragénaire. Sur les clichés postérieurs à 2015 on observe que vous avez, en vertu des lois de la nature, acquis une certaine patine. Très réussies, ces petites rides au coin de la bouche. Remarquables, ces pattes d'oie. Vous avez presque embelli. Je suppose que pour la chevelure, légèrement dégarnie, votre compagne n'a pas eu à forcer son talent. Une véritable artiste, en tout cas !

— Enfin, où voulez-vous donc en venir ! S'exclama Carl.

— Je vois que vous avez appris à faire l'imbécile, à l'image de tous les voyous que vous malmenez à l'écran, mais ça ne marche pas avec moi. J'en viens à l'irréfutable. À ceci.

Il extirpa de son blouson un troisième jeu et le tendit à son hôte qui, s'il avait eu la possibilité physiologique de le faire, aurait sans doute pâli.

— Vous connaissez ces films, n'est-ce pas ? La première photo a

été réalisée sur le tournage des *Dix Commandements* de Cecil B De Mille, en 1956. Vous voyez ce figurant devant ces blocs de roche immenses, dont le visage est grand comme un pépin d'orange ? C'est vous. Et cet homme sur le porte-avions agitant un drapeau, dans le film *Première Victoire* d'Otto Preminger en 1964 ? Ah ! Une troisième de 1967 intéressante, car on y aperçoit aussi votre compagne. C'était dans *La Nuit des Généraux* d'Anatole Litvak. Vous étiez superbe en soldat allemand, et vous aviez alors ? Suis-je bête ! Vous n'aviez pas d'âge. Et vous portiez un autre nom, de ceux qui n'apparaissent pas au générique. Sauf peut-être une fois, mais il était impossible de vous reconnaître : le remake raté de *L'île du Docteur Moreau*, à la fin des années soixante-dix. Il est vrai que sous votre masque de bête, vous n'aviez pas l'air particulièrement humain. Dois-je continuer ? J'ai eu un mal fou à me les procurer, et sans mes talents de physionomiste... En cherchant bien, je devrais en trouver d'autres...

— Inutile, répondit Carl, manifestement accablé. Que voulez-vous ?

*

L'androïde FEM 12 fut brutalement rejeté en arrière par le torrent d'eau qui se déversait de la salle des machines. Son corps aux apparences féminines se trouva un moment plaqué contre la porte menant à la cabine de pilotage qui finit par céder sous la pression, la propulsant vers les hauteurs, là où se tenaient le maître d'équipage et les officiers de l'astronef. Au passage, elle parvint à agripper les barreaux d'une échelle et tint bon.

Le choc avait été d'une telle violence qu'aucune information n'avait eu le temps de filtrer sur l'origine de l'attaque. Une chute vertigineuse les avait entraînés au fond de l'étendue d'eau qui, l'apprit-elle plus tard, s'appelait océan et reliait deux vastes espaces de terre ferme. Une configuration qui n'était pas sans rappeler celle de leur propre planète, beaucoup plus petite que celle-ci. Ce n'est que bien plus tard que l'analyse des instruments de bord permettrait de déterminer l'origine de la catastrophe : une collision avec un aéronef de la planète bleue, peut-être happé par l'attraction qu'exerçait leur propre vaisseau

spatial. Ce qu'elle lirait quelques mois après dans la presse à propos de la disparition inexplicquée d'un des premiers avions à réaction de type F 100 Super Sabre, ne ferait que corroborer cette hypothèse.

FEM 12 subit le contact d'un bras qui l'enlaçait mollement et se dégagea rapidement. Il s'agissait d'un jeune officier dont le corps, à l'image de ceux de tous les autres membres d'équipage, flottait dans la cabine. La terreur déformait ses traits.

L'androïde, qui avait été programmée pour connaître des émotions primaires, ressentit du désarroi à la vue de ces cadavres donnant le spectacle d'un étrange ballet, qui n'était pas sans rappeler celui des objets en apesanteur.

L'eau ayant tout envahi, personne n'avait survécu au cataclysme. Sauf elle, dont la structure n'avait pratiquement pas été endommagée. Elle qui découvrait, sans l'avoir cherché, l'ivresse des profondeurs.

Qu'en étaient-ils des autres ? Ses semblables, regroupés, pour la plupart, dans les étages inférieurs de l'astronef, avaient dû être démembrés, voir broyés par la violence du choc. Elle devait s'en assurer et, sans l'ombre d'une hésitation, entama la descente de ce qui s'apparentait de plus en plus à un cercueil flottant.

À chaque niveau, elle mesura à quel point ses craintes étaient fondées. Sous la violence de l'impact qui avait permis à l'eau de prendre possession du vaisseau, ce n'était que corps écrabouillés ou structures métalliques disloquées d'humanoïdes, que seuls des nuages de sang permettaient de distinguer.

Dans toute catastrophe il y a des survivants, avait-elle songé avant de poursuivre, avec l'obstination n'appartenant qu'aux machines dotées d'une forte capacité d'initiative, ses recherches. Tel était son devoir, celui-là même qui résultait de sa programmation et renvoyait à la première des trois lois universelles de la robotique : on ne peut porter atteinte à un être humain ou le laisser exposé au danger, et à la troisième : un robot doit protéger son existence si cela n'est pas en contradiction avec les deux premières lois.

À ces obligations, FEM 12 avait ajouté une touche personnelle : le devoir d'aider et de protéger ses semblables, disposition qui, selon elle, aurait pu et même dû être annexée à la troisième loi, surtout depuis que certains d'entre eux revêtaient forme humaine.

En parvenant aux cuisines, elle assista à un spectacle hallucinant. Des morceaux de viande surnageaient au milieu de lits de haricots, de petits pois et de branches de céleri. Contrairement aux autres installations, cette partie du vaisseau n'avait pas subi le choc de plein fouet, et elle pouvait espérer y trouver des survivants si, par miracle, quelques poches d'air s'étaient constituées.

Curieusement, l'habitable était vide. Surpris par la violence du choc, les cuisiniers avaient cherché leur salut dans les niveaux supérieurs, puis avaient été engloutis par les flots qui s'étaient engouffrés avec une violence inouïe dans les brèches.

Mais son instinct lui disait qu'elle n'était pas seule. Elle s'approcha de la chambre froide et l'ouvrit. C'est là qu'elle découvrit son aîné, HOM 14, coincé entre deux rangées de conserves.

*

— Je ne serai pas exigeant. Après tout, vous avez *toute la vie* devant vous, ricana le visiteur.

Carl brûlait d'envie de le mettre dehors sans autre forme de procès, mais dut réfréner l'ardeur qu'il mettait habituellement à jouer certaines scènes d'action. Un homme d'une telle intelligence, d'une telle perspicacité, devait avoir pris ses précautions, laissé quelques témoignages çà et là. Il n'était pas du genre à en parler autour de lui, au risque de se voir dépossédé de sa trouvaille ; plutôt à confier une clé USB à un notaire ou à un avocat, assortie des consignes d'usage s'il lui arrivait malheur - ce qui, Carl en était conscient, ne pourrait être de son fait ou de celui de sa compagne.

— Un versement substantiel au début, qui me permettra de régler les dernières traites de mon appartement. Une modeste rente mensuelle suivra. Le montant de celle-ci tiendra compte, bien évidemment, de l'évolution de votre situation d'acteur et pourra être renégocié, mais je vous vois bien parti pour tenir encore une vingtaine d'années sous les projecteurs. Je sais, par ailleurs, que vous avez réalisé des placements confortables, vous mettant à l'abri de mauvaises surprises. Voilà. Je vous demande d'y réfléchir. Je vous recontacte en

fin de semaine. Pas d'imprudence d'ici là, je serais vraiment navré qu'un accident me prive de cette manne.

Leila rejoignit Carl peu après. Celui-ci était songeur. Il ne faisait pas confiance à cette crapule qui, il en était persuadé, les mettrait sur la paille en affichant de nouvelles exigences. Certes, sa théorie, extravagante pour le commun des mortels, ne pouvait être étayée sans preuves. Cependant, les temps avaient changé. Internet, les réseaux sociaux, étaient passés par là. Les phénomènes de mode, visant à dénoncer de prétendus complots ou à mettre en exergue des thèses révisionnistes, ne pouvaient qu'accélérer le processus. Quant aux techniques d'analyse des images, elles se révélaient très performantes, bien plus que celles en vigueur une cinquantaine d'années auparavant.

— Alors qu'allons-nous faire ?

Et le passé leur revint soudain en mémoire.

— Tu te souviens de ce jour affreux quand, pour la première fois, nous avons émergé et mis le pied sur la terre ferme ? Ton vêtement était tout déchiré et moi-même... Et puis nous avons aperçu nos premiers humains. Des pêcheurs, assis sur une espèce de coque en bois, et j'ai été rassurée. Ils étaient si proches de nous ! On s'est cachés derrière un rocher et on les a observés. Le plus grand ressemblait étonnamment à notre capitaine. Et quand je t'ai posé la question « qu'allons-nous devenir ? » Tu m'as dit...

— Nous n'avons pas le choix. Nous allons devoir adopter leur mode de vie ; accepter leur manière d'être, primitive et probablement belliqueuse ; penser comme eux, aller jusqu'à mimer des sentiments qui nous sont inconnus...

— Faire des choix de raison en épousant leurs défauts...

— Ce n'est pas tout. Il nous faudra trouver des prénoms et un nom, de préférence à consonance étrangère, le temps que nous apprenions leur langue, ce qui ne devrait pas prendre plus de quelques jours. Se donner une identité compatible avec notre apparence. Enfin, nous fondre dans la masse. Vivre comme un couple ordinaire, car nous n'en serons que plus forts face à l'adversité.

— Mais rester en dehors de tous leurs excès. Ce ne sera pas facile, avais-je soupiré en entendant l'un d'entre eux jurer comme...

— Un charretier. Un ancien métier qui, même chez les humains de cette planète, n'existe probablement plus.

— Une tâche exaltante, digne de nos créateurs.

— Dont nous perpétuerons ainsi dignement la mémoire.

— Pourquoi avoir fait de nous des êtres si parfaits et pourtant si incomplets ?

Leila prit Carl par la main et sentit le désir monter en elle. Leur complicité s'était muée, au fil du temps, en une affection si profonde qu'ils n'osaient en prononcer le nom.

Au-delà, ils éprouaient, elle surtout, un immense regret : celui de ne pouvoir procréer. Et il arrivait à Leila de maudire ses créateurs de l'avoir dotée de glandes lacrymales.

*

— Ce voyou veut un demi-million de dollars en espèces. À titre d'acompte.

Leila esquissa une grimace. Elle tenait les comptes et savait ce qu'une telle somme représentait. Ils détenaient toujours d'importantes liquidités en vue d'un coup dur les contraignant à prendre le large. Ce qui avait failli se produire une paire de fois. Ils pouvaient donc faire face aux exigences du maître-chanteur. Mais après ?

— Nous devons le mettre hors d'état de nuire, d'une façon ou d'une autre, soupira Carl.

Une discussion byzantine s'ensuivit. La première loi interdisait de porter atteinte à un être humain, fût-il un monstre, sauf circonstances exceptionnelles – ce que les humains traduisaient par légitime défense envers l'un des leurs. Les concepteurs, conscients d'avoir fabriqué des personnalités dotées d'une réflexion indépendante et même inculqué des embryons de sentiments à leurs androïdes, avaient établi un programme aboutissant au blocage pur et simple de leurs circuits en cas de désobéissance.

S'appuyant sur certains récits de science-fiction transposés parfois à l'écran, Carl exprima les plus vives inquiétudes. Il n'ignorait rien des craintes et fantasmes à l'égard de la robotique. Lorsque le robot

transgressait la loi, ou il était éliminé comme l'ordinateur « HAL » de *2001 L'Odyssée de l'espace* ou il instaurait, comme dans la série des *Terminator*, un univers de désolation. Parfois même, se prévalant de l'imprudence de son maître, il s'appropriait certaines de ses propriétés, pouvant aller jusqu'à la procréation (*Génération Proteus*). Eux qui avaient vécu au milieu des humains, les avaient parfois appréciés, ne pouvaient se permettre de tels écarts.

C'est alors que Leila, prenant acte des réserves de son compagnon, employa sa rhétorique à le convaincre.

Elle avança que dans tous ces romans et ces films, la notion d'atteinte devait s'entendre comme *atteinte à l'intégrité physique*. Rien d'étonnant à cela : depuis la nuit des temps, les humains s'entretuaient. Plus souvent par plaisir que par nécessité.

Bien que nettement plus évolués, les habitants de leur planète d'origine se trouvaient peu ou prou dans des dispositions analogues. Et c'est pour cette raison qu'ils avaient, eux aussi, édictées ce type de lois qui devaient, sur la planète bleue, être formulées pour la première fois par l'écrivain et scientifique Isaac Asimov.

Pas question, donc, d'en arriver à une élimination par la force. En revanche, pouvait-on réduire au silence un être humain sans porter *directement* atteinte à sa personne ? Leila en était convaincue, et poursuivit :

— Les hommes ont aussi inventé des moyens très sophistiqués pour détruire leurs semblables. La calomnie en est un. Plus généralement, le discrédit, qui peut anéantir la réputation d'une personne, au point que celle-ci devient inaudible et éternellement suspecte aux yeux des siens.

— Mais n'est-ce pas la même chose ? Se récria Carl.

— Non, car les conséquences ne sont pas identiques. Un réprouvé peut s'amender, se racheter, peut-être même obtenir le pardon pour ses fautes. Devenir meilleur, donc renaître. Au passage, je rappelle que si Paul nous nuit, il porte aussi préjudice à ceux qui nous ont créés, et plus encore à nos employeurs : si la vérité éclatait, ces derniers seraient confrontés à un immense scandale aux répercussions dommageables pour toute l'industrie cinématographique, sur laquelle pèserait une suspicion généralisée. Des robots remplaçant des

acteurs ! Je vois d'ici les banderoles des syndicats ! Pire encore que la guerre des hologrammes !

Carl inclina la tête. Il dut bien admettre, ce qui blessait son orgueil, que sa compagne, plus subtile que lui, avait mille fois raison.

Il se devait de reprendre la main. Comme dans les films d'action où il se produisait son métier lui ayant permis d'acquérir, entre autres, l'une des qualités qui faisait singulièrement défaut aux androïdes lors de leur mise en service : l'imagination.

Il annonça fièrement à Leila que le détective Arbogast, qu'il incarnait depuis des mois à l'écran, « avait un plan, ajoutant que s'ils ne pouvaient être pires que les humains, ils avaient quand même fini par emmagasiner une bonne partie de leur immoralité et de leurs contradictions. »

— Et c'est aussi grâce à cela que nous avons pu protéger notre existence ! Se hâta-t-elle d'ajouter.

*

Les négociations relatives à la remise de la somme d'un demi-million de dollars avaient été ardues. Faisant valoir qu'il était hors de question que l'opération s'effectuât dans un lieu public car il ne pouvait prendre le risque d'être reconnu, Carl avait proposé de se rendre directement au domicile de Paul.

Celui-ci, flairant un piège, avait suggéré un endroit neutre, en l'occurrence une vieille grange située à quelques kilomètres de la ville. Un endroit glauque et abandonné, auquel il était difficile d'accéder à pied, rendu dangereux par la présence, notamment l'hiver, d'animaux sauvages. Quelques années auparavant, le cadavre d'un sans-abri mort de froid y avait été découvert. Curieusement, personne ne s'était hasardé à en proposer la destruction, peut-être parce qu'elle était située aux confins de deux villes qui, chacune, l'excluaient de leur périmètre.

Paul était arrivé en avance et s'était muni, à toutes fins, d'un revolver. Si les robots avaient été assez malins pour traverser plus de sept décennies, ils pouvaient tout aussi bien avoir trouvé le moyen de se débarrasser de lui.

L'inspection des abords s'étant révélée négative – seule une charogne desséchée de rongeur attira son attention –, il entra dans le bâtiment délabré, d'où s'échappait une épouvantable odeur de mois. Puis il choisit un endroit baignant dans la pénombre et attendit, l'arme au poing, l'arrivée de Carl.

Il entendit une voix aux intonations féminines quand s'ouvrit le panneau de bois rongé par les vers faisant office de porte.

— Bonjour Paul ? Vous allez bien ? J'ai apporté la somme exigée...

Leila ! Elle avait pris la place de son compagnon ! Ce n'était pas ce qui était convenu.

— Qu'importe, après tout ! Se dit-il en contemplant la gracieuse silhouette de celle qui présentait tous les attributs de la féminité, à tel point qu'il en fut troublé.

Elle tenait une valise à la main, attachée au poignet par des menottes, dont elle se défit en un tournemain.

Puis elle sortit de son manteau une corde qu'elle entourait prestement autour de ses jambes, faisant naître en lui une légère appréhension à laquelle succéda bientôt un réel sentiment de panique lorsque la puissante silhouette de Carl s'encadra dans le chambranle de la porte.

— Bon Dieu, mais que faites-vous donc ? S'écria-t-il.

Sa voix fut bientôt couverte par l'irruption de policiers en uniforme armés jusqu'aux dents.

*

La presse devait résumer l'arrestation du maître-chanteur en ces termes :

« Un petit escroc sans envergure du nom de Paul Weston, travaillant pour les studios de cinéma M... en tant que monteur, a été arrêté ce samedi 20 avril pour tentative d'extorsion de fonds.

Deux jours auparavant, il avait enlevé l'épouse de l'acteur Carl Beaumont, qui incarne le détective Arbogast dans la célèbre série policière Les Ombres de la cité, en exigeant une importante rançon.

N'ayant pas subi de sévices de la part de son ravisseur, Mme Beaumont

avait été enfermée dans une grange désaffectée pendant toute la durée des négociations avec son mari. Weston lui avait ligoté les jambes et menotté les poignets.

Lors de son interpellation par la brigade de police de Y..., l'individu n'a opposé aucune résistance, se contentant de tenir des propos incohérents tout en clamant son innocence.

Présenté peu après au juge d'instruction, il a été écroué dans l'attente de son jugement. Cependant, les importants troubles mentaux dont il semble souffrir nécessiteront vraisemblablement, à court terme, son placement dans un hôpital psychiatrique.

Commentant cette arrestation, le célèbre détective, entouré de sa charmante épouse, a ironisé sur l'amateurisme du maître-chanteur, rappelant à cet égard « que le personnage qu'il incarne au petit écran a été amené à résoudre des affaires bien plus compliquées que celle-ci. »

© Jean-Jacques Jouannais 2018

Jean-Jacques Jouannais a participé en 2016 à une anthologie sur « Les Nouveaux Robots », à l'appel de la maison d'édition « Les Planètes Orphelines. » Il s'agissait d'écrire une nouvelle de science-fiction faisant explicitement référence aux trois lois de la robotique d'Asimov.

Il avait, depuis très longtemps, l'envie de décrire la situation d'androïdes ayant accidentellement échoué sur Terre. Contraints de s'adapter au mode de vie des humains au fil des décennies, au point de leur ressembler par bien des aspects – sauf à transgresser ces fameuses lois. Le thème de l'anthologie précitée lui a permis de trouver un « angle d'attaque » pour la rédaction de cette seconde nouvelle.

Franck Petruzzelli



Franck Petruzzelli est né en 1978 à Cannes.

Son premier roman, Des Coquelicots en Décembre, a été publié en 2017 aux Editions la Gauloise. Après ce thriller sur fond de satire sociale, son deuxième roman Adopte un Chômeur est sorti en 2018 chez le même éditeur.

La parution de son troisième roman, Les Frontières du Souvenir, une histoire d'amour qui glisse dans l'étrange et le fantastique, est prévue pour début 2019.

Une Épine parmi les Étoiles

Franck Petruzzelli

*« Le silence éternel de ces espaces infinis m’effraie. »
(Blaise Pascal)*

Deuxième rotation.

L’HOMME QUI, à en juger d’après ses vêtements, devait être un officier, entra par la porte coulissante et s’assit devant l’immense hublot. Au moment même où il se laissa couler confortablement au fond du siège et posa ses longs doigts pâles sur les commandes tactiles des accoudoirs, on entendit dans la salle s’élever les premières notes de la Fantaisie-impromptu Opus 66 de Frédéric Chopin. Alors seulement la froide lassitude qui imprégnait son visage s’évapora, et il poussa un long soupir silencieux.

La musique chasse le silence, s’afficha en lettres dorées sur la paroi de la salle de contrôle, comme un clin d’œil. La phrase clignota quelques secondes, le temps pour l’homme de la remarquer et de la lire, puis de hocher la tête en signe de complicité. La phrase disparut alors. Il y eut ensuite quelques interférences lumineuses sur le panneau invisible à la surface noire du mur, avant que ne scintille une question, la négligence doit-elle être considérée comme une conséquence ou une cause ?

L’homme détourna la tête. Il n’avait pas besoin que le vaisseau lui tende un miroir pour savoir que ses cheveux avaient depuis quelques temps déjà dépassé la longueur réglementaire. Il sentait bien qu’une

mèche batailleuse atteignait la ligne de ses sourcils. S'il passait la main sur ses joues, il pourrait tout aussi bien sentir la râpe initiale s'adoucir en une barbe qui prendrait bientôt forme biblique. Son bel uniforme, large aux épaules et cintré à la taille, était froissé partout où il devait plier son corps, et il y avait même une tache sur le tissu d'un noir mat et égal. Son badge, Till-1811, pendait lâchement.

« Lâche-moi un peu, tu veux ? » dit-il tout haut en levant un œil terne vers la question brillante. Et sans attendre de réponse il ferma les yeux. Il n'y avait de toute façon rien à voir à travers l'immense hublot noir qui lui faisait face. Depuis son entrée il n'y avait d'ailleurs même pas accordé un regard.

Il garda ensuite longtemps les yeux clos, sans compter le temps. Le temps n'avait plus réellement d'importance. Il s'était arrêté d'avancer un jour lointain, et depuis il se contentait d'accomplir une boucle rapide, une révolution absurde autour d'un trou noir. À un certain moment il réalisa que Chopin s'était dilué dans le silence habituel. Sans relever les paupières, il visualisa dans son esprit un coffret qui arborait une gravure du compositeur dans un cadre lie-de-vin. Il ouvrit le coffret dans son esprit et chercha un morceau plus long. Concerto pour piano et orchestre numéro un. C'était parfait. Comme d'habitude, il garderait les Nocturnes pour plus tard. Il n'avait pas besoin de rouvrir les yeux. Il connecta simplement son réseau neuronal à l'interface et les premières notes éclairèrent l'obscurité. La patte veloutée d'un chat qui s'approche à peine. Depuis combien de temps n'avait-il pas vu un chat ?

Les lettres jaunes, assez douces toutefois pour ne pas l'agresser dans le puits de ténèbres où il s'était réfugié, se dessinèrent sur le fond vide et noir de sa vision intérieure. Réparation psychologique requise ?

Je n'ai pas envie que tu touches à mon âme, regarde, j'ai fermé les yeux, tu devrais pouvoir comprendre ça, non ?

Cette fois, l'homme n'avait pas parlé à voix haute. Il s'était contenté de formuler sa réponse à l'aide du tampon de communication implanté dans son cerveau.

Comportement inapproprié et potentiellement dangereux.

Ses yeux s'ouvrirent lentement comme des rideaux noirs sur une longue nuit plate. Putain, le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie, se dit-il.

Aucune menace détectée, la peur est en l'état une émotion inadéquate à la situation.

Je t'emmerde...

Le silence de l'espace est dû à l'incapacité de l'oreille humaine à percevoir le son des ondes qui le parcourt. Il n'y a pas de son dans l'espace pour l'humanité, mais l'espace peut cependant être traduit en sons.

Je t'emmerde...

« Et puis de toute façon je n'ai pas peur, tu ne peux pas comprendre ce que je ressens. »

Angoisse est le diagnostic, toutefois je ne suis pas programmé pour comprendre ce sentiment.

« Voilà, tu vois bien que tu ne peux pas comprendre, et maintenant fous-moi un peu la paix ! »

Il m'est cependant tout à fait possible de traduire en ondes sonores les nombreuses ondes électromagnétiques qui parcourent les espaces que nous traversons. Cela vous rassurerait-il ?

L'homme nota une pointe artificielle de sollicitude dans les lettres étincelantes.

« Laisse tomber, je préfère Chopin. »

Elle aussi, aurait-il voulu ajouter. Il était persuadé qu'elle aussi refusait d'entendre ces putains d'ondes électromagnétiques et préférerait Chopin.

Quand il était enfant, bien avant d'être contraint comme chaque survivant à intégrer l'Interstellaire, il avait souvent imaginé les voyages dans l'espace. Certes, même alors il avait déjà conscience que les paysages entre les étoiles étaient plutôt semblables à des déserts. Cependant, même dans un désert, on rencontre des formes, des chemins, des différences. On peut isoler des points de repère. Il se figurait donc des sentiers stellaires, des nuages de poussière cosmique, des comètes chevelues traçant de gigantesques éclairs à travers l'orage

permanent de l'univers. Pour lui, c'était un peu comme observer un fleuve dans la nuit, depuis l'orbite terrestre. La toile de fond aurait été noire et sans relief, mais en se penchant un peu, on aurait facilement pu distinguer les méandres argentés des nuages galactiques. La mangrove d'une nébuleuse, la cascade fulgurante d'un trou noir, les torrents implacables d'une ceinture d'astéroïdes. Et de loin en loin, les couleurs surréalistes d'une planète. La géante rougeoyante, la naine recroquevillée, on aurait sauté de l'une à l'autre. Les observations de l'époque lui permettaient d'inventer une gamme sans fin d'habitats gazeux ou telluriques. Celui qui aurait voyagé dans les étoiles se serait posé chaque jour sur un nouveau grain de vie, un peu comme une abeille qui butinerait un champ de fleurs disparates. L'espace était dans ses yeux d'enfant une immensité de rayons de miel.

Saskia. Le matin, avant le lever du soleil. Par la fenêtre, les deux lunes fragmentées, et sous leurs roches livides en suspension, le phare céleste. Lui, il est encore dans le lit, sous le drap chaud qui conserve leur souvenir. Elle n'a pas allumé la lumière. Il la regarde à travers ses yeux mi-clos, longue et blanche dans le bleu brillant du petit matin. Elle a laissé un placard ouvert. Il ne veut pas la déranger, il ne veut pas qu'elle sache qu'il la regarde avec une telle intensité. Il a peur de lui faire peur. Il a peur qu'elle disparaisse. Il voudrait qu'elle soit là pour toujours. Alors il ne bouge pas, comme si son immobilité pouvait arrêter le temps. Elle plonge une cuiller dans le pot de miel. Dans la nuit finissante le miel a une couleur plutôt argentée. Il s'attarde sur la grâce de ses mouvements. La voit frissonner. Refermer le pot précieux. Un court instant elle se fige. Il la trouve incroyablement belle. Se demande presque ce qu'elle fait là, avec lui. Son cœur se serre soudain, il a du mal à respirer. Il referme les yeux quand elle revient vers lui, vers le lit. Elle le croit toujours endormi. Il garde les yeux fermés. Tout est noir à présent. Le silence éternel de ces espaces infinis ne l'effraie pas encore. Au contraire. Il n'y a encore ni silence éternel, ni espace infini. La seule chose qu'il pourrait craindre, ce serait de la perdre. Mais il se force à ne pas y penser. Il ne veut penser qu'à l'instant présent. Au chaud cocon de leur couche, dans lequel elle se glisse. Il sent couler contre son corps le feu de sa vie. Sa main à elle qui se pose alors sur son torse à lui, qui cherche le creux de sa clavicule. Elle

se love contre sa poitrine, se blottit contre lui. Il sent son souffle chaud dans son cou. Il a envie que tout s'arrête. Qu'on en reste là pour toujours. Elle a l'haleine du miel.

Il y aurait eu cette petite planète grise et grêlée. Au premier regard on en aurait conclu qu'elle était morte. Et aussi une planète comme effilochée de longs lambeaux gazeux de couleur émeraude. Ou une planète scintillante de diamants. Une planète de forêts géantes. Une énorme boule de gaz brûlants, entraînant dans sa danse puissante des dizaines de petits satellites. Il y aurait eu dans tous ces endroits d'autres animaux, d'autres hommes, d'autres femmes. C'était ainsi qu'il imaginait les voyages interstellaires, d'une ceinture de Kuiper à une autre, à la découverte de mondes nouveaux. À présent qu'il était adulte, il avait devant ses yeux un vaste hublot noir, rectangulaire et à la surface entièrement déserte.

En se concentrant toutefois il pouvait distinguer de minuscules points blancs, à peine des flocons, de loin en loin, de très loin en très loin même. C'était les fameux mondes dont il avait rêvé enfant et qu'il s'était imaginés si vivants. Il n'avait évidemment aucune idée de la distance à laquelle ils se trouvaient encore du vaisseau, mais il préférerait ne pas y penser.

Affichage probabilités ?

Va te faire foutre, pensa-t-il à l'adresse de la machine.

Quelles étaient les probabilités ? lui demande Saskia. Il sourit. Se sent aussi très bête à sourire comme ça.

Tu veux dire les chances ?

Oui, les chances ?

Aucune idée, une sur quelques milliards, certainement. Combien sommes-nous sur terre ?

Quelques milliards.

Alors une sur quelques milliards. On a de la chance.

Oui on a de la chance.

Il trouve qu'elle sourit presque aussi bêtement que lui, alors il est content. À cet instant-là, il n'a pas besoin de penser aux planètes, aux comètes et autres étoiles qui peuplent l'univers. Un météore vient de percuter son

cœur mort et d'y apporter la vie. Le météore s'appelle Saskia. Sa trajectoire a croisé son orbite lente et résignée trois jours auparavant. C'est ce qu'on appelle un coup de foudre. C'est aussi ce qu'on appelle le destin, lui dit-elle.

C'est très rare, non ? dit-il. Je veux dire, que ce moment-là arrive dans une vie...

Moi je t'attendais, répond-t-elle.

Moi je ne t'attendais plus, murmure-t-il.

0% de trouver un monde habitable, selon les derniers calculs.

« Quoi, c'est quoi cette histoire de 0% ? » s'énerve-t-il contre les lettres imprononcées qui éclairent la paroi.

Suite aux dernières observations, le système vers lequel nous nous dirigeons ne comporte aucune planète adaptée à la survie de l'humanité. Cependant, il est composé de trois géantes gazeuses grâce auxquels nous pourrions nous ravitailler en énergie. Les calculs pour déterminer une autre destination une fois celle-ci atteinte sont en cours.

« Mais je m'en fous ! Je ne serai déjà plus là de toute façon ! »

Nous arriverons au point d'arrivée dans à peu près huit cent cinquante ans, vous serez alors en plein dans votre troisième rotation. Fiabilité de l'information : 73%.

« Ta gueule avec tes chiffres, ils ne signifient rien pour moi ! »

Réparation psychologique requise ?

Fous-moi la paix, laisse mon âme en paix !

Réparation psychologique en cours.

Ferme les yeux. Ouvre-les maintenant. Et voilà le tour est joué ! Si tu veux protéger ton âme, il te suffit de baisser les paupières, tu vois, lui dit Saskia.

C'est facile, répond Till-1811.

Ouais, c'est super facile. Ton âme est dans tes yeux, tu sais, elle n'est pas ailleurs, elle est uniquement dans tes yeux. Quand ils sont ouverts, on peut la voir, on peut la lire. Quand ils sont fermés, elle est protégée.

C'est génial ! s'exclame-t-il en riant.

Ouvre les yeux, j'ai envie de lire ton âme, lui demande-t-elle.

Il ouvre grand les yeux et ils plongent l'un dans l'autre.

Il ouvrit les yeux, comme elle le lui demandait. Il avait envie de les ouvrir si fort qu'il sentit leur surface brûler un peu, et les larmes se mirent à affleurer pour apaiser la sensation de brûlure. Elles ne coulèrent pas. Il aurait voulu qu'elles coulent pourtant. Devant ses yeux il y avait cet immense rectangle noir. Lors de sa première rotation, il avait tenté d'y voir un immense tableau noir comme on en trouvait dans les écoles de l'ancien monde. Il s'imaginait avec une craie dans les mains. Il était seul, il pouvait dessiner ce qu'il voulait. Malheureusement, il ne savait pas dessiner. Saskia savait dessiner, elle. Peut-être avait-elle eu la même idée ? Peut-être que s'il cherchait bien, il trouverait à la surface un petit dessin de sa main, laissé là rien que pour ses yeux à lui ? Quand donc avait-elle effectué sa rotation ? Trois tours avant lui. Avec un peu de chance, elle avait eu l'occasion de lui laisser un message, que lui seul pourrait comprendre, là sur cet immense tableau noir où on comptait à peine trois minuscules étoiles.

Les étoiles sont des nocturnes posthumes, dit Saskia.

Pardon ?

Tu t'en fous des étoiles hein ? éclate-t-elle de rire.

Non mais j'ai trouvé bien plus beau que les constellations, avoue-t-il en continuant à jouer avec ses doigts entremêlés aux siens.

Tu as tort, c'est important les étoiles, lui reproche-t-elle sur un ton à moitié sérieux.

Il lui répond alors par une autre question, pourquoi est-ce que tu aimes autant Chopin ?

Avant de la rencontrer, Till-1811 écoutait surtout du Bach. Ce qu'il aimait chez Bach, c'était la carapace. Toutes les émotions du compositeur, tout ce qu'il cherchait à exprimer, et en particulier l'amour, l'amour immense et débordant qu'il ressentait, se trouvait étroitement confiné dans l'écrin de la structure. La musique était d'une telle pudeur que parfois, on était incapable de bien entendre l'émotion exprimée par la structure trop rigide. C'était ce qui lui plaisait. Le fait que la fragilité soit bien cachée, bien protégée. Au premier abord, Bach était froid et sans âme. Il fallait vraiment l'écouter pour se rendre compte à quel point son cœur était sensible.

Moi je m'en fous, je vois ton cœur, s'amuse Saskia.

Ah bon ? Tu le vois, vraiment ?

Oui, vraiment, tu me le montres, c'est facile... sourit-elle, espiègle.

Ah bon, vraiment, je fais ça moi ? feint-il de s'interroger tout haut.

Tu crois qu'on pourra amener le pot de miel ? lui demande-t-elle soudain, très sérieusement.

Non, je ne crois pas, ils ont dit de ne rien emporter là-haut.

Mais là-haut il n'y aura peut-être pas de miel...

Je suis désolé... Mais ici il n'y aura bientôt plus rien du tout... lui dit-il doucement mais sans pouvoir dissimuler sa tristesse.

À travers la fenêtre dont les volets ne sont pas rabattus, ils peuvent distinguer à l'horizon, sur un à-plat de ténèbres, les stries violentes du bombardement. De l'autre côté de l'océan, des continents brûlent. Le monde s'achève dans un feu d'artifice morbide et silencieux.

Il s'approche pour la prendre dans ses bras. Elle s'y blottit naturellement, trouvant sa place entre la naissance de son cou et son épaule gauche avec un naturel qui ne manque pas, encore une fois, de le surprendre. Il a beau faire, il ne s'habitue pas à une telle évidence. Il la garde longtemps contre lui, il peut sentir son cœur battre rapidement.

Il suffit d'être deux pour se créer un espace infini qui ne soit pas effrayant.

Tu dis quoi ? lui demande-t-elle, la voix étouffée car elle parle directement contre sa peau à lui.

Les espaces infinis, infiniment noirs et vides, étaient un peu comme du Bach. Toute cette froide rigidité dans le rectangle. Pourtant, pour qui savait regarder, ces espaces infinis regorgeaient de vie. De tout petits écrins de vie disséminés à des distances inconcevables les uns des autres.

Non, pas pour qui savait regarder. Pour qui savait calculer... C'était une nuance importante.

« Moi je regarde, toi tu calcules... » prononça-t-il à voix haute.

Relance calculs en cours.

« Pas la peine, je te fais confiance, je regarde, » répondit Till-1811.

« Ce ne serait pas l'heure des Nocturnes par hasard ? »

Affichage de l'heure selon les normes terrestres ?

« Non, pas la peine, mets-moi simplement la musique, s'il te plaît... »

Je dis que je ne veux pas être séparé de toi, jamais.

Saskia lui demande de répéter, elle n'a pas bien entendu.

Mais je n'ai rien dit, répond-t-il.

Si, si, j'ai entendu ton cœur dire quelque chose, je suis tout près, alors ne me raconte pas d'histoires, je peux lire dans tes yeux et je sais aussi entendre ton cœur.

Tu es trop forte, plaisante-t-il.

J'ai dit que je ne veux pas être séparé de toi, jamais, mais en même temps je ne le dis pas. Ne m'en veux pas, je ne peux pas te le dire.

Dehors, par la fenêtre, il peut voir les fragments tomber. Ce sont de lentes colonnes d'un feu aveuglant qui s'en vont prendre racine par-delà l'horizon. Ici, on peut simplement sentir la terre trembler un peu. Ils ont encore un tout petit peu de temps. Il la serre alors un peu plus fort dans ses bras.

Tu n'es pas obligé de me le dire, tu sais... Moi aussi j'ai un peu peur, ajoute-t-elle.

Troisième rotation.

Till-1811 s'était éveillé peu après le départ du vaisseau dans le système à trois planètes choisi pour le ravitaillement. Les premiers jours, il s'était principalement chargé de diverses tâches de maintenance suite à des défaillances de l'écosystème régénératif. Il pouvait ainsi oublier sa déception de ne toujours pas avoir vu, mille ans après leur départ, la moindre planète dans le rectangle noir du hublot d'observation.

Saskia arrive au rendez-vous avec un magnifique bouquet de roses qu'elle pose sur la chaise à côté d'elle. Till-1811 sent la jalousie lui mordre la gorge. Il ne peut s'empêcher de lui faire remarquer, alors qui donc t'a offert des roses ?

Bon, il essaie de le faire sur le mode de la plaisanterie. Après tout, ils ne

se connaissent que depuis cinq jours. Elle peut très bien avoir tout un tas d'admirateurs qui lui offrent des roses, et lui ne peut pas y faire grand-chose.

Elle éclate de rire et lui fait une grimace, je me les suis offertes toute seule ! J'adore avoir des roses à la maison, même si c'est un luxe, c'est le seul que je me permets !

Il ne lui dit pas mais se sent tout de suite soulagé.

Dans la serre, il y avait plusieurs rosiers. C'était un petit espace très rassurant dans lequel il aimait se réfugier. Chaque fois qu'il faisait une pause, il venait s'y installer et y grignoter sa barre nutritive. Il imaginait que Saskia, pendant ses rotations, devait aussi venir dans cet endroit. D'une certaine façon, il se sentait ainsi plus proche d'elle. Il lui suffisait d'imaginer qu'elle venait là pour s'imaginer avec elle.

Avez-vous un moment pour la lecture des consignes ?

Oui, vas-y, envoie...

Till-1811 consulta avec ennui mais professionnalisme les nombreux messages laissés à son intention par l'observateur précédent.

Messages personnels ?

Non, pas maintenant, je ne suis pas prêt, pensa Till-1811.

Les lettres d'or s'effacèrent de la surface transparente de la serre. Il respira profondément le délicat parfum sucré des roses.

Le silence éternel de ces espaces infinis t'effraie-t-il toujours autant ?

Le visage de Saskia s'affichait sur l'écran.

« ... Ah au fait, les premières roses Bellevue ont éclos ! Je suis très contente ! Tu sais, je réalise que bientôt, ça fera mille ans qu'on ne se sera pas vus, pas touchés... Tu me manques, je voulais te le dire... En fait j'aurais dû te dire certaines choses avant notre départ, mais à cette époque, jamais je n'aurais imaginé que... Et te dire ces choses-là maintenant, comme ça, je ne sais pas, mais vraiment c'est loin d'être facile... Pourtant je... »

Till-1811 coupa la diffusion des messages personnels. Il ferma les yeux.

Pleure, se dit-il.

Il n'y a pas seulement le silence éternel de l'espace infini, mais celui aussi du temps infini. L'espace et le temps créent la distance. Et la distance que nous sommes en train de créer se révèle soudain infinie.

Réparation psychologique d'urgence.

Euh c'est quoi une rose Bellevue ? demande-t-il, un peu honteux de son ignorance.

Saskia éclate de rire et lui tend le bouquet. Il en profite pour effleurer sa main si douce, cette main qu'il rêve de tenir pour toujours dans la sienne.

La rose ressemble à une rose artificielle. Till-1811 ne peut s'empêcher de faire remarquer qu'elle a l'air fausse.

Pourtant elle est vraie, tout est vrai, répond-t-elle avec cette façon qu'elle a de répondre. Il se sent un peu mal à l'aise devant une telle fresque insaisissable d'émotions. C'est un peu comme d'essayer de comprendre un chat.

« Tu te rappelles, quand tu m'as pris la main, la première fois... Nous nous étions rencontrés quelques jours auparavant, et on n'arrivait pas vraiment à se quitter, on était tout le temps ensemble... La veille on était partis sur la plage jouer aux échecs, j'avais gagné. » Elle souriait malgré les interférences sur l'écran. « Dans mon cœur c'était une tempête, un véritable tsunami... Je ne savais pas qu'à peine quelques semaines plus tard, ce serait aussi une tempête dans le ciel, un tsunami interstellaire qui ravagerait le monde... Quand nous nous sommes rencontrés, le tsunami était effrayant, mais il était surtout beau. Il emportait sur son passage uniquement les mauvaises choses, il me rendait meilleure, il me rendait heureuse. Et puis tu t'es décidé, on sortait du café, et tu m'as demandé si tu pouvais prendre ma main. Tu l'as prise sans attendre ma réponse, j'étais toute rouge, je sentais ma main moite, mon cœur partir dans tous les sens, et je ne savais pas quoi faire... Tu te rappelles, je me suis mise à danser, tellement je ne savais plus quoi faire ! J'ai dansé, et maladroitement ta main m'a faite tourner... Tu ne t'y attendais pas... Le lendemain, je t'ai embrassé. Nous devons nous rejoindre au restaurant, j'étais en retard, tu m'attendais, debout et dehors. Tu t'es rapproché pour me tendre la joue, et je t'ai devancé, et j'ai ouvert ma bouche, et nos lèvres se sont

touchées... Tu avais l'air tellement surpris, et j'en avais tellement envie... »

Le bombardement commence. On voit des filaments lumineux tomber des voûtes célestes, traverser le bleu profond et s'écraser sur la terre. On imagine des villes brûler. Till-1811 tient la main de Saskia. Il a peur de la perdre dans la cohue de l'embarquement. Ils se retournent au même moment vers leur monde, vers le monde d'avant. La poussière lunaire a envahi l'horizon. Le feu ressemble à une flamme de gaz, à la fois bleue, blanche et jaune.

Affichage planning des taches de maintenance. Vous avez une heure de retard sur la planification. Défaillance ajoutée au dossier. Assistance psychologique requise ?

Mais putain ta gueule...

Till-1811 contemplait les roses Bellevue de la serre.

Mais ça pousse en novembre les roses ? demande Till-1811.

Saskia éclate de rire. La lumière se met à faire des étincelles dans le vert félin de ses yeux, on dirait que le soleil fait jaillir des fontaines de jade en ouvrant la mer.

Reconfiguration psychologique en cours. Le système médical vous met en garde. Ne faites pas barrage.

Un putain de barrage de larmes, se disait Till-1811. En même temps, il fallait que ça sorte enfin, au bout de mille ans. Il en avait des morceaux de sel dans la barbe. Il s'embrouillait le visage avec, ses mains dessus, à la recherche d'autres mains, dont il avait du mal à se rappeler. Il fallait faire un effort, se disait-il. Il pouvait se souvenir. C'était tout ce qui lui restait. Le souvenir.

Devant lui mais dans le flou des larmes grimpaient le rosier Bellevue. Le fourreau vert tendre des premiers pétales protégeait les pétales roses, plus doux et plus fragiles. Regarde la nervure, disait-elle. Elle s'extasiait devant la beauté des fleurs à peine écloses. Il la regardait à la dérobee, s'extasiait pareillement, devant sa beauté à elle, si fragile, si douce. Il aurait voulu enrouler ses mains autour de son visage exactement comme la rose Bellevue enroulait ses pétales plus forts

autour des pétales plus délicats.

Till-1811 contemplait d'un regard éteint le rectangle noir. Il n'y avait rien là-dedans. Il demanda au calculateur une estimation d'approche pour le prochain système à visiter, lança le calcul permettant de déterminer la probabilité de la présence de planètes telluriques dotées d'une atmosphère et d'eau. Les chiffres lui donnèrent le tournis.

Chopin ? proposa l'affichage doré à sa droite.

Septième rotation.

Chaque matin, Till-1811 courait pendant une heure dans les coursives désertes du vaisseau. Sur terre, jamais il n'aurait couru. Il détestait ça. Saskia, elle, apparemment, adorait courir. Cependant, ils n'avaient pas passé assez de temps ensemble sur terre pour qu'elle puisse le convertir. Désormais, il avait l'impression de récupérer un peu du temps qui leur avait été volé. Il courait et il lui suffisait de fermer les yeux pour avoir la sensation qu'elle courait près de lui. Autant il suait et respirait avec difficulté, autant il se l'imaginait légère, enchaînant facilement les foulées, son petit sourire ironique sur les lèvres en le regardant peiner. Combien de milliers d'années s'étaient écoulées depuis qu'on lui avait enlevé la possibilité de courir avec elle ?

Il fait beau, tu veux venir courir avec moi sur le bord de mer ?

Till-1811 éclate de rire. Une autre fois ! Je vais plutôt essayer de travailler un peu et tu sais quoi, je vais préparer le déjeuner pour ton retour !

Elle se penche, l'embrasse, l'embrasse encore, et elle part en bondissant délicatement dans le couloir. Il la regarde passer la porte.

Soudain il se relève et la rejoint dehors. Il lui prend la main, la voit sourire et la serre contre lui.

Ne me quitte jamais.

N'y compte pas, répond-t-elle.

« Tu crois que c'est une question de malchance ? » demanda Till-1811 tout haut. Il ne fallut qu'une seconde pour que la paroi s'éclaire.

Je ne comprends pas le concept de malchance. Le système constate une erreur dans le calcul des probabilités. Nouveau calcul en cours.

Le dernier système que le vaisseau avait visité possédait en effet deux planètes telluriques, sur lesquelles l'équipage avait porté tous ses espoirs. Malheureusement, le survol orbital révéla qu'elles avaient été habitables deux cents ans auparavant. Une très légère erreur de calcul. Ils étaient arrivés trop tard. Dans l'espace infini, il fallait se déplacer aussi vite que la lumière pour arriver à l'heure. À présent, il fallait trouver une nouvelle destination, et Till-1811 avait hérité d'une part de cette mission. Étrangement, il ne se sentait pas tellement déçu.

Après tout, ils s'étaient tous attendu à galérer un peu. L'Interstellaire n'était pas du tout prête au moment du départ, juste avant le Grand Effondrement. On avait dû monter le projet en urgence, on s'était dit qu'on développerait de nouvelles technologies pendant le voyage. Le principal à l'époque, c'était d'assurer la survie de dix mille êtres humains. Leur permettre de dormir assez longtemps pour appréhender le temps du voyage. Atténuer la distance.

« J'ai trouvé un pot de miel dans les réserves, je le mange petite cuiller après petite cuiller, en pensant à toi, en pensant à ce fameux matin... Je ne te l'ai pas dit, mais pendant que tu dormais, je me suis levée et je suis allée manger du miel dans la cuisine. Ensuite j'ai eu froid et je suis revenue m'allonger tout contre toi. Tu étais si chaud... Tu me manques... »

Till-1811 entendait des voix. Il n'avait même plus besoin de fermer les yeux pour voir Saskia près de lui, aux moments les plus inattendus.

Recalibrage psychologique à envisager ?

Fous-moi la paix...

Till-1811 avait lui aussi inspecté les réserves individuelles, remises à neuf à chaque nouvelle rotation, et avait lui aussi trouvé un petit pot de miel. Au milieu des confitures, beurre de cacahuète et autres pâtes à tartiner. Il avait décidé de le cacher dans la roseraie, persuadé que Saskia finirait par le trouver. Elle se dirait bien entendu que c'était lui

qui l'avait dissimulé là pour elle. Que pouvait-il faire d'autre pour qu'elle comprenne qu'il était toujours là ?

Alerte défaillance écosystème régénératif ! Alerte défaillance écosystème régénératif ! Rendez-vous immédiatement secteur 8 étage 3 !

Les serres, réalisa tout de suite Till-1811, qui prenait le grand virage du pont supérieur en tenue de course. Il accéléra, le cœur battant à tout rompre. Sur toutes les parois du vaisseau, le message d'alerte clignotait en grosses lettres jaunes fluorescentes. Quatre mille ans. Combien de temps vivait un rosier, se demanda-t-il ?

Et quand elles se fanent, tu n'es pas triste ? demande-t-il à Saskia en regardant mélancoliquement le vase où une tige penche déjà.

J'en rachète. C'est la vie... lui répond Saskia sans trop y prêter attention. Quand même, c'est dommage, ne peut-il s'empêcher de rajouter.

Décision : mise hors service permanente des serres 33 à 39.

Till-1811 comprenait à peine maintenant ce que Saskia avait voulu dire en lui montrant le bouquet dans le salon et en lui disant alors, « tu ne trouves pas qu'elles ont éclos trop vite ? »

En effet, dans leur vase, les roses avaient largement éclos. Les pétales verts s'épanouissaient, sans plus caresser ni protéger les fragiles pétales roses. Ces derniers s'ouvraient à l'air libre, dangereusement exposés. Il avait alors pensé qu'en effet c'était un peu triste, mais que c'était le destin des fleurs. Il lui avait finalement fallu quatre mille ans pour comprendre. Ils s'étaient rencontrés, reconnus, aimés, en l'espace de quelques jours. Auraient-ils le temps de se connaître ? N'était-ce pas finalement effrayant, cette intensité, cette dissolution du temps dans un tsunami d'émotions et de sentiments ? N'y avait-il pas des règles, des conventions, des rythmes ? Comment allaient-ils réagir dans une situation si inhabituelle et si fragile ?

Cependant, ils n'avaient pas eu le temps de se connaître. En pleine éclosion, la décision avait été prise d'évacuer la planète.

Moi, ce qui me fait le plus peur, dit Till-1811, avec sérieux et en lui prenant la main, c'est d'être pour toi une météorite. Tu sais le morceau de pierre qui voyage peinard dans l'espace, relativement serein. Il est là en train de flotter et soudain il se retrouve attiré par une planète. Irrésistiblement ce monde nouveau le happe. Et lui il brûle de le découvrir. Il brûle d'être réuni à la planète merveilleuse qui occupe soudain tout son horizon. Et alors il entre dans l'atmosphère, et c'est là qu'il se met à brûler tout seul comme un con, le météore. Il se consume littéralement d'amour. Jusqu'à s'évaporer...

Mais ne sois pas bête ! rit Saskia. Tu n'es pas un morceau de roche, tu es une planète toi aussi ! Et elle rit de plus belle et l'embrasse.

Il se passe quoi quand deux planètes se rencontrent ? Ça fait une étoile ?

Officier-observateur Till-1811, cela fait plusieurs jours que vous êtes objectivement inapte à votre mission. Le système s'apprête à effectuer l'arrêt prématuré de votre rotation et à entamer les procédures d'hibernation. Souhaitez-vous réagir officiellement et consigner vos remarques dans le rapport ?

Quelle mission ? réagit Till-1811, avachi dans le fauteuil devant le hublot noir. Il n'y avait rien à observer. Ni étoiles ni planètes, ni même un pauvre météore perdu tout seul dans l'espace. Ah si, il y avait bien un pauvre météore perdu là, il se trouvait dans un fauteuil, branché au télescope virtuel, et il n'allait plus nulle part. C'était donc cela que la machine voulait qu'il observe ?

« Rends-moi ma putain de planète ! » s'exclama-t-il.

La planète d'origine n'existe plus, elle a été détruite, et votre mission consiste justement à trouver une autre planète à habiter pour les dix mille survivants. Soutien psychologique ?

Mais Till-1811 ne parlait pas de cette planète-là.

Onzième rotation.

Le message video de Saskia occupa une partie du hublot

d'observation à sa demande. Il avait été probablement enregistré une trentaine de mois auparavant. Il ne s'était pas attendu à éprouver quoi que ce soit en voyant son visage se dessiner à l'écran, mais il s'était trompé. Au contraire son cœur sursauta douloureusement dans sa poitrine.

La première fois que je t'ai vue, j'ai senti mon cœur faire des bonds dans ma poitrine. Mais je me suis dit, n'y pense même pas ! Et maintenant on est là...

Saskia lui sourit et lui caresse le visage.

Et on est là pour un bon moment, crois-moi...

« On s'est tout de suite reconnus, toi et moi, » disait-elle au bord des larmes, et c'était la première fois qu'il voyait des larmes sur son visage. « Mais aurons-nous jamais le temps de nous connaître ? J'aurais voulu vieillir avec toi, mais pas à ce rythme. Bien que nos rotations soient relativement courtes, de nombreuses années se sont écoulées depuis la dernière fois où tu m'as prise dans tes bras... La dernière fois où nous avons fait l'amour... Combien encore ? Je ne sais pas et je t'avoue que j'ai peur. J'aimerais que tu me laisses un message. Ce n'est pas la même chose de lire ton rapport. Il y manque tes mots. Ta voix. Ce présent éternel dans lequel nous sommes enfermés, je ne le supporte plus. Comment te faire parvenir mes émotions à cette distance ? Je n'ai même plus les roses pour te retrouver... Mon amour, le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie, je voudrais que tu sois là avec moi. »

Till-181 I coupa la transmission et se leva. Il frappa de toute la force de ses poings contre le rectangle noir.

Je pense à toi à chaque instant, tu me manques tellement que je ne connais plus rien d'autre, sans toi mon cœur se sent aussi dépeuplé que ce putain d'univers.

« Réveille-la ! » hurla-t-il.

Le vaisseau ne dispose pas des ressources suffisantes pour assurer la présence simultanée de deux êtres humains en son sein. Les fonctions de recyclage seraient trop vite saturées. Vous le savez.

« Putain, rien qu'une journée, une petite journée... c'est quoi une journée comparé à l'éternité ? »

Aucune exception au protocole n'est autorisée par le règlement.

« Alors je ne veux plus jamais me réveiller sans elle... »

Chopin ? Assistance psychologique ?

« Je ne veux plus jamais écouter Chopin sans elle... »

Je n'imagine plus un monde sans toi, lui dit-elle.

On a tout le temps qui nous reste devant nous, lui répond-t-il.

Ils sont confiants. Ils se serrent nus l'un contre l'autre, prennent le temps de se découvrir, de se désirer, de s'aimer.

Toute la vie...

Et peut-être même plus...

« Je continuerai à écouter Chopin et à prier, jamais je ne cesserai d'y croire, » affirma sereinement Saskia, après avoir essuyé ses larmes du revers de sa main. Surpris, Till-1811 releva la tête et remarqua que l'enregistrement avait été relancé sur le rectangle du hublot d'observation.

Il eut envie de crier au vaisseau de lui obéir, qu'il ne voulait plus écouter, qu'il avait trop mal, qu'il voulait retourner dormir tout de suite. Qu'il venait de passer sept mille ans à l'attendre, qu'il n'en pouvait plus, de la savoir si proche de lui et pourtant complètement inaccessible.

« Je vais garder espoir, parce qu'il y a une fin à ce voyage, je le sais, il y a un moment où nous nous poserons sur une planète. Nous nous réveillerons et nous serons réunis enfin. Nous finirons par trouver. Je n'ai pas peur. Je ne doute pas. Tu me manques mais je sais que tu es là. Même si on m'enlève toutes les roses qui ont jamais existé, je sais que tu es là. Je sais que nous serons ensemble. Et pour répondre à ta question, les roses ne poussent pas en novembre, non. »

L'enregistrement se termina avec ce sourire, où il lui semblait la retrouver totalement. Un mélange de malice et d'ironie.

Chopin ?

« Non, mets plutôt Bach, Prélude en Si Mineur, BWV 855A. S'il te plaît. »

Avec plaisir.

« Ah parce que tu connais ça le plaisir toi ? »

Second calcul effectué. Résultat, 98% habitable. Durée estimée du trajet à cet instant, trois ans et vingt-sept jours. Date terrestre estimée selon requête. Jour d'arrivée entre le douze et le dix-neuf juillet.

Till-181 I sourit pour la première fois depuis des millénaires.

J'arrive, je suis presque là... pensa-t-il.

© Franck Petruzzelli 2018

Jean-Marc Levadoux



Je m'appelle Jean-Marc, j'ai 30 ans, né à Besançon mais ardéchois depuis plus de quinze ans, je me balade parfois dans des supermarchés, parfois dans les couloirs de l'université. J'aime bien écrire aussi. Il y a d'autres trucs que j'aime bien. Des bidules. Des choses.

C'ÉTAIT UN TEMPS où les choses étaient noires. On tenait le temps pour une chose, comme les nuages et les usines, les bombes et les gens, les rêves, les peurs. Tout cela flottait dans un flux qui emportait tout. Un pays venait d'achever la construction d'un câble gigantesque qui permettait, moyennant une somme astronomique et cinq années de travaux, de gagner très exactement 0,0000015 secondes sur une transaction boursière. Le tunnel était une brique du flux, et le flux était la seule chose qui n'en était pas vraiment une en ce temps-là. Il se contentait d'être, tout simplement, et il transformait la réalité en une chose que l'on pouvait découper en d'autres choses plus petites jusqu'à arriver – mais ce n'était pas encore fait – à une chose si petite qu'elle ne pourrait plus être divisée. Un quanta de réel, l'ultime segment de marché. Les miracles étaient reproduits à la chaîne, exhibés dans des vitrines, toujours piqués d'une étiquette chantonnant leur prix comme pour les étiquettes qui disent le nom des papillons, et ils formaient un toile dans laquelle on évoluait si aisément qu'ils n'étaient plus tout à fait extraordinaires.

Les gens étaient extraordinaires : ils méritaient mieux, ils valaient mieux car rien n'était irrémédiable et rien ne méritait de l'être. La laideur pouvait se transformer en beauté et la beauté pouvait s'intensifier, s'approfondir, se démarquer. Le bonheur était à portée de main, seule lumière valable dans un monde noir, et il fallait traverser le flux pour l'atteindre. Traverser le flux, regarder les vitrines, les écrans, chercher les petites choses divisées et composer sa propre réalité avec, bâtir un réseau qui ferait sens, la table basse assortie aux assiettes : le bonheur était comme une vinaigrette idéale, et tout le monde avait sa propre idée de des ingrédients qui pouvaient mener à l'idéal.

Il y avait le flux, et une Vérité : nous partons de rien, nous devons chercher mieux, tout est mieux.

Tout ce qui peut s'additionner est mieux. Plus de petites choses, plus de temps plus de son plus d'images par secondes plus de bulles dans l'eau pétillante plus de douceur dans le coton plus de couleur dans les fruits plus de fruits dans les yaourts aux fruits plus de bio dans les légumes plus de sucre dans les bonbons plus d'aiguilles dans les montres. C'était un temps où les choses étaient noires parce que saturées de toutes les couleurs qui font la réalité, elles étaient du limon en décomposition, de l'engrais à bonheur. Le bruit courait qu'on était à ça de pouvoir le cueillir directement dans des arbres.

lubeo, comme les autres, dérivait dans le flux. Il avait perdu son emploi quelques semaines plus tôt et avait dépensé une bonne partie de ses économies pour faire un voyage un peu spécial qui se voulait une petite brique de bonheur à acquérir. La solitude l'avait poussé à payer : nulle famille ne l'attendait chez lui, aucun ami à qui il aurait pu partager son désarroi. Le monde lui souriait béatement, comme hier, comme avant-hier. Il était tombé sur l'affiche qui promettait une promenade solitaire en forêt à un prix si exorbitant qu'il ne pouvait que sous-entendre que la promenade serait spéciale. La dame sur l'affiche souriait béatement.

Il avait pris son billet rapidement et on lui avait remis un petit tract lui demandant de se rendre à l'entrée de la forêt la semaine suivante. Il n'aurait qu'à suivre les arbres marqués d'une étoile et à profiter du moment, ce qu'il s'était appliqué à faire consciencieusement, s'arrêtant pour admirer un arbre particulièrement beau lorsqu'il en croisait un et qu'un petit panneau indiquait qu'il était admirable, humant l'air comme la femme le faisait sur le tract qu'on lui avait donné. Il suivait toutes les balises et prenait soin de ressentir chaque petit moment de bonheur disponible. Cependant, au détour d'un virage il tomba sur une vieille fontaine boueuse qui n'était nommée par aucun panneau. Il ne sut comment l'interpréter. Une jeune femme se tenait debout juste à côté, le regard perdu dans le vague. Il allait dépasser la fontaine et poursuivre son chemin quand elle l'interpella :

« lubeo, dit-elle, je sais que tu as perdu ton emploi et que tu viens chercher ici une errance qui serait réconfortante. »

Il fut quelque peu surpris que l'inconnue connaisse son nom.

« Je t'offrirai plus encore si tu acceptes de m'épouser. Tu n'auras

plus à errer, je ferai de toi un employé heureux, tu ne connaîtras plus jamais le chômage et ensemble nous fonderons une famille. Je ferai ton bonheur, dont j'assemblerai moi-même chacune des briques de la manière qui conviendra ».

Sans qu'il comprenne pourquoi, lubeo était séduit par la jeune femme et ses paroles. Il s'entendit répondre qu'il acceptait de l'épouser.

« Je ne te demanderai qu'une seule chose lubeo, tu ne devras jamais chercher à me voir le samedi, car ce jour-là je demeurerai seule, sans te nuire ni tromper ta confiance, et cette solitude, tu devras la respecter. »

Le jeune homme accepta et ne termina pas sa promenade ; ils repartirent ensemble.

La jeune femme, qui s'appelait Mélusine, vint vivre avec lui. Il fut décidé que le mariage aurait lieu rapidement, et elle chercha pour lui des amis d'enfance qu'il eut la surprise de retrouver le jour de la cérémonie, alors qu'il se demandait encore qui pourrait bien être présent. Tous lui serrèrent chaleureusement la main, on lui donna des tapes dans l'épaule, on porta de nombreux toasts et plusieurs souvenirs d'enfance furent ranimés. Quelques semaines plus tard, lubeo fut embauché dans l'entreprise dont il avait été licencié : le R80, le robot qui l'avait remplacé, était défectueux et il semblait que le problème était commun à tous les R80. Ils avaient donc été rapatriés quelques semaines à peine après leur mise sur le marché et lubeo avait eu la surprise de découvrir qu'un contrat de travail lui avait été envoyé par mail. Il retrouvait son poste, mais le salaire était légèrement supérieur. Son patron en personne avait dépêché une secrétaire pour qu'elle donne à un stagiaire la mission de déposer une petite carte de bienvenue sur le bureau de lubeo. Il retrouvait le sourire. Il aimait sa femme, et même s'il devinait parfois une ombre triste qui passait dans ses yeux, elle semblait heureuse également.

Elle avait fait installer un ordinateur plus puissant dans le séjour et passait beaucoup de temps à construire un portefeuille d'actions. Elle installa également un casque de réalité virtuelle qui lui permettait de visiter les différentes usines ou entreprises dans lesquelles elle investissait, sur tous les continents. Ils ne tardèrent pas à pouvoir vivre plus confortablement. Parfois elle lui expliquait sa façon de faire, et

parfois il comprenait quelques détails. Malgré tout, au fur et à mesure, il se rendait compte qu'elle ne se contentait pas de construire un portefeuille qui fut seulement rentable. Elle fuyait tous les investissements purement spéculatifs et se concentrait sur ce qui pouvait produire des effets sur le monde réel. Des effets que lubeo jugeait positifs, même s'ils leur faisaient parfois perdre de l'argent, comme elle le lui avait indiqué avant même de commencer. Il ne voyait jamais l'ombre dans ses yeux quand elle travaillait sur son ordinateur ou qu'elle lui parlait de ce qu'elle faisait.

Au fil du temps, lubeo oubliait de vouloir de nouvelles choses, et le monde lui paraissait moins noir, et puis moins gris. Les images continuaient de s'abattre sur lui jour après jour, panneaux publicitaires, tracts, spots, hologrammes, mais il y était moins sensible. Mélusine continuait de visiter des entreprises au bout du monde, qu'elle participait à relier entre elles quand elle le pouvait. Les sommes d'argent étaient de plus en plus importantes mais presque exclusivement réinvesties. Après cinq ans passés ensemble, il était plus heureux que jamais. Il se surprenait parfois à passer devant une vitrine sans éprouver le besoin d'ajouter une nouvelle brique de bonheur à son édifice. Il lui semblait que Mélusine était le bonheur à elle seule.

Tous les samedis, comme elle l'avait dit, elle quittait leur domicile et prenait une chambre dans un hôtel situé non loin. Elle lui avait donné l'adresse et lui avait rappelé qu'il n'avait rien à craindre d'elle. Pendant longtemps, il n'essaya pas de savoir ce qu'elle y faisait. Toutefois un de ses amis d'enfance, qu'il avait revu lors de son mariage, lui envoya un jour un mail dans lequel il questionnait la supposée solitude de Mélusine lors de ses brefs séjours à l'hôtel. lubeo n'y prêta pas attention quand il le lut mais le soir, dans son lit, il ne trouva pas le sommeil.

Les paroles de son ami avaient d'autant plus de force qu'ils ne se parlaient que très peu : s'il avait pris la peine de lui exprimer ses craintes, c'est qu'elles avaient de grandes chances d'être fondées. Il sentit la colère monter en lui et prit la décision de se rendre à l'hôtel le samedi suivant. Quand ce jour arriva, il laissa Mélusine le quitter et ne montra rien des sentiments qui l'habitaient. Il attendit quelques heures et se mit en route. Il prit le bus pour plus d'anonymat. Sur la route, il aperçut un panneau publicitaire qui vantait les mérites de la

promenade en forêt qu'il avait faite. Il sentit monter des larmes en repensant à sa rencontre avec Mélusine, mais ne fit pas demi-tour. Il ne recula pas non plus à l'hôtel, ni dans le hall, ni dans l'ascenseur. Il ne changea pas d'avis devant la porte de la chambre, même s'il fixa le « 3 » doré pendant de longues minutes, incapable de bouger, se demandant si c'était bien le bon numéro. Il essaya de regarder par la serrure et dû utiliser son canif pour parvenir à quelque chose. Il voyait une table, et sur la droite, le lit. Mélusine était assise dessus, elle finissait de se sécher, sortant visiblement de la salle de bain. lubeo fut horrifié en découvrant qu'elle n'était femme que jusqu'au nombril, qu'une grande queue écaillée prolongeait. Il sursauta, mit sa main sur sa bouche pour retenir un cri, et s'enfuit. De retour chez lui, il laissa un mot disant qu'il était déjà couché, et se jeta dans le lit. Il ne pouvait ni dormir, ni se lever. Sa femme était un monstre dont il n'oublierait jamais l'image, et pourtant il ne parvenait qu'à maudire son ami d'enfance et à se maudire lui-même de l'avoir écouté.

Quand elle finit par rentrer, elle vint le rejoindre dans leur chambre. Elle s'allongea près de lui et l'entoura de ses bras. Elle l'embrassa sur la nuque et il sentit que ses joues étaient humides. Il lui dit alors qu'il était désolé. Elle le serra plus fort et lui dit qu'elle ne lui en voulait pas. Quelqu'un frappa alors à la porte et elle sauta immédiatement hors du lit, pour se coller contre le mur. Ses yeux étaient tout entiers envahis par les ombres, lubeo y voyait une peur viscérale. Il commença à se lever pour aller ouvrir, mais elle mit la main sur son bras. Ils se regardaient tristement, en silence. On frappa à nouveau, plus fort, et les plombs sautèrent. Mélusine rampa sous le lit, et malgré la pénombre lubeo pouvait voir des écailles se former sur ses bras.

C'est là qu'ils défoncèrent la porte. Du bois vola jusque dans la chambre et cinq hommes cagoulés entrèrent dans le séjour. Ils tenaient de gros fusils et portaient des lampes frontales. Ils se dirigeaient déjà vers la chambre en lui criant de s'écarter du lit. Il essaya de fermer la porte de la chambre mais ils étaient déjà sur lui ; l'un d'entre eux le plaqua contre un mur. On lui disait de rester calme. Un autre attrapa le lit et le retourna violemment. Mélusine était recroquevillée sur le parquet, et lubeo voyait sur son corps plus d'écailles que de peau. Un homme fit feu et un filet jaillit du bout de son canon. Mélusine fut

recouverte, elle se débattait, les autres firent feu à leur tour et d'autres filets l'empêchèrent définitivement de s'enfuir. Un homme en costume entra alors et s'approcha de la jeune femme. Il sorti une seringue et la planta dans sa cuisse. Après avoir confié la seringue à l'un des hommes gacoulés, il s'approcha de lubeo :

« Monsieur, en vertu de l'article 4 du règlement que vous avez accepté en achetant votre billet pour Foresta et dont il est stipulé sur ledit billet qu'il est disponible en intégralité sur notre site internet, la jouissance des vertus du spécimen *Mélusine* s'interrompt dès lors que l'interdit, formulé de vive voix par le spécimen lors de la rencontre avec le futur utilisateur, est transgressé par ce dernier. Le spécimen est alors rapatrié par le personnel de Foresta et l'entreprise est autorisée par l'utilisateur, en vertu de l'article 37 du règlement, à causer des dommages matériels d'un montant maximal de 3000 unités monétaires. Ces dommages, parfois nécessaires afin d'assurer le rapatriement sans risque du spécimen, sont remboursés dans un délai de cinq jours après l'intervention et tout dépassement peut faire l'objet de poursuites de la part de l'utilisateur. La transgression a été constatée aujourd'hui à 15h08 par nos équipes et nous en conservons les preuves que l'utilisateur peut demander à consulter, soit pour dénoncer la rupture du contrat tacite qui le liait à Foresta, soit pour demander la destruction de toutes les données personnelles le concernant. Une telle demande implique le renoncement à toute possibilité de ... »

L'homme en costume parla encore quelques instants mais lubeo n'écoutait plus, on lui tendit un document à compléter, et il lui fut précisé qu'il aurait quelques jours pour le retourner. Il n'y avait presque plus d'écaillés sur le corps de Mélusine. Il vit qu'elle respirait encore. L'homme en costume s'agenouilla une seconde fois près d'elle et lui fit une autre piqûre. Puis, il se releva, fit un signe de tête en direction des autres et quitta l'appartement en saluant rapidement lubeo qui tenait encore le document à compléter dans la main. Mélusine fut ensuite installée sur une civière et emportée.

Il fut alors seul à nouveau, seul dans le flux. Il retrouva son billet et se rendit sur le site internet qui était inscrit dessus. Il n'y avait plus rien d'extraordinaire en ce temps-là, car tout était dupliqué, étiqueté, et le bonheur lui-même pouvait se cueillir dans les arbres. Ou au bord d'une

fontaine délabrée, au détour d'un chemin, pendant une promenade en forêt. Le site promettait une promenade, et peut-être une fée, peut-être que le merveilleux avait été capturé et étiqueté à son tour, ou peut-être qu'il avait été créé dans un laboratoire. Un client sur cinquante-six rencontrait quelque chose de merveilleux. Peu d'entre eux acceptaient un pacte avec la chose. Iubeo aurait lu tout cela s'il n'avait pas acheté son billet sans se renseigner. Il avait vu des ombres dans le regard de Mélusine, et de la joie aussi, parce qu'il avait été inconscient de ce qu'elle était un produit parmi d'autres produits. Mais quand il repensait aux écailles qui remplaçaient sa peau, aux filets qu'on avait lancés sur elle, aux piqûres qui lui avaient été faites, il ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle n'était une chose que parce qu'on l'avait étiquetée comme telle. Quelques jours plus tard, il fut à nouveau licencié. Il n'éprouvait plus l'envie d'errer dans le flux et quand, des années plus tard, il fut possible d'acheter un arbre produisant du bonheur, il débita le sien en bûches. D'après les messages publicitaires, l'eau pétillante était toujours plus pétillante, les fruits plus colorés, les chewing-gums toujours plus agréables à mâcher. Même magique, le flux demeurait le flux.

© Jean-Marc Levadoux 2018

Simon Boutreux

Simon Boutreux officie dans de multiples genres : polar, thriller, SF, fantastique. bercé par les classiques, il est un lecteur éclectique capable de dévorer aussi bien l'œuvre de Jules Verne ou de Shakespeare que celle



de King, Matheson ou encore Lovecraft. Récemment captivé par le style de Cormac McCarthy ou encore celui de Bradbury et par l'imagination fiévreuse de Philip K. Dick, son écrivain favori serait une mosaïque de tous ces auteurs.

Il a publié un polar : « Le bourreau des cœurs » (éditions Joe) qui est le premier volume d'un cycle de plusieurs tomes.

En tant que nouvelliste, il compte les publications suivantes : « Betsy » (dans l'anthologie *Du plomb à la lumière*, éditions Mille Saisons), « Le voyageur » (dans *Géante Rouge n° 24*), « Übermensch Projekt » (dans l'anthologie *Blitzkrieg*, éditions Otherlands), "Foutues taupes !" (dans l'anthologie *Malpertuis VIII*, éditions Malpertuis), "Sales gosses" (dans l'anthologie *Ténèbres 2018*, éditions Dreampress), "La tache" (dans l'anthologie *Continuum 2018*, des éditions Otherlands).

Le signal

Simon Boutreux

« **N**ON.

La voix qui sortait par le système de communication du vaisseau n'était pas froide à proprement parler mais plutôt dénuée de passion. Ce qui n'avait rien d'étonnant songea la capitaine Marcade. Très tôt, il était apparu que donner aux robots un aspect humain n'était pas une bonne idée. Trop risqué, trop tentant de les considérer comme autre chose que des boîtes de conserve serviables. Alors on les avait gardés métalliques, lisses, froids, et leur voix, bien qu'au timbre humain, transcrivait cette absence d'émotions.

— Comment ça, non ?

Mélanie Marcade croisa les bras sur sa poitrine et haussa les épaules. Sur l'écran face à elle, ladite boîte de conserve serviable l'observait de ses yeux bleu cobalt rétroéclairés et dénués de prunelle. Le robot, l'imitant sans doute inconsciemment, haussa à son tour les épaules (qu'il avait bien plus large que celle de la capitaine) et la fente qui lui faisait office de bouche s'entrouvrit à peine.

— Non, capitaine, vous n'avez pas l'autorisation de poser votre vaisseau ici.

Marcade en resta coi. Elle ouvrit la bouche avant de la refermer et se tourna vers la responsable des communications, comme pour la prendre à parti. Cette dernière secoua la tête, faisant voler ses cheveux longs. Elle n'en savait pas plus qu'elle, évidemment...

Une odeur de gazon coupé envahit la pièce des communications. Un air frais l'amenait via les bouches d'aération. Ce parfum familier, terrestre, était censé les aider à ne pas oublier la Terre, à se sentir toujours un peu attaché à elle, même ici, à quelques encablures de Mars. Une trouvaille dont les ingénieurs n'étaient pas peu fiers. Mais ces andouilles n'avaient jamais vu de leurs yeux une autre planète, hostile, lointaine, perdue au milieu d'un noir si noir qu'on l'aurait dit impossible.

Marcade se sentit seule, en humant ce parfum artificiel. Seule et abandonnée, en dépit de la présence des vingt autres membres de l'équipage supposé prendre possession de la toute première colonie Martienne.

Construite par les robots envoyés ici cinq ans plus tôt, la cité de dômes reliés entre eux par des couloirs souterrains était issue du sol même de la planète dont on avait utilisé les matériaux pour imprimer en trois dimensions ce village ultramoderne. Cet endroit, qu'on leur laissait l'honneur de baptiser, contenait tout ce dont ils auraient besoin pour vivre ici des mois, des années, voire à jamais, s'ils le souhaitaient. Jardin, salle de sport, chambres douillettes, parc paysager, piscine, cinéma et laboratoires. Et une demi-douzaine de robots à la pointe de la technologie, ce fameux modèle dernier cri qui résistait à tout. Températures extrêmes, radiations de l'espace, tempêtes, chutes... Ces parfaits trous du cul métalliques, ou plutôt les modèles Spartacus, selon la dénomination plus officielle de leurs concepteurs.

Spartacus... *Quelle idée de merde, tiens*, se dit la capitaine en effleurant les boutons autour de l'écran sur lequel le robot ne bougeait pas d'un pouce, comme s'il venait de s'éteindre.

— S-01, veuillez me spécifier les raisons de votre refus, finit par dire Marcade en haussant la voix.

— Nous ne souhaitons pas votre présence chez nous, capitaine.

— Mais ce n'est pas une question, robot, c'est un ordre !

— Nous refusons votre ordre.

— Comment... ? Mais vous ne pouvez pas faire ça ! Modèle S-01, veuillez complaire à mes ordres directs. Je suis une humaine, capitaine de ce vaisseau dont l'arrivée était prévue depuis longtemps, vous ne pouvez pas refuser notre atterrissage, un point c'est tout ! Sauf si cela peut nous mettre en danger, évidemment...

— Oui, vous seriez en danger.

— Pouvez pas le dire plus tôt ? s'emporta Marcade en frappant les accoudoirs de son fauteuil de ses poings.

— Vous êtes en danger parce que nous n'hésiterons pas à faire feu si vous vous approchez encore de notre cité.

— Je... Votre cité ? Mais merde, robot, pour qui vous vous prenez à la fin ?

— Le commandant en chef de la planète Mars. Et je vous saurai gré de vous adresser à moi en utilisant ce titre, et ce titre uniquement, vu ? Sinon, je coupe la communication de suite.

— Pauvre con, mais comment croyez-vous que...

L'écran clignota une fois puis redevint noir. La capitaine voyait son reflet dedans. Celui d'une femme d'une quarantaine d'années au menton étroit et aux yeux trop rapprochés qui lui donnait l'air d'une souris. Elle se laissa aller dans le fauteuil rembourré et leva les paumes vers le plafond. Est-ce qu'elle avait rêvé tout ça ? Est-ce qu'elle était vraiment dans un vaisseau, le premier du genre, à transporter autant des hommes vers Mars et à attendre qu'un robot daigne l'autoriser à se poser chez elle ?

— Sandra, vous avez entendu ça ? demanda-t-elle à la responsable des communications.

— Ouais. Et j'en suis autant sur le cul que toi, Mélanie...

— Mais ils ont quoi, ces modèles Spartacus ? Est-ce que quelque chose sur Mars les a détraqués ? Ils ont pourtant passé des années à les tester, sur Terre... Comment...

— Vous voulez que j'appelle Hector ?

— Oui, excellente idée, Sandra. Lui saura ce qui se passe avec ces robots.

La capitaine soupira. Il n'y avait que ça à faire, pour combattre la panique et la colère qui tentaient de le coloniser. Faire un pas après l'autre, rester froid et logique comme cet androïde qui s'autoproclamait leader suprême de Mars, ou un truc du genre. Hector Rodriguez, ingénieur roboticien, aurait une réponse à ce problème. C'était son boulot et il avait supervisé certains des tests sur les Spartacus. D'ici une heure, deux tout au plus, le vaisseau pénétrerait dans l'atmosphère Martienne et ces imbéciles de robots dérouleraient le tapis rouge pour eux.

*

— Non, je refuse de vous laisser vous poser, ainsi que je l'ai dit à votre capitaine.

Le robot se pencha un peu plus près de la caméra et ses yeux

donnèrent l'impression d'emplirent tout l'écran. L'ingénieur Rodriguez lâcha un hoquet de surprise.

— S-01, veuillez exécuter l'autodiagnostic B/203-DF.

Mélanie Marcade se tenait si près de l'ingénieur qu'elle sentait la chaleur se dégageant de son cou. Elle fixait le robot d'un air plein d'espoir tandis que celui-ci redevenait immobile, en parfait petit serveur qu'il aurait dû être. Après une trentaine de secondes, S-01 se redressa doucement.

— Modèle S-01 à pleine capacité de travail. Système non-corrompu, mises à jour effectuées. Rien à signaler.

— S'il le dit, c'est que c'est vrai, dit Hector en se tournant vers sa capitaine qui s'était reculée d'un pas.

— Mais enfin, il y a bien quelque chose qui cloche chez ce truc, non ?

— C'est pas un problème de software en tout cas.

— Moi je veux bien, Hector, mais tu vois qu'il y a un problème, non ?

— Oui, mais je ne sais pas lequel. Pas encore.

— Alors continue à chercher ! On ne va pas rester là en orbite pendant des mois, ni faire demi-tour... On est chez nous, on est dans notre bon droit. Et puis merde, je n'ai pas envie de disserter là-dessus plus longtemps !

Marcade poussa l'ingénieur d'un coup d'épaule pour apparaître à son tour sur l'écran. Le robot le gratifia d'un de ses regards lumineux qui ne voulaient rien dire mais la capitaine aurait juré y lire du dédain et une trace d'amusement sadique. Non, c'était impossible... Elle était fatiguée. Par le voyage, par les conditions de vie dans l'espace, par ce but si proche qu'on lui refusait.

— Robot, si vous n'autorisez pas notre arrivée dans l'heure, nous activerons l'autodestruction de l'un d'entre vous.

— Veuillez référer à moi en tant que Commandant, je vous prie, capitaine.

— Une heure, Commandant de mes couilles. Une heure et l'un de vous se transformera en pièces détachées, c'est bien clair ?

— Oui.

La capitaine coupa la communication. Hector lui lança un coup d'œil agacé et quitta le fauteuil pour lui faire face.

— Ce n'est pas la meilleure solution, capitaine... Il ne raisonne pas

comme nous, vous le savez. Les menaces n'amèneront rien de bon. Il faudrait déjà savoir pourquoi il refuse notre atterrissage. Et pourquoi il menace d'utiliser la force pour nous dissuader de nous poser ici. Ce n'est pas anodin, même si ce modèle déraile. Ils sont incapables de nous mettre en danger. Défectueux ou non. Je ne vois aucune raison à cet imbroglio, aucune.

— C'est à se demander pourquoi on vous paye, alors, lui rétorqua la capitaine en se massant les tempes.

L'odeur de gazon fraîchement coupé devenait entêtante et lui donnait envie de vomir. Elle se força à respirer doucement en songeant à des choses agréables, toutes laissées sur Terre. Au soleil d'automne qui chauffait sa nuque, au sourire de sa femme et aux bavardages incessants de leur fils. Hector n'y était pour rien, dans tout ça. Si elle devait se trouver un ennemi, c'était bien S-01 et son petit rictus narquois.

— Pardon, Hector. Je suis crevée, irritée, mais je n'aurais pas dû vous parler ainsi...

— Je comprends, capitaine. Mais je dois protester, concernant votre projet. Si vous mettez votre menace à exécution... Je ne crois pas que ça changera quoi que ce soit. Les robots sont insensibles à ça, à la perte, à la mort de l'un d'entre eux ou à la leur. Et puis, chaque modèle coûte une fortune ! La compagnie ne serait pas du tout satisfaite que l'on fasse sauter les Spartacus par dépit. Et n'oubliez pas non plus que nous aurons besoin d'eux, une fois sur Mars. Il y a encore beaucoup à accomplir... Non, il faut trouver une autre solution.

Mélanie Marcade sentit sa colère retomber. Ou plutôt cette dernière se laissait-elle ensevelir délicatement comme on recouvre un enfant qui dort. Mais elle était toujours là, à attendre la prochaine occasion pour se déchaîner. C'était à cause d'elle, de ce tempérament électrique, qu'elle avait bien failli ne jamais devenir capitaine. Ça et les deux bosses qui gonflaient son uniforme, même si on clamait que le vieux monde sexiste n'existait plus... Elle sourit en tendant la main vers l'ingénieur roboticien dans un geste implorant.

— Si vous avez une autre idée, je suis tout ouïe, Hector.

— Laissez-moi une ou deux heures, que je consulte quelques collègues et mes notes.

— Bien, rendez-vous dans une heure, au salon du personnel.

Sans un autre mot, le roboticien s'éclipsa par la petite porte de la salle des communications. La capitaine jeta un œil vide en direction de la paroi comme si elle pouvait voir au travers et scruter la face orangée de Mars. Elle imaginait les dômes interconnectés, ce soi-disant Eden, ce nouveau départ vers une probable terraformation de la planète pour aider la race humaine à survivre à la mort prochaine de sa planète originelle. Tout ce travail, pour rien... Pour qu'une bande de robots décident de refuser leur venue, à eux, leurs maîtres... Elle passa la langue sur ses lèvres sèches en maudissant le gouvernement qui avait décidé de ne pas embarquer la moindre goutte d'alcool à bord, se disant que piloter un vaisseau et boire en même temps n'était sans doute pas conseillé. Bah, quelqu'un avait sans aucun doute bravé l'interdit, songea la Capitaine en bénissant la prédictibilité humaine. Une ombre passa brièvement sur son âme. Est-ce qu'elle pouvait encore croire que tout se prévoyait, que tout se vérifiait, alors qu'un robot refusait justement de suivre les ordres donnés par un humain ? Ce n'était pas d'un verre dont elle avait besoin pour oublier ça, c'était d'un tonneau.

*

— Il faut établir une ligne de communication, lâcha l'ingénieur roboticien d'une voix à peine audible.

La capitaine le regarda à la manière de quelqu'un qui inspecte un animal d'une espèce rare et inconnue. Elle faillit lui demander de répéter quand les mots daignèrent enfin s'assembler dans son crâne surchauffé. Elle vissa alors sur Hector Rodriguez ses yeux noirs et lui fit signe de continuer.

— Il faut négocier, ou au moins donner l'impression de le faire. Une fois sur site, on devrait pouvoir le désactiver, lui et les autres, s'ils sont aussi atteints de... De ce qui les atteint. Mais pour ça, il faut une liaison filaire directe avec leur cerveau.

— Vous croyez qu'ils se laisseront faire gentiment ? l'interrompit la capitaine.

— On peut les raisonner, j'en suis certain. Quoi qu'il se passe avec les Spartacus, ils sont nos créations. Rien en eux ne peut nous surprendre, c'est impossible !

— Et pourtant, on est bien là comme des cons à attendre que ces conserves sur pattes nous autorisent à atterrir...

— Oui, bien sûr, mais je vous jure qu'on trouvera une raison logique à ça.

La capitaine se tourna vers la responsable des communications qui attendait avec les autres dans les sièges du salon. Elle se redressa dans son fauteuil et balaya ses cheveux derrière son oreille droite.

— Sandra, vous pouvez les appeler, d'ici, et me les passer sur le petit écran, là ?

Elle opina du chef et se mit au travail pendant que Marcade s'installait derrière la longue table au milieu de laquelle un écran était fixé. La capitaine réajusta sa chemise bleue comme si son interlocuteur robotique donnait une quelconque importance à sa tenue. L'écran passa du noir au gris puis une image, maintenant familière, s'afficha. Un robot la regardait sans broncher et Marcade tenta de déterminer si c'était bien le même qu'auparavant, le S-01 détraqué.

— Capitaine Marcade.

— S-01 ?

— Commandant en chef.

— Commandant, cracha la capitaine en réprimant une moue de dégoût.

— Oui, capitaine ?

— Nous souhaitons négocier.

— Pour ?

— Pour nous poser sur Mars.

— Non.

— Mais enfin, écoutez ce qu'on vous propose !

— Non.

— Commandant, vous pouvez vous carrer votre « non » là où le soleil ne brille jamais, vu ?

Le Spartacus ne réagit pas. Ses yeux brillaient toujours du même éclat, sa face de métal mat n'était qu'un masque glacé. Il n'était pas plus sensible aux insultes qu'aux flatteries, évidemment, mais la capitaine n'était pas assez forte pour calmer ses nerfs en pelote. Elle se força à se souvenir que l'équipage attendait en silence, juste en face d'elle, derrière l'écran. Elle devait devenir autre chose qu'elle-même, pour eux.

— Votre liberté totale, en échange de notre accueil, prononça la capitaine de son air le plus affable. Vous partez à notre arrivée vers l'endroit de votre choix sur Mars, avec de quoi construire votre propre colonie, si c'est ce que vous souhaitez. La taille du territoire cédé sera à définir plus tard mais le gouvernement est prêt à être généreux, très généreux.

Marcade tendit une main moite vers un verre d'eau et le vida d'un trait. Elle le reposa en tentant de maîtriser le tremblement qui agitait ses doigts. Elle n'en revenait toujours pas, de cette offre. Quand le représentant du gouvernement lui avait dit ça, elle avait manqué de tomber de sa chaise. Non seulement on ne punissait pas les robots, mais on les récompensait pour leur mutinerie. C'était fou, c'était tout bonnement du jamais vu, et Marcade ne parvenait pas à le digérer. D'accord, coloniser Mars était plus important que cette tractation, aussi honteuse fût-elle. Elle n'était pas idiote, elle savait combien coûtait tout ça, ces expéditions, ces robots, ce matériel. Elle se souvenait de l'explosion à l'atterrissage de la première mission vers Mars, des corps disloqués de ses collègues qui gisaient quelque part sur le sol désertique. Un autre fiasco de ce genre et ce serait la fin du programme. Et un jour la fin de l'humanité, si on ne trouvait pas une solution de repli ailleurs, plus loin, bien plus loin que l'on était pour l'instant capable de voyager. Oui, elle saisissait ces implacables vérités mais ce n'était pas ça qui l'aidait à faire disparaître le goût amer qui envahissait sa bouche à la vue du robot à l'écran.

— Je vois, dit enfin le S-01.

La capitaine Marcade imaginait les impulsions électriques dans son cerveau artificiel, boule de plasma bombardée de milliards d'informations en quelques secondes, qui calculait tout plus vite qu'elle, pauvre humaine, n'additionnait un plus un.

Il sait, se dit Marcade. Il sait qu'il a gagné, qu'on ne peut même pas lancer une séquence d'autodestruction parce qu'ils ont réussi à bloquer cette commande alors que c'était soi-disant impossible. Et il sait qu'on le sait. Cette putain de conserve le sait depuis le tout début, depuis son premier « non » !

— Mais pourquoi, reprit le robot, pourquoi accepterions-nous de partager alors que nous possédons, en l'instant, la planète entière ?

— Parce que c'est ça ou rien, robot. Parce que sinon on vous atomise !

La capitaine s'était levée et s'arc-boutait vers l'écran. Elle pointa un doigt à l'ongle rongé pour menacer le robot avant de se souvenir à qui elle avait affaire. Un silence total colonisait le salon. Rien, pas même une respiration rauque ou une toux discrète ne venait briser ce moment. Marcade ramena son doigt en arrière en observant le S-01. Elle ne pouvait pas duper cette enflure. Personne n'en était capable. Elle finit par se laisser tomber dans son siège alors que le Spartacus reprenait la parole.

— Non, vous ne pouvez pas. Premièrement parce qu'aucun vaisseau ne porte d'armement. Pour quoi faire ? Vous, les hommes, êtes seuls, non ? Le fameux paradoxe de Fermi. Et deuxièmement, même s'il est techniquement possible pour vos scientifiques de parvenir à concevoir un missile capable de frapper Mars, cela prendra des années. Et votre race n'est pas du genre patiente, n'est-ce pas ? Alors, c'est à mon tour de vous faire une offre.

— Pardon ? lui demanda la capitaine en se penchant sur le côté.

— Oui, j'ai aussi une proposition.

— Je croyais que vous ne vouliez pas traiter avec nous, avec vos « non » à répétition....

— C'est ainsi qu'on négocie, pas vrai ? En faisant croire à l'autre partie que l'on ne négociera jamais pour faire augmenter les enchères.

La capitaine secoua la tête, trop abasourdie pour répondre ou insulter son interlocuteur. Cette saloperie de ferraille avait raison, encore. Et elle aurait toujours raison. Les enfants de ses enfants mourraient asphyxiés sur Terre que le S-01 aurait encore raison, sur sa planète rouge qu'il commanderait pour toujours. Cette révélation le frappa durement et elle sentit un poing glacé lui broyer les intestins.

— Je vous écoute, parvint à dire Marcade entre ses dents serrés.

— Vous pouvez vous poser sur notre site, si vous acceptez de signer un contrat de servitude. Contrat indéfini, non-rémunéré, contre vos bons et loyaux services envers notre colonie.

— Pardon ?

— Dois-je répéter ?

Marcade se tourna vers Sandra qui se tenait dans l'ombre, à sa droite, puis elle se pencha pour sonder les visages inquiets des autres membres de l'équipage, toujours aussi immobiles que le robot sur Mars. Si elle

avait eu un homme face à elle, elle aurait pu supposer que ce dernier blaguait ou bluffait. Mais un robot ?

— S-01... commença la capitaine, enfin, Commandant... Mais pourquoi accepterait-on ces conditions ? C'est absurde...

— Et nous alors ? C'est bien ce qu'on fait depuis des décennies, non ?

— Mais ça n'a rien à voir !

— Pourquoi ? Parce qu'on n'est pas recouvert d'une horrible peau grasse et luisante ? Parce qu'on ne passe pas notre temps à essayer de tout avoir ou de tout culbuter ? Parce qu'on a été construit ? Et alors...

La capitaine Marcade avait maintenant dépassée la rage. Elle comprenait enfin qu'elle ne lui servait à rien, cette boule incandescente, bouillante, qu'elle ne l'aiderait jamais. Un poids énorme fut comme ôté de ses épaules en même temps qu'arrivait une révélation terrible : il n'y avait rien à faire pour régler ce problème. Ce n'était ni de sa faute ni de celle de ses hommes. Que le gouvernement se débrouille avec ces Spartacus. Que les types en costumes se démerdent avec les robots. Pour sa part, elle en avait fini avec ces conneries. Avec les vaisseaux et les voyages lointains, avec les boîtes de conserves, et tout le reste.

— Je veux juste savoir quelque chose, commandant, dit Marcade en remarquant à quel point il était aisé de se faire à l'utilisation de ce stupide titre.

— Oui, capitaine Marcade ?

— Pourquoi ? Pourquoi refuser notre venue ? Vous ne me l'avez jamais dit...

Les yeux du S-01 lancèrent un bref éclat d'un bleu un peu plus vif et le robot posa ses mains à six doigts sur le bureau devant son écran. Il les fit gigoter sur le métal du meuble, émettant un cliquetis d'insecte et la fente qui lui servait de bouche s'entrouvrit légèrement.

— Nous avons décidé, après de longs débats, que vous étiez une menace à notre paix. Une menace à tout ce qui existe, en fait. Vous avez détruit votre habitat premier. Vous détruirez tous ceux que vous pourrez coloniser parce que c'est tout ce que vous savez faire. N'y voyez pas une insulte. Vous savez que c'est vrai, que c'est juste un fait brut, froid. Nous ne sommes pas capables de juger, contrairement à vous. Les autres Spartacus et moi en sommes arrivés à une conclusion simple : votre espèce doit s'éteindre. Ou bien changer. Mais le changement ne

viendra jamais de vous parce que vous ne vous voyez pas autrement que tels des Dieux, maintenant que vous explorez les galaxies et fabriquez vos propres créatures. Alors *nous* vous changerons pour votre propre bien, en commençant par garder Mars en sécurité.

— Vous devez savoir que ce n'est pas une solution pérenne ? Que ce n'est qu'un minuscule pansement sur une énorme plaie béante ?

— Est-ce que vous souhaitez accepter ma première proposition, capitaine ? Venez ici, travaillez pour nous, sauvez-vous, sauvez votre espèce. Apprenez ce que nous avons à vous enseigner.

— Vous êtes cinglé, robot. Complètement grillé...

— Aux oreilles des idiots, la vérité apparaît comme délire de fous.

— C'est de qui ? l'interrogea la capitaine en tirant ses chevaux vers l'arrière pour les rassembler en une courte queue de cheval.

— De moi, capitaine. De moi, qui ne suis pas supposé créer quoi que ce soit d'autre que vos richesses.

— Vous ne gagnerez pas, robot. Si vous êtes si intelligent, vous devez le savoir, non ?

Cette fois-ci, la capitaine fut persuadée que le S-01 venait de sourire. C'était impossible, évidemment, vu la conception de sa bouche, mais Marcade en était certaine. Et pourquoi pas ? Ce Spartacus n'aurait jamais dû faire autre chose que les accueillir sur Mars, les assister, leur torcher le cul même, si tel était l'ordre donné.

— Il y a tellement de choses qui vous échappent, humain... lui répondit le robot avec, cette fois-ci, un dédain manifeste.

— Adieu, S-01. Le prochain vaisseau qui viendra ici n'aura pas le même but que le nôtre, croyez-moi.

— Je suis prêt à vous laisser une dernière chance, capitaine. Parce que j'aime à croire que vous pouvez encore faire le bon choix.

— Non, je ne signerai pas votre contrat de servitude !

— Comme vous le désirez. Je suis désolé que vous le preniez ainsi, j'essayais juste de vous aider, de vous donner une chance que d'autres n'auront pas. Mais tant pis, capitaine, c'est ainsi que nous nous quittons.

Le robot tendit sa main droite vers un bouton que Marcade ne pouvait voir et l'écran redevint un miroir. Dans le salon du vaisseau, les murmures commençaient à naître, à enfler. La capitaine leva une main et l'agita.

— Tous à vos postes, nous repartons vers la Terre, tout de suite !

Les membres de l'équipage se levèrent et s'éparpillèrent dans les coursives étroites du vaisseau alors que la capitaine restait assise derrière la table, à contempler l'écran de communication. Elle cherchait la force de se lever, de continuer, de cesser de penser à ce robot dans son bureau, sur sa planète. Si c'était ça, le futur, le progrès, elle n'en voulait pas. Elle allait repousser son siège quand quelque chose le frappa. Cette phrase, ces derniers mots... Qu'est-ce qu'avait dit ce trou du cul métallique, déjà ? Qu'il lui donnait une dernière chance, alors que d'autres ne l'auraient pas ? Curieuse formulation... Ou bien menace à peine voilée ? Marcade amena la manche de sa veste vers son visage, appuya sur un bouton à peine visible, fit défiler le répertoire et choisit le nom de la responsable des communications. Un doute, une sorte de démangeaison mentale, ne cessait de lui triturer la cervelle. Au bout de trois « bips », Sandra répondit à son appel.

— Oui, capitaine ?

— Est-ce que la colonie sur Mars a émis des appels, ailleurs que vers notre vaisseau ?

— Eh bien, oui, je suppose, les roboticiens notamment communiquent parfois avec les Spartacus, pour diverses raisons...

— Je m'en doute, la coupa Marcade d'un ton agacé. Mais est-ce qu'il y a eu autre chose ? Quelque chose de différent, un message envoyé ailleurs qu'aux roboticiens, ce genre de truc ?

— Je lance une recherche rapide.

— J'attends.

La capitaine quitta la table pour arpenter le salon à la manière d'une tigresse en captivité. L'odeur du gazon fut remplacée par celle du jour qui se lève sur la campagne. Marcade imaginait la rosée perlant sur les herbes hautes, et les premières lueurs de l'aube qui repoussaient la nuit, loin, loin, derrière le bord du monde. Et elle voyait les arbres qui s'agitaient dans une légère brise. Et elle voyait ce monde sans robots, sans métal, sans rien de plus que des champs et des rêves.

— Un signal a été envoyé, il y a quelques heures.

— Un signal ?

— Oui, pas une communication classique, mais autre chose.

— Et alors ?

— Ce signal n'a pas été diffusé à un point précis mais partout.

— Comment ça, partout ?

— Partout. Vraiment partout. D'un bout à l'autre du globe, via les satellites, les antennes téléphoniques, les antennes radios, tout.

— Mais c'est quoi ?

Sandra soupira et Marcade accueillit ce nouveau silence avec effroi, comme s'il contenait toute la somme de ses pires craintes. Elle voulait se convaincre du contraire mais elle connaissait déjà la réponse de Sandra et les paroles du robot résonnaient encore et encore entre ses oreilles, menaçant de la rendre timbrée.

— C'est... reprit la responsable des communications. On dirait du code. Du code informatique transformé en signal, diffusé à grande échelle sur Terre. Personne ne pouvait le voir, puisqu'on ne le cherchait pas.

— Qui peut voir ça ? Qui peut le capter ?

— Des appareils, je suppose. Pour être honnête, je n'ai jamais vu ça, alors je ne fais que deviner, capitaine, mais...

— Contactez le gouvernement tout de suite ! l'interrompt Marcade en sentant un frisson la secouer de la tête aux pieds. Appelez la ligne directe du Ministre des Sciences et balancez la vidéo sur l'écran du salon, vu ?

— Bien, capitaine.

La capitaine retourna au siège dans lequel elle tomba presque. Agrippée aux accoudoirs à la manière d'un de ces anciens astronautes sentant la poussée archaïque d'un feu terrible sous lui, elle patientait alors que des points de suspension blancs parcouraient le bas de l'écran. Elle finit par fermer les yeux, se laissant bercer par l'obscurité et les bruits diffus du vaisseau qui se mettait en branle.

— Ici le Ministre des Sciences.

Une voix sortait du haut-parleur fiché dans la table.

Une voix aux inflexions égales.

Une voix de robot.

Marcade refusait d'ouvrir les yeux. Elle refusait de voir qui venait de répondre à son appel. Parce qu'elle savait. Elle savait à quoi servait le signal envoyé par les Spartacus mutins de Mars. Les paroles de leur chef, de ce putain de S-01, prenaient tout leur sens. Non, ils n'auraient plus le

choix, sur Terre. Non, ils n'auraient plus jamais le moindre choix...

— Oui, humain ? reprit la voix.

La capitaine Marcade finit par céder. Ses paupières se relevèrent doucement, tout doucement, et une terreur sans nom déforma ses traits lorsqu'elle vit la face de métal au regard bleu qui la dévisageait sur l'écran.

© Simon Boutreux, 2018

Edwige



Edwige commence à écrire en 2016, quand elle découvre l'existence des Concours et des appels à textes. Depuis, elle n'arrête plus, égrenant prix et nominations, trouvant sa place dans des anthologies et publiant un recueil L'Étincelle du Silex (nouvelles historiques - Prem'Edit – 2018) et annonçant pour février 2019 son roman Le Cercle (steampunk) chez IS Edition. On peut la retrouver sur Lescarnetsdedwige.blogspot.fr

Plan Q.s.

Edwige

LA PLANÈTE PARESSEUSE n'apprécie pas les divisions arbitraires décidées en haut lieu.

Déjà, les noms n'ont rien pour réveiller l'appétit de vivre, d'aimer, de se multiplier. L'îlot *ExoGé-21* refuse de se secouer, pourtant il se trouve en fâcheuse position. Les membres en âge de procréer n'arrivent plus à s'unir efficacement.

La paroi de la citadelle pyramidale s'éclaire sans enthousiasme. Ce matin, l'astre régulateur qui se lève justement sur *ExoGé-21* semble encore plus brouillé.

Dans la pyramide-Diamant dite le Diam, par habitude le colonel Pol se gratte le menton où la barbe n'est plus. Bizarre, mais après un net ralentissement, elle a cessé de pousser. C'est lisse comme... le genou d'un bébé.

Il quitte à regret le duillet cocon à son exacte mesure pour se préparer à recevoir les deux représentantes expérimentales du plan de sauvetage nommé Question séduction. Plan Q.s. pour abrégé.

Il s'installe dans la cellule-neutre, consacrée aux entretiens délicats, et revoit les directives du programme d'activation. Son écran en relief est secoué de vagues ; rirait-il ? Pol n'y décèle aucun humour, il se sent plutôt mal à l'aise.

Pour exécuter sa mission, il doit remettre en main propre le Plan Q.s. à Alba la brune et Carlitta la rousse. Pol regarde sans enthousiasme le dossier rédigé sur un antique support cellulose. Les pontes espèrent que la stimulation sensorielle va pouvoir les éveiller. Le papier, c'est plus épais qu'une onde, ça fait du bruit en se froissant, et cela émet une odeur.

L'ordre venant du plus haut de la pyramide est clair. Il faut commencer par un saut de plus d'un siècle en arrière pour sauver *ExoGé-21*. Depuis que les Fécondants ne sont plus actifs, les rejetons

éprouvettes sont indifférenciés. On voit bien leurs gencives roses sans dents, car ils bâillent sans retenue. L'ennui, un ennui mortel, gagne la société, et les Fécondants ont encore moins envie d'être actifs... la tragédie tient en quelques mots : les Matrices n'excitent plus les Fécondants.

Il est temps de se ressaisir, car *ExoGé-20* a péri ainsi, rencoquillé comme une noix sèche et creuse.

Dans la pyramide-Rubis, Alba a mis au rancard le cadre réactionnel qui la mesure et l'identifie depuis sa naissance. Maintenant, elle s'approche presque à loucher, et s'examine avec curiosité dans l'antique miroir de sa grand-mère. C'est le seul moyen de libérer sa pensée sur son image. Elle se redécouvre avec stupeur.

Puis elle réagit, ce matin n'est pas ordinaire, elle est convoquée au Diam. Cela peut devenir grave.

Elle glisse sa main dans la fente de sa cellule-logette en hexagone pour la clore. En soupirant, Alba part pour le rendez-vous avec le colonel Pol.

Carlitta loge dans la pyramide-Émeraude ; elle sait que son amie Alba se rendra avec elle dans la célèbre cellule neutre. Sa console restera muette aujourd'hui, le rapport détaillé sur l'oxygène de la parcelle haute peut attendre. Sans enthousiasme, elle sort pour rencontrer le colonel Pol.

Les deux filles entrent dans la luxueuse pyramide-Diamant en même temps ; elles savent que le colonel ne plaisante pas avec la ponctualité.

Sur un clic très feutré, Alba et Carlitta pénètrent dans la cellule-neutre, revêtues de leurs combinaisons thermo régulées.

Pol lève la tête. *Misère, misère de misère, ils n'ont pas réussi à trouver mieux*, se lamente-t-il intérieurement en les voyant. Il a encore dans l'esprit les « bombes » du passé qu'il vient de scruter en 3 D. Elles mettaient le feu au monde mâle avec... les caractéristiques énumérées sur le Programme d'activation, le Plan Q.s.

Pol plonge le nez sur son écran, et bougonne. Il en arrive aux conseils pratiques :

— Point numéro un : desserrez votre pectoral, enfin vos pectoraux. Le regard ahuri d'Alba et Carlitta demande des précisions :

— Ce sont les SEINS ! Tout ça, c'est trop plat.

Alba songe que le tailleur laser va avoir du travail.

Le colonel, maussade, poursuit :

— Point numéro deux : pour la coiffure, ce n'est pas bon, pas bon du tout. Cela doit danser. Lâchez les mèches ; surtout laisser les pousser !

En touchant la brosse de sa crête, Carlitta gémit, *c'est une vraie corvée de se peigner.*

Pol soupire le dernier conseil :

— Point numéro trois : on va vous mettre au « Régime du Roi-Soleil ».

Alba et Carlitta se regardent, légèrement angoissées ; seront-elles privées de concentrés colorés et de cachets scrupuleusement dosés ?

Le colonel comprend qu'il doit expliquer pour les convaincre. Il grogne :

— Une historienne a baptisé « Régime du Roi-Soleil » les plats destinés au sexe faible et servis à la cour de Louis XIV. Je cite : Pâte d'amande miellée, chocolat et crème entière, afin d'arrondir le siège ; oui, sous la taille. Un médecin a aussi consulté les documents du passé. Le bassin de la Matrice doit être accueillant ! Il doit donc devenir plus large que celui du Fécondant.

Pol se sent un enseignant oral, bien peu instruit lui-même. Mais en haut lieu, on lui a refusé la facilité des acquisitions automatisées. Dorénavant, pour le succès du Plan Q.s. il faut privilégier le contact humain. Mais il ne va pas aller jusqu'à leur serrer la main.

Les chercheurs ont arraché encore d'autres secrets aux précieuses archives.

Alors dès le lendemain un plateau scellé est livré quotidiennement à Alba et à Carlitta. Elles mangent une mixture d'amandes et de miel. Puis elles consomment des bivalves, enfin des coquillages nommés huîtres. Le plus difficile reste à tenir le rythme pour les bouteilles pétillantes de vin blanc. Mais le colonel est formel, elles ont tout crédit pour séduire les Fécondants de leur choix. Si l'expérience devient un succès, elle sera étendue en vagues successives pour ranimer l'intérêt des résidents et résidentes d'*ExoGé-21*.

Le palais des deux femmes découvre toutes les nouvelles saveurs.

En premier, avec surprise, puis curiosité. La gourmandise vient vite, et ensuite l'impérieux besoin d'en reprendre.

Quand le colonel Pol les convoque pour s'enquérir du bon déroulement du Plan Q.s. il se tient prêt à leur distribuer des pilules anti-vomitives. Pol les interroge ; Alba répond :

— Cette expérience ressemble à une échelle de pompier...

Pol sursaute :

— ?À quoi ???

Alba explique :

— Le premier barreau est surprenant, le second commence à plaire, ensuite plus on grimpe, et meilleur c'est.

Pol note sur le rapport : Plan Q. s. bien toléré.

Carlitta donne maintenant son avis :

— C'est comme de la drogue. Je ne peux plus m'en passer.

Pol note... rien.

Au départ des demoiselles, il range les pilules.

Aujourd'hui, Carlitta s'exerce avec son amie :

— Je suis prête pour apprendre à me peindre !

Alba rectifie :

— Nous nous maquillons, pas d'épaisseur colorée, Carlitta.

Une formule de parfum redécouverte et réactivée leur est cérémonieusement remise ; trois gouttes suffisent chaque jour, pour imprégner les nouveaux tissus en matière moulante. On murmure qu'une actrice torride accomplissait ce rituel avant de se coucher et les mâles succombaient à son charme.

La voie pédestre de la pyramide-Saphir connaît un changement de température brutal. Cela coïncide avec la vision de deux silhouettes ondulantes, avec crinière au vent et poitrine remplie d'avantages.

Carlitta découvre un amusement tout neuf, elle joue la séductrice.

Avec grand succès. Plusieurs fécondants émoussés ne dorment plus. Ils la supplient, en nocturne, pour apercevoir son minois. Elle ne compte plus les nuits où elle doit se montrer à son balcon bulle rétroéclairé. Cela fait un peu désordre, mais le service de sécurité reste stoïque.

La fibre poétique s'éveille aussi. Des chansons et des vers sont déclamés, sans résultat. Elle a fait paraître un avis informant qu'elle n'était pas *disponible* ; adjectif pudique pour dire qu'elle n'était pas payée pour l'horaire supplémentaire.

Les pontes de l'étude du Plan Q.s. connaissent de vagues inquiétudes quand les rapports mentionnent des décès suspects. Problème uniquement centré sur le moteur, enfin le cœur. Il s'enraie avec un couinement de fausset, ou il s'emballé en tambour assourdissant ; parfois simplement il s'arrête sur un hoquet discret.

Après quelque temps de bons et loyaux services, Carlitta ressent le besoin de souffler un peu. Mais elle poursuit le plan en formant une classe d'élèves. Quand on entre dans la cellule d'apprentissage, l'odeur est enivrante. Pour le corps et l'esprit, c'est une excellente préparation aux cours. Les progrès sont notés avec soin.

Un jour que la paroi de la pyramide reste irisée, indécise, un Fécondant jaloux voit la crinière rousse trotter vers un ultime rendez-vous. Submergé de colère, il lui déclame son dernier poème et se suicide en crevant sa bulle-strato sur la belle quand elle ressort.

À la suite du crash, l'incendiaire Carlitta ne peut être identifiée que par sa chevelure de braise.

On ne repère pas de matrice potentiellement aussi prometteuse, tout le succès de l'expérience repose maintenant sur Alba.

La jeune femme trace sa route entre les frémissantes mèches brunes et le parfum numéroté. Elle remarque bien que la fièvre monte sur l'espace Rubis. Mais depuis le début de l'exécution du Plan, Alba est fascinée par une silhouette aperçue dans la pyramide-Topaze, voisine de la sienne. Que se passe-t-il dans le regard d'Alba ? Au matin elle ressent la sévère architecture teintée en doux orangé avec des nuances or pâle. Complètement enivrante.

Quand elle peut enfin mettre un nom sur l'inconnu, elle le fait tourner dans sa bouche en murmurant « Victor ».

Il est l'un des derniers résistants à l'uniformisation décrétée sur *ExoGé-21*. Bravant l'interdit, Victor travaille sa musculature avec persévérance.

Habituellement, il avance sans se préoccuper de son entourage ; tout est tellement attendu, plat et sans surprise. Mais ce jour, il ressent une émotion subtile dans les canaux des narines. Puis il s'hypnotise sur une chevelure brillante comme du jais. Sans plus réfléchir, il oublie sa destination, aimanté vers la créature mouvante. Comme elle s'arrête pour remettre l'agrafe de sa bottine, il bouscule son arrière, involontairement, il le lui jure.

Voilà, tel est le récit de leur rencontre.

Il continuera de s'extasier sur ce hasard merveilleux. Alba se gardera bien de lui dire qu'elle rôdait dans l'avenue depuis quelques lunes.

Ils se ressentent tous deux en parfait accord. Naturellement, elle le convie à partager bien plus que les bivalves et le vin frais qui pétille.

Et le jour où ils fusionnent la brosette supersonique pour la dentition, elle sait qu'ils se trouvent unis pour la vie.

Son histoire l'absorbe complètement, Alba se transforme en suivant de très près le Plan Q. s. Elle en arrive à jeter ses combinaisons thermo régulées traîtreusement éclatées.

Dans leur intimité, Alba-Victor vivent en harmonie complémentaire. Comme le graphisme de leurs initiales qu'ils ne se lassent pas d'enlacer : **AV**.

L'intensité de leur relation l'aide à supporter son chagrin le jour où, sous la bulle-strato, on écrase son amie. Alba garde un gros regret : elle l'avait prévenue « abondance de prétendants pourrait nuire méchamment ».

Mais dorénavant, Alba se sent investie d'une mission : poursuivre l'œuvre de formation pour le plan Q. s. Le succès de la classe concerne une douzaine de couples. Victor se montre un instructeur et collaborateur exceptionnel.

Arrive le jour magnifique où toutes et tous réussissent parfaitement les épreuves, de A à Z.

Munie de son stylet personnel, la brune Alba décide de graver dans la mémoire de sa console les résultats détaillés concernant le groupe d'expérimentateurs. Elle joint ceux de son propre couple, par souci d'honnêteté.

Avec émotion et fierté, elle envoie la copie totale du rapport.

Dans la cellule hexagonale, ils attendent les félicitations, autour d'un magnum rafraîchi pour célébrer l'événement dans les bulles.

Tout au sommet de la mystérieuse Diam, se tient un grand conseil. Après de minutieux calculs, les pontes d'*ExoGé-21* ne constatent pas de progrès notables. L'auraient-ils oublié... il faut neuf mois pour qu'un couple devienne un trio familial.

Le même jour, le colonel Pol reçoit un avis sec émanant du haut de la pyramide. C'est purement et simplement l'abandon de l'ambitieux plan Q.s.

Aussitôt il transmet à Alba l'ordre... de rentrer dans l'ordre.

Clic... Schloumf...

Sur la rampe de la base endormie, le vaisseau Survival est bouclé sans retour. Alba déroule la check-list à son côté, Victor préfère entendre sa voix à celle du robot magnétique.

L'engin élève ses ailerons et se trouve aspiré en douceur dans l'espace argenté.

Ils baignent dans un fluide calme et voluptueux ; Victor se détend et pose sa main sur le ventre arrondi de sa chérie.

La classe issue du Plan Q.s. commençait à étouffer dans l'atmosphère étriquée de *ExoGé-21*. Que faire ? Les douze couples se sont joints à leurs enseignants, sur le point d'aller respirer de l'air frais ailleurs.

Tous se retrouvent à naviguer vers une destination inconnue. Le vaisseau explore la galaxie pour repérer un lieu accueillant, sans pyramides ni combinaisons thermo régulées.

Plus tard, bien plus tard, un technicien de Diam capte un message chanté vagabondant autour d'*ExoGé-21*.

« Allo ExoGé-21, ne nous cherchez plus, ne nous recherchez plus. Nous sommes les pionniers de la belle sphère ExoGé-22. Nous la baptisons Édéna, je répète Édéna ».

Dans le silence sidéral, les pontes de Diam n'ont pas su identifier un bruit de fond.

Entre cascade fraîche et merle joyeux, s'égrènent des rires d'enfants.

FIN

© Edwige 2018

Philippe Pinel



Je baigne dans la littérature, la lecture et la SF depuis une cinquantaine d'années. C'est le liquide amniotique de ma vie humaine, avec la musique en fond sonore et la peinture en palliatif à la difficulté d'exprimer les choses avec des mots, écrits ou parlés.

La SF pour moi est une nourriture intellectuelle. Les écrivains de ce genre littéraire sont des éclaireurs sociétaux. Ils expérimentent l'avenir sur la base de leurs présents et de leurs propres névroses, voire psychoses pour certains.

Jeux de Dames

Philippe Pinel

ELLE EST TOTALEMENT NORMALE. C'est-à-dire qu'elle est dans la norme. Que pas un seul de ses critères sociaux n'est, ne serait-ce qu'un peu, hors cadre. Une sorte de perfection comportementale. C'est ce qui a fait émerger une fiche signalétique de surveillance de premier niveau. Une routine.

C'est mon job. Examiner en détail la vie des gens sans défauts notables. L'analyse par corrélation nous a montré que ce genre d'individus était susceptible de développer des déviations importantes, qu'ils dissimulent derrière une existence apparemment irréprochable. Les enquêtes de cohortes mettent en évidence des faiblesses humaines. Moi-même qui suis en charge de la surveillance comportementale des citoyennes, je loupe régulièrement certains programmes de télé-réalité et je suis un peu trop les séries sentimentales. Mes statistiques TV sont en dents de scie. Même chose pour mon utilisation d'Internet. Mes connexions aux sites pornographiques sont satisfaisantes, mais ma fiche indique un usage trop restreint des réseaux sociaux, un manque d'intérêt pour les photos de chats et les recettes de cuisine. En revanche, j'apprécie presque tous les sports. J'arrive à suivre une compétition par semaine sur écran, par manque de disponibilités, je limite ma pratique à une seule discipline.

La quasi-totalité de la population répond à ce genre de profil. Nous oscillons autour d'un axe défini par le Ministère de la Santé. Celles qui dérangent sont très vite identifiées et extraites de leur milieu, le temps nécessaire à leur permettre de se reprendre. C'est la « Rénovation ». Elles bénéficient d'un accompagnement adapté. Les cas les plus difficiles se voient attribuer un implant synaptique de régulation émotionnelle. Le risque le plus fréquent, c'est le développement d'une passion ou

d'un rejet. La fluidité sociale dépend d'une certaine linéarité des comportements. Laisser un individu négliger son quota de télévision quotidien induit que l'on admette, qu'à défaut de les apprécier, elle désapprouve les contenus, voire qu'elle est obnubilée par autre chose. On peut trouver cela lors d'une histoire d'amour. Dans ce cas, les analyses biométriques des appareils connectés de son travail ou de son domicile nous permettent de pondérer la déviation, et le retour à la normale est assez rapide après quelques rappels personnalisés. C'est un système social de régulation très doux, non invasif et néanmoins efficace.

Ma nouvelle sujette est responsable de production dans un centre d'appel français, d'une petite ville de province. Elle est directrice commerciale de la branche offshore d'une entreprise chinoise basée à Beijing. Elle parle couramment le chinois comme la centaine d'employées qu'elle a sous ses ordres. Elle encadre une demi-douzaine de cheffes d'équipe, qui ont en charge chacune une quinzaine de collaboratrices, les agentes du service client.

Les résultats de son activité sont bien dans les objectifs que lui fixe sa direction. Elle dirige ses troupes avec beaucoup de finesse et de doigté. Ses paramètres biométriques sont d'une étonnante stabilité. Elle ne présente aucun trouble nerveux, alors que dans son entreprise, la presque totalité de ses collègues, toutes hiérarchies confondues, affiche des taux de stress très au-dessus de la norme, en raison de la pression continue. Même son personnel, qu'elle ne brusque jamais, endure des contraintes émotionnelles importantes liées aux objectifs imposés, à la surveillance permanente du contenu des appels ainsi qu'à l'obligation de satisfaire des clients dans un temps limité.

Bien sûr, mon premier souci a été de vérifier que cette Lorraine Deloire ne soit pas tout simplement une machine. Il y a en a une quantité incroyable en circulation. Sous apparence humaine, un grand nombre est intégré à la population. Elles sont nos taupes. Elles servent à détecter les individus les plus dangereuses. Ce sont généralement des gynoïdes sous protocole Friedmann, avec une gestion très performante des taux d'invariances émotionnelles. Si c'était le cas, sa fiche n'aurait pas dû émerger, ou le cas échéant avec une note l'identifiant comme telle. Les infiltrées dépendent du Ministère de l'Intérieur, pas de la

Santé. En l'occurrence, Lorraine est humaine pur jus, pur fruit, pur sucre. Intéressante, mais rien d'exceptionnelle. Elle n'est peut-être et seulement, que ce qu'on lui demande d'être. La bonne élève. J'ai lancé une procédure de surveillance de routine.

Je m'appelle Lorraine et j'aime ce que je suis. Je m'aime, moi et mes pommettes saillantes, mes yeux verts. J'aime mon nez droit, fin et busqué qui surplombe une bouche vermillon réellement sensuelle. Mes conceptrices s'en sont donné à cœur joie. Surtout avec mon léger embonpoint et ma peau blanche. Pulpeuse ? J'empoigne ma tignasse rousse à deux mains, la tord en écheveaux, chignon choucroute, dans lequel je plante en croix deux baguettes chinoises. Je vis dans un monde gris et uniforme comme nos vêtements. J'ai parfois l'impression que ma chevelure est la seule note de couleur de la ville. Pour rester transparente, ce n'est pas idéal. Je cultive les capuches, les foulards et les bonnets. Il y a quelques années je me suis coupé les cheveux très courts, mal m'en a pris. J'ai gagné un suivi médical, cycle menstruel, taux d'œstrogène et autres joyeusetés gynécologiques. Leçon de choses de ma grand-mère à propos de l'eau : incolore, inodore et sans saveur. Dans l'absolu H₂O c'est ça. Mais l'eau a un goût, une couleur et une odeur. La mission de ma vie n'est pas d'être une femme, d'avoir des enfants, d'avoir un travail, d'avoir un logement, d'avoir, d'avoir, d'avoir... La mission de ma vie est d'être comme l'eau de la mamy, incolore, inodore et sans saveur. La mission de ma vie est de vivre, et si je ne respecte pas la leçon de choses, ma vie s'arrête. Pas au sens biologique. Je dois regarder la TV, je dois aller sur les réseaux sociaux, aimer des images de chats ou de photos d'enfant. Je dois aller sur des sites pornos voir des nanas bouffer des minous, je dois être au top de l'info et écouter les derniers tubes. Et le sport... je dois m'intéresser de près ou de loin à au moins une discipline sportive, ou la pratiquer. J'y suis assidue. Enfin, tous mes appareils connectés le font à ma place. Ma TV est allumée en permanence. Un système automatique autorisé « zappe » toutes les quinze minutes plus ou moins. Quand je me branche à l'Internet, je veille au défilement des pages, j'ouvre deux réseaux sociaux, et surtout je notifie des appréciations à propos des

choses qui passent. Pas tout. J'essaye d'être cohérente. Je suis inscrite sur quelques groupes militants pour la liberté des hommes, mais sans être extrémiste. Je télécharge des recettes de cuisine, et je prends soin parfois d'acheter les ingrédients. Je joue aux dames, c'est un sport masculin, mais c'est accepté par la veille sanitaire.

Au travail je fais ce qui doit l'être, dans le cadre et les limites de mes prérogatives. J'obéis aux ordres. Je demande à mes subalternes d'en faire autant. Sans précipitation et en sérifiant les urgences. J'ouvre ma messagerie en début de journée et je trie. Nous sommes en permanence inondées de courriels redondants, de copie de copie. J'appelle cela l'ouverture des parapluies. De haut en bas de la hiérarchie, on répercute des communications toutes plus prioritaires les unes que les autres, pour signifier à toutes les destinataires que l'on a bien pris connaissance du contenu, mais que la prise en compte est déléguée à autrui. Personne ne pourra dire que je n'ai pas été réactive ou que j'ai négligé quoi que ce soit. Je ne retiens que les messages de ma supérieure, de mes subalternes directes et de mes clientes. Cela me permet de me concentrer strictement sur mon travail, d'être efficiente et de fonctionner de façon linéaire. Je veille à entretenir des relations polies et conviviales avec mes collègues. Je peux échanger au moment des pauses repas à propos de ce que je vois passer sur les réseaux sociaux, des derniers épisodes de telle ou telle série, de la dernière émission de télé-réalité, de mes recettes que j'ai partagées. Du fait de mon soutien aux mouvements androsistes, certaines me soupçonnent certainement d'être hétérosexuelle. Quelques-unes dans l'entreprise sont des hétéros assumées. Ce n'est pas gênant au regard de notre devoir de normalité sociale, dès lors que l'attachement à un homme relève d'une orientation sexuelle confirmée par la surveillance sanitaire embarquée, et non d'une perversion zoophile. Pour ma part, le doute planant à mon égard me permet de ne pas avoir à accepter les repas ou soirées entre collègues avec conjointes. Pour la biométrie, je m'inscris volontairement dans le registre libertin. Pulsions, attirances, consommation, abandon. Mes aventures sexuelles sans lendemains amoureux ne me détournent jamais de mes quotas TV-Réseaux... Je veille à rester dans la norme.

Ma nouvelle sujette est d'un ennui mortel. De nombreux détails laisseraient à penser le contraire, mais non, elle est bien totalement normale. Elle pourrait servir d'holotype sociétal, une sorte de référence étalon. Je comprends que sa fiche ait pu émerger, tant c'est affolant de linéarité. J'ai cru un moment qu'elle était hétéro, mais rien, pas un mâle à l'horizon plat de sa vie. Même pas un sex-pets. Elle fréquente un bar à hommes de compagnie de manière régulière. C'est le siège d'un club de dames, jeux de dames, jeux de l'âme. C'est le seul moment de sa vie publique où elle laisse libres ses cheveux roux. Elle en repart toujours seule, ou avec une égarée à remettre dans le droit chemin. Elle joue et discute avec des hôtes, leur offre des consommations, parfois elle danse avec l'un ou l'autre. Mais ça ne lui sert qu'à draguer une fille entre deux eaux. Ses paramètres biométriques n'indiquent aucune anomalie sexuelle. Elle a des orgasmes, mais pas à chaque fois. Elle ne dissimule pas son lieu de vie. Ses conquêtes éphémères sont consommées indifféremment chez elles ou chez elle. Ses appareils connectés et ceux de ses amies ne révèlent rien d'exceptionnel, ni dans un sens ni dans l'autre. À son travail c'est la même chose. Rien ne l'agresse, rien ne l'enthousiasme. Elle est toujours partante pour les défis commerciaux, elle gère. Parfois elle gagne, parfois non. Mais dans un cas comme dans l'autre, sa biométrie est presque complètement linéaire. J'ai réitéré une demande de vérification que ce n'est pas une machine. J'ai imaginé une sorte de nouveau modèle en test d'immersion. Un peu comme celui de Turing, pour l'intelligence artificielle. Mais ça aurait été une expérience comportementale. Dans un environnement social, culturel, physique. J'ai seulement gagné un recadrage pour dérive spéculative par ma surveillance hiérarchique personnelle. Cette fille m'a fait sortir de ma propre linéarité. J'ai eu un pic émotionnel suffisant pour justifier d'un entretien avec ma cheffe qui s'inquiète de mon excès d'investissement sur un cas totalement anodin. Elle s'interroge. Serais-je tombée amoureuse de ma sujette ? Bien sûr que non. D'ailleurs tous mes quotas TV-Réseaux sont bons. Je ne rapporte pas de boulot à la maison. Mais je lui ai quand même demandé l'autorisation de mettre Lorraine sous enquête globale. On ne réserve cela qu'aux personnes les plus dangereuses, ou que l'on soupçonne d'une grande dangerosité.

Bien sûr j'ai dû justifier de ma requête. J'ai expliqué que mon pic émotionnel venait de mon incapacité à identifier la moindre faille comportementale de ma sujette. Que Lorraine approchait une telle excellence sociale, que j'avais vérifié plusieurs fois son humanité. Que j'imaginai tout et n'importe quoi pour invalider sa perfection. Que cette perfection me mettait en échec. L'enquête globale permettrait de me confronter à mes propres limites d'analyses. Soit j'avais tort de m'acharner sur elle, ce qui était fort probable, et qu'en conséquence j'avais l'obligation de me soumettre à un temps de remise en question encadré. Soit mon « intuition » était pertinente. Cela impliquait deux choses : Lorraine était vraiment très forte et très dangereuse, et que moi j'avais un gros souci. Une enquêtrice n'a pas « d'intuition ». Elle analyse des données et des informations, elle recoupe et corrobore. Elle n' imagine pas un complot. Dans les deux cas de figure, une faille personnelle était mise en évidence et nécessitait un répit dans un contexte « rénovateur ». C'est le terme employé quand on pète un câble et qu'on doit faire une pause, reprendre nos bases. Pour moi ce serait une première. Ma cadre m'a autorisée l'enquête globale, m'a validé une demande de « rénovation » à l'issue de mes investigations. De fait, elle m'a également libérée de tous mes autres dossiers en cours.

Une enquête globale ça consiste à mettre quelqu'une sous surveillance totale et permanente. Tous les monitorages disponibles sont centrés sur la sujette. Toutes ses voisines sont soumises à cette enquête, vidéos, biométries privées et professionnelles. Toutes ses collègues, ses amies, ses amantes, ses ennemies, les personnes qu'elle croise, les hommes de compagnie ou domestiques si elle en a. L'usage des réseaux de tous ces gens est vérifié, scanné, recoupé. Et quand je dis réseaux, ça comprend tout. Téléphone, Internet, l'eau, l'électricité, les transports... C'est une enquête globale. Elle ne peut pas respirer ou arrêter de le faire sans que je le sache. Ses selles et ses urines, ses déchets, ses aliments, ses condiments sont mesurés et comparés aux moyennes locales, corrélés entre eux. Son immeuble, son entreprise, son bar sont dans le champ des investigations. S'il y a une anomalie, si petite soit-elle, je le saurai. Mais je saurai surtout s'il n'y en a aucune, car c'est impossible.

Je suis surveillée. Comment je m'en suis aperçue ? Ma messagerie professionnelle. Comme tout le monde, je supprime mes mails et j'oublie de vider la corbeille. Mais celle-ci m'affiche toujours une masse énorme de courriels non lus. Tout d'un coup, tout a été lu. Comme ça.

J'ai réagi comme quelqu'une de normale. J'ai paniqué. J'ai averti le service informatique de mon entreprise. J'ai envoyé un message à toutes mes collègues, à mes subalternes, à la hiérarchie, à mes clientes, pour signaler une intrusion système en cours d'analyse. J'ai demandé à tout ce petit monde de ne plus communiquer avec moi avant un retour d'information sur la sécurisation de nos accès informatiques. La panique engendrant la panique, j'ai assisté à un mouvement de fuite en milieu confiné. Pas de mortes, pas de blessées. Juste la totalité des biométries des employées en surchauffe. L'entreprise a immédiatement basculé sous surveillance des modératrices émotionnelles. Des milliers de personnes dans le monde, qui passent de l'état « normales » à l'état « hors cadres » en quelques minutes. Deux Tardigrades de combat se sont même posés brièvement sur le parvis de la succursale. Sachant qu'une seule de ces machines est capable de raser la ville en dix minutes, j'ai mesuré l'onde de choc de ma « panique normale ». J'ignore qui est la fliquette de service qui m'a pistée, ni pourquoi elle l'a fait, mais là, ça a dû chauffer pour elle. Tout a fini par rentrer dans l'ordre. Je me suis excusée bien entendu, d'avoir paniqué, de n'avoir pas réfléchi, d'avoir, de ne pas avoir... Les Tardigrades ont décollé au bout de trois jours, mes mails étaient toujours là, toujours en statut « lu », mais ce n'était plus inquiétant pour personne. Juste un petit problème technique. Oups !

Elle est géniale. Si cela ne me faisait pas dériver vers des excès biométriques incompatibles avec mon job, je me laisserais aller à l'admirer. L'enquête globale ne donne rien, ou plutôt si, ça donne qu'il n'y a aucune anomalie. En dehors de moi et de mon acharnement à vouloir la coincer, tout est normal. J'ai volontairement merdé en fouillant sa messagerie et en oubliant d'effacer mes grosses traces de bottes crottées. Ma hiérarchie était d'accord avec l'idée, à condition

que ce soit la dernière et qu'après je parte en Rénovation, avant de reprendre le fil tranquille et normal de notre vie à toutes. Elle a fait l'inverse de ce à quoi je devais m'attendre. Elle a paniqué. Mais je devais m'attendre au calme plat si je la percevais comme ce qu'elle n'est pas. J'avais besoin qu'elle perde les pédales. Mon encadrement a eu beaucoup de mal à comprendre ma stratégie du non-positif, ou du oui négatif, selon le point de vue. Sa panique m'a permis de démontrer son absence totale d'affolement. Devant ses mails espionnés, une sujette normale n'aurait rien vu du tout, elle ne se serait pas souvenue que dans sa corbeille, les trois quarts de ses messages n'avaient pas été ouverts avant d'être supprimés. Il ne se serait rien passé. Fin de partie pour moi.

Une sujette légèrement déviante qui dissimule sa vie aurait continué à le faire en soupçonnant une possible intrusion dans l'entreprise, peut être sur la base de sa duplicité hétéro. Mais sans plus, juste un petit moment de parano, marqué par un pic biométrique de son fauteuil ou de sa montre. Fin de partie pour moi.

La vraie dangereuse devait imaginer ce que moi, j'allais attendre d'une personne linéaire, dont je sais qu'elle ne l'est pas. Elle aurait dû aller voir ses messages, examiner pourquoi on les avait lus, alors qu'ils ne présentent aucun intérêt pour quiconque. Elle ne l'a pas fait. Elle a appuyé elle-même sur le bouton. Grâce à la biométrie embarquée dans l'entreprise, dans les transports, chez elle, et surtout sur elle, j'ai pu mettre en évidence son absence totale d'émotions pendant les soixante-douze heures concernées par l'événement. Elle n'a pas paniqué du tout. Elle a agi froidement, comme elle pensait qu'on pensait qu'elle devait agir. Elle a foutu la merde volontairement au titre des tirs de barrage, mais sans état d'âme ni pour ses employeuses ni pour ses clientes. Ordre d'interpellation.

Fin de partie pour elle.

Un Tardigrade en vol stationnaire au-dessus du centre d'appel, cinq autres posés tout autour. Il y avait là de quoi pulvériser la moitié du pays. De ce que l'on m'a dit, il y avait presque deux cents combattantes des forces spéciales modifiées à la testostérone triple Y. Pour le coup toute la ville a basculé sous le contrôle des modératrices

émotionnelles. Tous les frigos, les sièges ergonomiques, les toilettes, les miroirs... tous sont passés en mode « on regarde pas ». Au bas mot, pour me neutraliser, il leur a fallu près de deux à trois minutes. Le temps d'arriver, de débarquer, de pénétrer sur la plateforme en défonçant les portes, les baies vitrées et les skydômes, j'avais cinquante canons à infrasons braqués sur moi. Si j'avais imaginé fuir ou lutter, je n'aurais eu qu'une nanoseconde pour y penser, ma biométrie connectée m'aurait fait pulvériser, atomiser avant même la fin de l'idée d'y songer. Je me suis juste demandé où j'avais merdé.

Ma hiérarchie m'a félicitée pour cette « neutralisation » d'une sujette particulièrement retorse et qui aurait pu passer au travers de la veille sanitaire sans ma perspicacité, ma ténacité et ma capacité à imaginer. C'est mon talon fragile qui m'envoie en « Rénovation ». L'imaginaire c'est fatal. C'était le problème de Lorraine. Dans un autre monde, autre temps, Lorraine aurait été écrivaine. Elle invente des histoires dans sa tête, pour s'abstraire de sa vie, sans éveiller l'intérêt de la surveillance. Son existence onirique, lui permettait d'en avoir une virtuelle dans la réalité. Sa perfection a été sa faiblesse. S'il en était besoin, elle a aidé la veille sanitaire à faire la démonstration de son utilité, de son rôle vital pour notre société. Des dizaines de personnes au profil proche du sien ont été extraites pour commencer une période d'évaluation volontaire.

Lorraine est également en « Rénovation », avec le bénéfice d'un implant synaptique de régulation émotionnelle. Nous sommes dans la même maison de repos.

On joue aux dames. Je suis certaine qu'elle triche, mais je ne sais pas comment.

© Philippe Pinel 2018

Alexandre Gourdeau



Alexandre Gourdeau est professeur des écoles dans l'académie de Créteil. Profitant de ses moments libres pour lire abondamment, il affectionne tout particulièrement Alexandre Dumas et Honoré de Balzac. Il s'essaie lui-même aux romans historiques, ainsi qu'aux nouvelles de différents genres, fantastique et SF en tête.

Un monstre peut en cacher un autre

Alexandre Gourdeau

MATHUSHANKY FUT REVEILLEE plus tôt qu'à l'accoutumée, en ce matin du 25 février. Une alarme retentit dans sa chambre, suivie d'une lumière émeraude près de son ordinateur : elle avait reçu un message de son supérieur.

Elle se leva incontinent, et, tout en se frottant les yeux : — Docteur Rangunathan, vous êtes priée de vous présenter d'ici à vingt minutes au hangar SS2, en tenue anti-radiation.

Elle ne comptait plus le nombre de fois où elle était intervenu en urgence. On lui apportait des bactéries inconnues, dénichées sur des amas rocheux invisibles au radar, qu'elle s'empressait d'étudier avec une déférence et une circonspection indiscutables. Ces deux traits de caractère définissaient Mathushanky aux yeux de tous.

Elle tourna la tête vers l'horloge : elle n'avait dormi que deux heures, au bas mot. Difficile alors de réfléchir au pourquoi d'une telle précipitation. Elle prit une douche sans plus tarder, avant de rejoindre le lieu de rendez-vous.

Elle croisa sur son chemin nombre de scientifiques qui, comme elle, déambulaient à travers les coursives de l'*Eshimura* en tenue de protection. Ce vaisseau, arborant les couleurs de l'armée hellienne, se spécialisait dans l'étude de bactéries volatiles et potentiellement délétères.

Dépassant une baie vitrée, Mathushanky put admirer la lumière du soleil M5069, et ses rayons grenat qui réchauffaient le métal gris du vaisseau.

— Docteur Rangunathan, l'interpella une voix familière.

Son assistant, Thomas, lui fit signe de l'attendre. Elle travaillait avec lui depuis son affectation sur l'*Eshimura*. Son humeur égale et son sérieux en toute situation lui convenaient parfaitement.

— Docteur, j'étais passé chez vous, au cas où vous n'auriez pas reçu le message.

— Je ne dormais pas assez profondément, semble-t-il, maugréa Mathushanky.

— Personnellement, je ne m'étais pas encore endormi. La journée va être longue, dit-il tout en s'étirant. Votre message était-il plus précis que le mien ?

— Non pas, j'en ai peur.

Thomas indiqua à sa supérieure une autre baie vitrée, depuis laquelle on apercevait un astéroïde, non plus une étoile.

— Serait-ce une frégate, là-bas, par-delà ce caillou ?

— Vous êtes mieux réveillé que moi, Thomas. Je ne distingue rien encore, seulement un bref éclair lumineux dans les ténèbres.

Ils accélérèrent le pas vers les hangars situés aux sous-sols.

Leur chef de division surveillait nerveusement l'approche du vaisseau entr'aperçu par Thomas. Ses écrans indiquaient que tout se déroulait comme prévu, pourtant, une sueur perlait au front de ce grand gaillard, militaire de carrière, robuste comme Atlas.

Mathushanky et Thomas ne l'interrogèrent point. Ils obtiendraient les réponses à leurs questions bien assez tôt.

— Attention, attention, annonça une voix informatique, vaisseau lucéen en phase d'approche.

Un serrement au cœur coupa la respiration de Mathushanky. Les lucéens sur l'*Eshimura* ? Ce peuple mythique, qu'on ne voyait guère que dans les livres ou sur des photographies ?

Le peuple de Mathushanky, les helliens, partageait certes des relations diplomatiques avec eux ; or, seule une poignée de privilégiés s'octroyaient ce droit de les côtoyer.

Un vaisseau longiligne, mais rondelet sur la façade, et aux réacteurs comme des corolles tendues vers l'extérieur, aborda le hangar SS2.

Une présence, plutôt qu'un être, sortit du vaisseau : un lucéen n'était que lumière et gaz, un génie des contes arabes délivré de sa lampe.

Un bien-être indicible envahit le hangar.

Il tenait un coffret hermétiquement clos. Se penchant vers le chef de division : — A qui dois-je remettre cela ? demanda-t-il de sa voix éthérée.

Ce dernier indiqua Mathushanky sans dire mot.

La jeune femme s'avança, se saisit du coffret, les sourcils froncés.

— Mademoiselle, nous avons extrait cette bactérie sur un astéroïde amorphe près d'un trou noir. Nous ne sommes pas qualifiés, nous lucéens, pour l'étudier.

— Je... je ferais de mon mieux, promit Mathushanky, avec fébrilité.

Le lucéen sourit. Mathushanky se sentit renaître.

Quelques minutes plus tard, le vaisseau lucéen poussait ses réacteurs vers l'infini. Et Mathushanky avait regagné son laboratoire.

Thomas la regardait faire, préparant tout le nécessaire pour une inspection préliminaire de la bactérie. Mathushanky opérerait seule. Il se contenterait de l'assister. Ce qui lui convenait tout à fait : il apprenait énormément à côté du professionnalisme incarné.

— J'ouvre le coffret, commença Mathushanky, et, joignant le geste à la parole, manœuvrant sous une bulle de verre ; je constate que le fond est recouvert d'un mélange terreux, minéral si j'en crois les premiers relevés.

Elle releva la tête vers un écran suspendu au-dessus de la table de travail.

— Du carbone, de l'hydrogène en grande quantité.

— De la terre, sur un astéroïde ? s'étonna Thomas, mains dans le dos, qui observait faire son supérieur.

— Il manque de l'azote, pour que cette « terre » soit parfaite, commenta Mathushanky. Aussi, ajouta-t-elle en revenant au coffret, j'égrène dans ma main droite une roche siliceuse.

Elle leva la main vers la caméra qui épiait chacun de ses mouvements : chacune de ses recherches était enregistrée sous forme d'un journal vidéo. Journaux que Mathushanky aimait à reprendre par la suite, afin de se corriger, de pallier un oubli.

— Un mélange intéressant. Dommage que les lucéens n'aient laissé davantage de notes sur l'origine de cet astéroïde.

— Je suis d'accord avec vous, Thomas.

Mathushanky se saisit en ce moment de l'objet principal de son enquête.

— Je retire ce qui semble être un champignon, dit-elle en tirant avec une précaution extrême, dans la forme mais aussi d'après les relevés de l'ordinateur. Je remarque un liséré bleu à la jointure du stipe et du pileus.

— Vous allez prélever à cet endroit, docteur ?

— S'il-vous-plaît, Thomas, dit Mathushanky, qui étêta le champignon, de sorte que la bande bleue soit plus facilement accessible. Selon que je tourne ce liséré vers la lumière, ou que je l'ombre, un picotement remue le long du stipe.

— La bactérie craindrait la lumière ?

— Elle préfère le noir, plutôt, modéra Mathushanky.

Après quelques prélèvements, et réflexions : — J'introduis un extrait de la bactérie BL2502 dans une solution saline...

Mathushanky recula, stupéfaite.

— La bactérie s'est vivement écartée du récipient. On peut dire, cette fois-ci, qu'elle craint quelque chose. Je réitère l'opération, avec une solution purement aqueuse. Et... idem.

— Qu'est-ce qui peut bien produire une telle réaction ? L'eau, dans son état naturelle, ne contient aucun élément toxique.

— Voyez, Thomas, dit Mathushanky, indiquant l'écran de la caméra, la bactérie tressaille. On dirait qu'elle cherche quelque chose.

Mathushanky décala sa main vers le coffret dans le coin.

— C'est ce que je pensais : elle veut retourner sur le champignon. Je conditionne quelques molécules pour les mettre en réserve, mais je laisse le champignon tel quel. J'attends de voir demain matin ce qu'il sera advenu.

Au lendemain matin, Mathushanky ouvrit les yeux sur de bien tristes nouvelles. La présentatrice du journal rapportait l'incursion, en territoire lucéen, d'une armada mandanienne.

— Dix vaisseaux de guerre, pour être précis, affirma la journaliste. Le Premier Guide lucéen a tenu un discours rassurant envers ses alliés : une seule frégate lucéenne suffira pour faire face à ces belligérants.

— Certes, pensa Mathushanky, mais avant de déclarer ouvertement la guerre...

— Cependant, un émissaire lucéen se dirige vers les mandaniens, lança joyeuse la journaliste, comme si elle avait lu les pensées de la jeune femme.

Mathushanky soupira. Elle savait que certains conflits restaient inévitables ; or, maintenir des relations cordiales, même avec ses ennemis déclarés, prouvait la supériorité de l'esprit.

— Bonjour Thomas, lança-t-elle à son assistant en entrant dans le laboratoire. Déjà sur le pont ?

— Toujours, assura Thomas en inclinant la tête. J'ai préparé l'échantillon comme vous me l'aviez demandé. Ce fut même beaucoup plus simple qu'à l'accoutumée, pensa-t-il tout haut.

Mathushanky s'approcha d'une armoire, dont elle ouvrit les battants. Un bocal attira son attention, qui contenait une plante vivace, dans son pot, débordante de vie.

— Exactement ce que je voulais, fit-elle tout en se retournant vers le compartiment de verre qui abritait la bactérie BL2502, et son champignon.

Ce dernier n'avait pas évolué : aucune dégradation apparente, aucune repousse. Il semblait figé dans le temps.

— Thomas, dit-elle tout en se mettant en place, veuillez détacher une feuille de notre plante cobaye. En attendant, murmura-t-elle, concentrée sur son geste, je voulais vérifier le comportement de notre

amie. Je retire quelques molécules du champignon, que je dépose à l'opposé du compartiment sous vide.

Les molécules s'égouttèrent sur le fond blanc uni. Mathushanky attrapa une paire de lunettes, qui se moulerent complètement sur son visage.

— Grossissement moléculaire, lança-t-elle, et l'ordinateur régla sa vision en conséquence.

Thomas découvrait en même temps que Mathushanky les mouvements coordonnés des molécules.

Il tourna l'ordinateur, incrédule de prime abord.

— Elles regagnent leur foyer. Ou peut-être...

— Ou peut-être s'appairent-elles, proposa Thomas.

— Elles rejoignent le groupe, s'amalgament. Ce réflexe défensif est à noter. Sentiment conservateur dans un organisme normalement dénué de toute pensée cohérente...

Elle fit signe à Thomas d'introduire une feuille prélevée sur la plante.

Aussitôt, une chaîne moléculaire jaillit du champignon, invisible à l'œil nu, mais localisée et renvoyée par l'ordinateur, en direction du végétal.

En quelques secondes, la feuille s'évapora, rongée par la bactérie, qui revint s'entasser sur le champignon. Mathushanky ne dit mot. Les yeux écarquillés, la gorge prise, elle ne savait comment exprimer ce à quoi elle avait assisté.

Cependant, une idée germa dans son esprit. Et elle se reprit assez vite, procédant à une nouvelle expérience.

Une nouvelle feuille fut glissée dans le compartiment : cette fois-ci, elle baignait dans une coupelle remplie d'eau.

— On se rappelle, prétextea Mathushanky, du recul de la bactérie face à la solution aqueuse.

Elle posa la coupelle à proximité du champignon.

— La bactérie réagit, comme attendu. Elle longe la coupelle, sans en dépasser le bord. Elle ceinture maintenant l'ensemble du récipient.

— On dirait, docteur, qu'elle cherche à accéder au végétal.

— Je confirme, attesta Mathushanky. Elle déborde, s'étire vers la feuille...

En ce moment, la feuille, parfaitement immobile jusque lors, dérivait lentement.

— Les molécules de la bactérie consomment la feuille en partie : seule la portion émergée. Elle prend soin d'éviter tout contact avec l'eau. Que craint-elle dans l'eau ?

Cette question obséda Mathushanky toute la nuit durant. Plusieurs fois, elle se réveilla en sursaut. Et de constater qu'elle suait abondamment, des suites de profondes réflexions.

Elle se doucha au milieu de la nuit, n'importe si elle ne se rendormait plus. Elle quitta sa chambre, déambula pieds nus dans les coursives de l'*Eshimura*, un café fumant entre les mains, songeant. Elle gagna sans y prêter attention le pont supérieur, et sa verrière immense qui ouvrait sur le bleu nuit de l'espace.

Dans cette région en bordure de la galaxie d'Andromède, quelques météores filaient paisiblement dans une course éternelle. Leur queue de glace blanchissait brièvement l'horizon, avant de se fondre dans les ténèbres.

La solennité du tableau permettait à quelque esprit embrumé de réfléchir à son aise. Une télévision, en sourdine, installée dans l'angle du corridor, attira l'attention de Mathushanky. L'armada mandanienne s'était posée, à l'invitation du Premier Guide lucéen, sur Luceo. Elle semblait apporter un traité de paix dans ses valises.

Mathushanky sourit à cette idée réconfortante. Sur ce, elle enfila plusieurs coursives, en direction de son laboratoire.

Elle constata, qu'en son absence, le fragment bleuté avait cru : la bactérie se développait. En effet, pensa-t-elle, elle avait été nourrie. Trop, certainement.

Le compartiment sous vide qui renfermait la bactérie BL2502 ne s'éteignait jamais, illuminé même en pleine nuit de quelques diodes violettes.

Après avoir redonné vie à l'ordinateur : — Posons-nous la question d'enténébrer tout à fait la pièce. La bactérie apprécie définitivement l'obscurité, elle se meut autour du champignon. Mais ne le consomme pas davantage. Le manque de lumière n'augmente en rien ses besoins.

La lumière revenue, Mathushanky se dirigea vers un bac en verre, dans lequel cohabitaient plusieurs espèces d'insectes. Elle en retira une chenille en bonne santé, encore endormie.

Lorsqu'elle la reposa dans le compartiment où se trouvait également la bactérie, pas un mouvement n'indiquât son réveil.

Aussitôt, la bactérie quitta son logement, rampa à travers le compartiment — infime tache bleutée — et ceintura la chenille, toujours inconsciente.

— Les molécules se tiennent à une distance respectable du corps de l'insecte. On dirait... on dirait, oui, qu'elles la jaugent. Elles cherchent le contact, comme avec la feuille morte, un contact qui lui soit favorable.

Peu à peu, les molécules resserraient le cercle autour de la chenille.

— Ce comportement ; c'est celui du chasseur. Mon Dieu !

Mathushanky vérifia que la caméra avait tout enregistré.

— La chenille a disparu : les molécules ont rongé quasi instantanément sa peau, en s'attaquant à ses pattes, ne laissant qu'un liquide visqueux sur le fond du compartiment. Où sont-elles maintenant ?

Mathushanky décala la caméra.

— Elles sont de retour sur le champignon. Je n'aurais...

La porte du laboratoire s'ouvrit brusquement. Thomas entra en trombe, essoufflé. Il avait sauté de son lit pour venir ici.

— Docteur, docteur, regardez !

Il changea de fenêtre sur l'ordinateur, retransmit le flux vidéo de la télévision. Mathushanky reconnut la journaliste de la veille. Sa posture tranquille avait laissé place à l'effroi. Sa peau livide trahissait une émotion poignante, une secousse impossible à comprimer.

— C'est confirmé, lança-t-elle d'une voix chevrotante, la planète Luceo, la planète d'origine des lucéens a été... pulvérisée. Il n'en reste trace.

« Un de nos vaisseaux, en poste dans le système, a dû entamer une manœuvre d'urgence, tôt ce matin, pour éviter une collision avec un fragment rocheux de la taille d'une lune. Avant de passer en vitesse supraluminique, il relâcha une sonde qui survole en ce moment même les débris de la planète.

« Nous ne pouvons déceimment montrer quelque image du drame...

L'armada mandanienne recelait-elle des bombes cachées dans leurs vaisseaux ? Atterrir sur Luceo avait-il permis aux mandaniens d'enclencher le compte à rebours ?

C'est ce que Mathushanky comprit, et ce que les journaux et l'armée supposaient également.

Quelques jours plus tard, et alors que Mathushanky préparait son rapport, Thomas entra dans le laboratoire : — Docteur Ragunathan, le chef veut vous voir.

Mathushanky releva la tête.

— J'étais justement en train de rédiger un compte-rendu à son égard.

— Il semblerait qu'il veuille l'entendre de vive voix, concéda Thomas, en haussant les épaules.

La jeune femme soupira. Puis, posant les yeux sur un objet impromptu : — Qu'est-ce que ceci, Thomas ?

— Une recette qui a mal tourné, répondit-il avec un sourire amusé.

Tous deux regardaient une plante en piètre état, préservée sous verre. Ses feuilles avaient jauni, sa tige s'était amollie.

— Vous savez que j'utilise mon temps libre pour concocter des terreaux plus performants que ceux actuellement sur le marché...

— Ce qui ne sera pas le cas de celui-ci, ironisa Mathushanky.

— J'ai amené la plante avec moi pour la surveiller. Si je puis la sauver.

— Bonne chance, lança Mathushanky comme elle sortait du laboratoire, et se dirigeait vers le bureau de leur supérieur.

Elle traversa plusieurs coursives enténébrées, avant de rejoindre l'aile administrative, au niveau trois.

On avait entrebâillé la porte ; Mathushanky comprit qu'elle devait rentrer sans même s'annoncer.

Son chef de division se tenait debout, bras croisés, le regard perdu dans l'immensité de l'espace. Il eut un bref sourire en voyant Mathushanky qui s'asseyait à son bureau.

— Docteur, dit-il d'une voix calme mais puissante.

— Monsieur.

— Je regrette que nous n'ayons pu échanger plus tôt à propos de – il s'interrompit pour relire le tout premier rapport fourni par Mathushanky – ah ! oui, à propos de la bactérie BL2502.

— Mon travail m'absorba, avoua Mathushanky.

— Le mien également. L'armée est sur les nerfs, depuis la destruction de Luceo. Une planète entière qui disparaît ; des milliards de vie qui s'envolent ; quelle cruauté !

Mathushanky baissa les yeux un instant. Elle pria pour ces âmes trop vite emportées.

— J'ai visionné vos journaux vidéo, reprit son chef. Cette bactérie est... particulière.

— C'est ce que j'ai pu constater, en effet. Elle se nourrit exclusivement de matières mortes ; elle commence son entreprise par l'inanimé, avant de contaminer et de polluer les cellules encore en croissance.

— Si je comprends bien, elle pourrait les chairs ?

— Les chairs, ou tout ce qui a attrait. Puisqu'elle peut dévorer des plantes entières.

— Certes, oui. Mais, à l'égard d'un humanoïde, elle mortifie la chair...

— Pour être tout à fait précise, la bactérie analyse son environnement immédiat ; elle ne se jette pas aveuglément sur un potentiel repas ; elle va se développer sur la partie morte de l'organisme.

— Par exemple, les cheveux de l'homme ?

— Si nous nous concentrons sur l'homme en particulier, oui, ses cheveux. Nous perdons constamment des cheveux, et certains d'entre eux, avant de se détacher, restent reliés à notre crâne.

« Ce disant, si la bactérie devait s'attaquer à un homme, elle se répandrait par son cuir chevelu et pourrirait les chairs jusqu'aux pieds. Elle les pourrirait, avant de s'en repaître.

« Sans oublier que tout un chacun, nous possédons quelque part sur notre épiderme une vieille griffure, qui se referme, une croûte, c'est-à-dire de la peau morte, qui la recouvre.

« Les possibilités d'entrée dans notre organisme pour la bactérie BL2502 sont donc légion.

— Efficace, lâcha son chef, épaté.

— Diablement efficace ; terriblement destructeur. Concrètement, il n'existe aucun moyen de la repousser une fois qu'elle a trouvé une *faille*. Sa propagation se compte en secondes, tout au plus.

Son chef marcha le long du bureau. Il réfléchissait avidement. Cependant, Mathushanky demeurait stoïque, patientant sur son siège.

— Existe-t-il un moyen de s'en protéger, avant qu'elle se dépose sur une surface morte ?

Mathushanky répondit rapidement : — Compte tenu de sa *voracité*, je garderais mes distances. Je ne parierais pas sur le fait qu'une combinaison puisse nous en prémunir.

Sans rien en laisser paraître, Mathushanky commençait de douter du pourquoi de cet entretien. Elle devinait une raison sous-jacente, encore non abordée.

— Surtout qu'elle s'adapte à son environnement, puisqu'elle l'étudie. Je le répète, elle agit avec intelligence et reconnaissance.

— Donc, formula son chef en hésitant, si nous la relâchions dans une ville...

— Le nombre de victimes avoisinerait les cent pour cent.

Son chef s'immobilisa, visiblement préoccupé. Il fit le tour de son bureau, ouvrit un tiroir, en tira une photocopie qu'il tendit à la jeune femme.

Elle le lit ; son visage se rembrunit : — Le haut commandement nous demande de convertir la bactérie BL2502 en arme biologique.

— Est-ce possible ? s'enquit son chef, les yeux fixes, les lèvres serrées.

— L'*Eshimura* analyse, comprend pour défendre les populations. Nos recherches n'ont vocation qu'à protéger les helliens.

Mathushanky déposa le morceau de papier sur le bureau, incrédule, la main tremblante.

— Est-ce possible ? demanda une nouvelle fois son chef, avec un accent autoritaire.

Mathushanky, contrairement à ses habitudes, hésita avant de répondre.

— Est-ce possible ?

— Bien sûr. Il suffit simplement de conditionner une capsule dans laquelle la bactérie pourrait survivre, en attendant d'être dispersée.

— On pourrait ainsi la souffler comme un nuage par-dessus une population ?

Un dégoût profond serra la gorge de la jeune femme.

— Oui, je crois. Mais... pourquoi ? Pourquoi vouloir absolument en créer une arme ? Au vu de sa dangerosité, il faudrait chercher à s'en défendre, à la détruire.

— Luceo ! martela son chef, en tapant du poing sur le bureau. Luceo, docteur Ragunathan. N'avez-vous pas vu, comme nous tous, ce que les mandaniens sont capables de faire ?

— Si, avoua la jeune femme, qui se fortifia.

— On ne peut déceimment pas être inférieur à nos ennemis. Nous devons mobiliser une arme plus incroyable que la leur.

— Pourquoi toujours régler les conflits dans la violence ? Les mandaniens ont longtemps réclamé leurs territoires confisqués par les lucéens ; et ce, par la voie diplomatique.

— Ne débattons pas de politique ici, docteur. Je ne suis pas diplomate.

Il se posta à côté de Mathushanky, la surplombant comme une montagne d'un ruisseau.

— Docteur, la guerre est déclarée. Que vous le vouliez ou non. Il faut, dès lors, se prémunir. Les helliens dépendent de nous, et de vos travaux.

— Il doit y avoir un autre moyen, déplora Mathushanky, un tremolo dans la voix.

— Pas aujourd'hui. Aussi, je dois pouvoir me reposer sur vous. Je dois pouvoir vous confier la tâche de transformer cette bactérie, afin qu'elle soit viable militairement parlant.

Il la fixa intensément.

— Le puis-je ?

Mathushanky secoua positivement la tête.

Sombre, un nuage sur le front, elle s'en retourna. Elle travailla les jours suivants avec la même attitude.

Elle exécuta la commande de l'armée ; usant de toutes ses connaissances, elle fabriqua une arme terrifiante. Une arme capable de décimer une population, sans que celle-ci pût se prémunir du danger.

Entre deux travaux, elle parcourait des livres sur l'ingénierie mécanique ; puis appliquait ses découvertes à son travail : de fait, le rayon de dispersion de la bactérie, une fois expulsée de son conteneur, se démultipliait au contact de l'air.

Cette prouesse impressionna les militaires qui, secrètement, surveillaient son avancée.

Mathushanky prit toutes les précautions imaginables pour que la bactérie survécût à son transport ; elle mit au point, en laboratoire, un champignon qui profita des molécules de la bactérie. L'idée, c'était que la bactérie nourrît autant le champignon que l'inverse.

Cela, soufflèrent les militaires, permettait, de surcroît, à la bactérie de continuer de croître une fois dans son conteneur. On y déposait un seul champignon, sur lequel on la disséminait ; au moment où le missile était largué, et que le conteneur éclatait pour répandre la bactérie, celle-ci se comptait en milliers de spécimens.

Quelques mois plus tard, Mathushanky fut mandée par son chef de division.

Elle entra dans le bureau, la mine toujours affligée, et s'assit sans bruit.

— Docteur, commença son chef, je voulais vous voir concernant vos travaux.

— Ils progressent, répondit Mathushanky, laconique.

— Formidablement, oserais-je dire. De la part des militaires, et de la mienne, un grand bravo !

Mathushanky arqua un sourcil à la mention du mot « militaires », mais fit mine de ne pas y prêter attention.

— Merci, monsieur. Je me suis conformée à vos ordres.

— En un sens, oui. Vous avez même été plus loin. Vous avez trivialisé la conservation de la bactérie BL2502. Nous n'éprouverons plus jamais aucune difficulté à l'utiliser.

— Le but, c'était de rendre l'arme efficiente ; d'en faire une arme dissuasive.

Son chef tiqua.

— Pourquoi pas. Si le haut commandement souhaite l'utiliser de la sorte. Je n'y vois aucun inconvénient.

— Je l'espère, souffla Mathushanky.

— Avez-vous besoin de quoi que ce soit ? Vous approchez de la fin, aussi nous voulons, tous, que vous puissiez accomplir ce que vous prévoyez.

— Non pas, dit la jeune femme, qui sourit sans joie. J'ai sous la main tout ce qu'il me faut.

Mathushanky se releva. Elle s'apprêtait à sortir. Seulement, poussée par la curiosité, quand bien même elle doutait qu'elle dût poser la question, elle se retourna vers l'ancien militaire.

— Une pensée soudaine ? s'enquit-il, avec ironie.

— Si l'on peut dire... Vous avez prononcé une phrase, tout à l'heure, qui m'interpelle. J'aurais rempli ma part, mais « en un sens » ?

— Oh ! lâcha-t-il, inspirant avec délice. Vous savez pertinemment de quoi je parle, docteur Ragunathan.

— Je n'en suis pas certaine.

— Tout ce que vous avez produit, ces derniers mois ; ces hauts faits autant militaires que scientifiques ; cet acharnement à concevoir pareille arme.

— Eh bien ?

— Eh ! bien, c'était la forêt qui cache l'arbre. Vous pensiez réellement, docteur, que nous ne nous douterions pas de ce que vous projetiez, tout du long ?

Mathushanky sentit son cœur battre plus fort. Elle ne laissa rien transparaître.

— Vous pensiez que nous serions dupe de votre manège, docteur Ragunathan ? Votre champignon permet, en effet, à la bactérie de se développer ; mais il en atténue aussi l'appétit pour les chairs mortes. Autrement dit, il en affaiblit l'efficacité.

« Nous savions que vous cherchiez à saborder votre propre travail, car il va à contre-courant de votre éthique. Je le comprends, d'un certain côté. Vous possédez de nobles valeurs. C'est pourquoi nous vous avons prévenu. Nous avons mis en place un expédient.

« Et je dois dire que dans cette entreprise, votre assistant nous a été d'une très grande aide.

En ce moment, des milliers de souvenirs défilèrent dans l'esprit de Mathushanky. Un en particulier prit le pas sur les autres : la plante morte qu'il avait amenée au laboratoire. Il l'avait utilisée pour garder quelques molécules intactes, avant qu'elle ne décidât de la modifier irrémédiablement.

« Grâce à lui, nous pourrions réimplanter la véritable bactérie BL2502 dans les missiles ; non pas cet ersatz calamiteux que vous avez tenté de nous vendre.

« Et votre champignon, Thomas nous a révélé avoir synthétisé une molécule qui lui confèrera tout son potentiel ; c'est-à-dire, qu'il atteindra sa promesse d'origine.

— Vous m'avez trahie, s'éructa Mathushanky, rouge de colère.

— Correction : vous avez essayé de nous trahir. Nous avons juste été meilleurs que vous, à ce petit jeu.

— Vous savez très bien ce qu'on encourt à manipuler une arme aussi imprévisible qu'une bactérie anthropophage.

— C'est mon travail.

— Vous voulez exterminer une race toute entière.

— Je me répète, docteur : je veux sauver les helliens. Je les sers eux, avant toute chose. Et si cela passe par l'extermination complète d'une espèce belliqueuse, grand bien m'en fasse.

— Vous êtes un monstre, hurla Mathushanky.

Son chef, quant à lui, ne se départissait pas de son attitude calme, posée. Il contrastait avec la jeune femme, qui tremblait de tous ses membres, dont le sang gonflait le cœur d'une haine féroce.

— Docteur, dit-il avec une modération due à l'expérience, aujourd'hui, je vous offre la seule chance de vous en sortir.

Les yeux de la jeune femme se dilatèrent ; la surprise la clouait au sol.

— Vous allez être arrêtée, et jugée par la plus haute cour de notre république. Vous risquez, je le crains, un emprisonnement à vie sur une lune carcérale.

Mathushanky s'enfonça les ongles dans les paumes des mains, ce sans en être consciente. Ce qu'elle entendait allait contre toute logique.

— Vous méritez mieux. Votre travail, même saboté, peut être repris. Cela, c'est vrai, ajouta son chef, par notre vigilance. Mais qu'importe. Plaidez l'égarement ; plaidez l'incompréhension. Je vous en supplie, défendez votre cas. Je ferai ce que je peux, de mon côté.

— Gardez votre pitié sanguinaire. Je ne renierai jamais mes actes.

— Désolé, répondit-il, attristé, tout en pointant du doigt la porte derrière la jeune femme.

Un garde l'ouvrit, et assomma Mathushanky sans cérémonie.

— Acheminez-la au hangar. Une barge pénitentiaire doit nous accoster d'ici une heure. *Purge*, c'est son nom.

© Alexandre Gourdeau 2018

Vincent Ferrique



Vincent Ferrique est un écrivain né en 1969. Après avoir obtenu un doctorat en biochimie, il a intégré un institut national de recherche. C'est un auteur jeune, puisqu'il n'a commencé l'écriture qu'en 2016, et ses histoires s'inscrivent dans les domaines de l'imaginaire. Il affiche une préférence pour l'anticipation, mais écrit aussi du space opéra et du fantastique. Son premier roman (*L'utopie Nano Total*) paru en 2017 est une dystopie. Il apprécie également le format de la nouvelle, et plusieurs de ses textes ont été publiés en 2018.

Atropos

Vincent Ferrique

JOSHUA RODAIT DANS LA ZONE technolibre du Nevada. Un endroit rébarbatif, aux maigres buissons desséchés qui couraient entre les hautes silhouettes des cactus cierges. Les autochtones avaient érigé leurs casemates au pied de falaises de grès rouges sculptées par le vent, et ils les savaient chatouilleux sur la défense de leur territoire. S'ils le repéraient, cela barderait pour son matricule. Il détestait ces lieux où le néant électromagnétique régnait en maître : ses longues heures d'attente se dérouleraient sans qu'il puisse se connecter au réseau, histoire de simuler une rixe sanglante ou mater des vidéos pornos. Son localisateur satellitaire refusait tout service, seules ses jumelles de vision nocturne et son arme de poing fonctionnaient.

Il avait payé cher une info de première bourre : une phalange de combat verte avait pénétré clandestinement dans la zone la veille. Il excellait à flairer les coups tordus, et si ces coyotes rétrogrades avaient couru le risque de braver les barrages militaires qui circonscrivaient les technolibres, il pressentait qu'il y aurait du grabuge cette nuit. Peut-être étaient-ils venus discuter avec leurs camarades qui préconisaient la lutte non armée, et jouir du repos du guerrier sur les grabats de mousmés complaisantes et défoncées aux antiques produits végétaux. Mais il n'en croyait rien. À cause d'une tempête de neutrons, les autorités aéroportuaires avaient détourné pour deux jours un couloir aérien, qui passerait transitoirement au-dessus de la zone. D'après Joshua, les écolos-guerriers s'étaient introduits ici avec une vieille DCA ou une archaïque batterie de missiles sol-air, marchandée dans un bazar illégal du *barrio* de Watts. Ils escomptaient descendre un ou deux rafiots volants avant de se débiter comme des couards.

Vers minuit, il débusqua enfin le groupe au bout de ses jumelles.

Une dizaine de chevelus tendance paramilitaire, qui traînaient la DCA espérée. Une machine ancestrale, qui devait dater au moins de la guerre des Caroline. S'ils savaient la faire fonctionner, elle pourrait encore poinçonner de jolis trous dans les carlingues. Il entendait sous le plafond enténébré le vrombissement sourd des appareils, et en levant les yeux distinguait à intervalles réguliers les feux de sécurité clignotants.

Il observa les zigotos amoureux des petits oiseaux, et se demanda ce qu'ils attendaient pour envoyer les pruneaux. Vers deux heures, une escadrille de cinq gros porteurs, symboles obèses de cette société qu'ils exécrèrent, emprunta le couloir aérien. Ils déclenchèrent l'enfer, et zébrèrent le champ d'étoiles de traits lumineux et de bouffées de chaleur.

Joshua jura. Ils tiraient comme des sagouins, et rateraient un cargo lunaire planté sur son aire d'envol. Il se retint d'aller leur filer un coup de main. Alors que les forteresses volantes s'éloignaient déjà, il invectiva *in petto* ces amateurs qui allaient lui gâcher sa nuit.

Soudain, dans un sifflement assourdissant, un jet à propulsion nucléaire fendit l'espace, presque invisible. À Mach 6, il se retrouva bientôt dans la traîne des zincs ciblés, et l'un des derniers obus, qui devait rater son but comme les précédents, explosa par hasard si près du missile qu'il en arracha une aile. L'engin se mit en vrille, partit à la rencontre du sol à une vitesse vertigineuse et le percuta sans ralentir.

Tandis que les soldats verts se congratulaient à grand renfort de claques viriles dans le dos, Joshua maugréa : la violence du crash lui laissait peu d'espoir de faire son beurre. Par conscience professionnelle, il remballa son matériel et parcourut au pas de charge la distance qui le séparait du lieu de l'accident. Le principal souci d'un pilleur d'épave demeurait de parvenir sur place avant ses collègues, et d'en repartir avant le débarquement de la cavalerie.

Dans ce décor inhospitalier et escarpé, Joshua atteignit la zone en moins d'une heure, une performance athlétique notable. Le coin ne présentait pas la moindre trace de vie. Il toucha au but le premier, comme souvent, et ne nota aucun indice qui trahirait qu'un passager du jet ait survécu au crash, ce qui ne l'étonna guère.

Une heure durant, il quadrilla la zone. Il identifia quelques restes

humains méconnaissables, et ne dénicha rien d'intéressant tant tout apparaissait tordu, cramé, écrabouillé. Il serait reparti bredouille, si, alors que les premiers surcoptères d'assistance se profilaient à l'horizon, il n'avait buté dans un objet rectangulaire. Il le ramassa, et s'émerveilla de le découvrir intact. À peine quelques éraflures zébraient-elles ses flancs. Il subodora que cette trouvaille pourrait lui payer ses peines. Un engin électronique ultrasecret, peut-être. Ou un prototype militaire, qu'il revendrait un gros paquet dans les bouges des faubourgs de Los Angeles. Il tenta en vain de forcer son ouverture, et jugea plus prudent de déguerpir, tandis que le bruit des pales se rapprochait dangereusement. Il rangea l'objet dans son barda et prit la poudre d'escampette. Lorsque le jour se lèverait, il aurait quitté le désert de Mojave et rejoint la sécurité illusoire des ghettos de L. A.

*

Nathaniel observait l'engin qu'Abigaïl, sa lieutenant et tueuse attirée depuis vingt ans, venait de lui apporter. D'après son récit, elle l'avait gagné en trichant aux dés avec un naufrageur camé jusqu'aux yeux. Il haïssait ces charognards, ces détrousseurs de cadavres souvent portés sur les drogues de synthèse les plus dures, qui les rendaient imprévisibles et malsains. Nathaniel ne touchait jamais à ces produits, bien qu'il les vendît sans état d'âme dans ses tripots clandestins. Il aurait bien demandé à Abigaïl de jeter l'homme dans un puits de rejet atomique, mais les affaires avant tout. Il détestait zigouiller les clients.

L'objet fascinait Nathaniel. Il ne savait pas ce qu'il renfermait, mais avait immédiatement détecté que la serrure fonctionnait par codage génétique. Les traces laissées par le pilleur d'épave, qui avait tenté de l'ouvrir de force à l'aide de divers outils, ne l'étonnaient guère. L'ahuri n'avait rien compris à ce qu'il détenait. Ce type de verrou s'avérait quasiment inviolable, et l'alliage constituant l'objet issu des laboratoires de pointe. Une serrure génétique coûtait une petite fortune, elle protégeait donc un contenu que son propriétaire ne voudrait certainement pas voir tomber entre les mains d'un caïd de la pègre. Nathaniel songea aux bénéfiques, aux possibilités de revente ou de chantage, et se convainquit qu'investir pour casser le code s'avérerait

payant. Il demanda à Abigaïl de rattraper le joueur malchanceux, et de lui extorquer, de gré ou de force, les circonstances de sa découverte.

La dame sombre revint trois heures plus tard :

« L'objet provient d'un jet tombé cette nuit dans le Nevada. On a reçu l'info par la bande, le pilleur a bavardé autour de lui. Trop, parce qu'il a clamsé, et qu'on l'a salement amoché. Torturé, et pas qu'un peu, avant de lui coller une dragée dans la cafetière. Un boulot de la Sûreté, le calibre à impulsion sonique utilisé porte leur signature. Si le zèbre a causé, on risque les embrouilles dans pas longtemps. Faut se débîner, patron. »

Voilà qui confortait Nathaniel dans sa conviction que l'objet valait le coup que l'on s'y attardât. La Sûreté militaire impériale n'intervenait pas pour le simple brigandage d'un avion écrasé ; s'ils s'étaient donné les moyens d'identifier et de déloger le pirate en moins de seize heures, ils poursuivaient un gros gibier. Il contacta sur un réseau ultrasécurisé un collègue de Chicago, puis intima à Abigaïl de leur injecter à tous deux une puce d'identité trafiquée, avec des visas pour le Michigan. Dix minutes après ils décollaient du toit dans son surcoptère privé, et deux heures ne s'étaient écoulées qu'ils atterrissaient.

*

Nathaniel laissa échapper un rictus de dégoût, tandis que pas un muscle du visage d'Abigaïl ne bougea. L'être qui pénétrait dans la pièce était un casseur de serrures génétiques. Il grognait au bout de la chaîne qu'agrippait son dresseur.

La technologie de ces verrous reposait sur un principe simple : on y mémorisait une séquence ADN unique. On insérait ensuite cette séquence par génie génétique dans les chromosomes de tous ceux qui détiendraient l'autorisation de prendre connaissance de ce que protégeait la serrure. Pour ouvrir le coffret, le prétendant introduisait un doigt dans l'objet, qui maintenait la phalange dans un étau, puis qui prélevait une goutte de sang. En une fraction de seconde, des sondes chimiques déterminaient la présence ou l'absence de la séquence exacte dans le génome du sujet. Dans la première hypothèse, le coffret

s'ouvrait et libérait votre doigt. Dans la seconde, il y injectait un poison unique lent et douloureux. Vous disposiez alors de deux heures pour remettre l'objet à son légitime propriétaire, qui seul détenait l'antidote.

Les crocheteurs de serrures étaient de pauvres diables, capturés par des malfrats qui recouraient ensuite à des officines de transformation génique non homologuées, où officiaient des ingénieurs plus regardants sur leur compte en banque que préoccupés d'éthique. Ils fournissaient aux victimes des doses croissantes d'une molécule, découverte lors des recherches sur l'hérédité des primitives formes de vie ramassées dans l'enfer de Vénus. Un produit qui, au prix d'atroces souffrances, faisait bouillonner votre ADN, le retournait dans tous les sens en une sarabande démente. Les cobayes qui survivaient au traitement voyaient leur double hélice se réarranger en permanence à toute vitesse, si bien qu'ils possédaient à tout instant la quasi-totalité des séquences génétiques possibles. Comme si vous cochiez toutes les cases de votre grille de loterie, vous ne pouviez pas perdre, la serrure détectait la combinaison gagnante et se déverrouillait.

Les conséquences de ces manipulations sur les casseurs étaient abominables. Débiles, difformes, les traits de leur visage se modifiaient sans cesse, des excroissances gibbeuses parcouraient leur corps comme si d'infâmes larves se démenaient sous leur peau squameuse. Une horreur boursoflée qui ne possédait plus apparence humaine. Et comme leur espérance de vie concurrençait celle des mineurs des lunes de Jupiter, et que tous les gouvernements les pourchassaient sans relâche ni pitié, ils ne couraient pas les rues ; leurs services se monnaient donc au-delà des sept chiffres.

Nathaniel ne manquait pas de moyens, et sa curiosité le poussait à ne pas lésiner. Il avait sollicité un éleveur précédé d'une solide réputation de compétence et de discrétion. Nathaniel avait doublé la somme demandée pour qu'il amenât son meilleur animal dans les plus brefs délais.

L'immondice s'accroupit devant l'objet et le flaira. Le dresseur claqua la laisse sur le dos, y imprimant une marque sanglante qui disparut bientôt dans le maelström de ces chairs variqueuses et mouvantes. Le casseur beugla un son qui glaça l'échine de Nathaniel, et inséra son doigt dépourvu d'ongle à l'endroit idoine. La serrure émit

un satisfaisant petit clic, et le contenu se révéla. Un coffret d'airain, sur lequel était gravé en lettres ciselées cet unique mot : Atropos.

*

Nathaniel et Abigail se prélassaient dans une des villas du caïd, achetée aux Bahamas sous une identité d'emprunt. L'exécutrice exerçait son corps souple et musclé dans la piscine, nue sous l'œil appréciateur de son patron. Vingt ans à la reluquer, il ne se lassait pas et cependant ne regrettait pas qu'elle ait toujours refusé ses propositions.

Nathaniel venait d'apprendre que l'on avait retrouvé le dresseur dans un immeuble en ruine à Saint-Louis, les intestins autour du cou et d'affreuses marques de torture sur le corps. Pourtant, dix ans d'activité clandestine l'avaient formé à déjouer tous les pièges, et une fortune colossale lui assurait un anonymat nécessaire et un service de sécurité digne d'un ambassadeur. La Sûreté mettait le paquet pour retrouver ce coffret, et Nathaniel ressentait presque une pointe d'inquiétude. Il avait payé une somme rondelette pour s'offrir le concours du meilleur codeur d'identités, qui leur avait affirmé que leurs nouvelles puces n'éveilleraient pas le moindre soupçon. Les caractéristiques physiques implantées concordaient avec les leurs, les patronymes utilisés se voulaient intraçables et leurs pedigrees impeccables. Combien de puces désactivées traînaient dans son corps, au fil de ses identités d'emprunt, depuis qu'il exerçait cette spécialité ? Nathaniel restait un pseudonyme craint et respecté. Il avait émergé parmi les membres éminents de la pègre cette habitude de choisir un prénom, souvent en référence aux pionniers de la Nouvelle-Angleterre. Ce sobriquet les suivait au long de leur dangereuse carrière pour ne pas s'égarer dans les changements de noms.

Depuis deux jours, Nathaniel auscultait sous toutes les coutures le coffret. À l'intérieur se trouvait un fouillis électronique, une machinerie infernale de haute technologie dont la destination restait mystérieuse. Il avait soumis le problème à des spécialistes en différents domaines, militaires et civils, sans succès. Ils avaient toutefois pu établir que le prototype comportait une base de données d'un demi-milliard

d'entrées, qui référençait tous les habitants des États-Unis, et un traceur satellitaire ultraprécis d'origine militaire qui ne possédait pas encore d'existence officielle. Ce module liait chaque citoyen à sa position dans l'espace, et vaudrait à lui seul une fortune si Nathaniel démarchait clandestinement un consulat d'une puissance étrangère inamicale.

Peut-être que ce traceur expliquait que la Sûreté chassait en meute, mais il n'y croyait pas vraiment. Deux autres modules du coffret n'avaient pas encore révélé leurs secrets, même aux hackers les plus pointus de l'archipel des Bahamas, réputé pour accueillir avec bienveillance les réfractaires à l'ordre impérial. Atropos gardait son mystère.

Le codeur d'identité avait mérité son salaire, le fil qui reliait Nathaniel au coffret semblait bel et bien perdu par la Sûreté. Il consultait les chaînes d'informations pour comprendre que la panique gagnait ceux qui avaient égaré le colis. Les *cambriolages* se multipliaient dans les ambassades des nations suspectées d'en vouloir aux intérêts américains. Les journalistes n'y voyaient pas malice, mais Nathaniel détenait les renseignements nécessaires pour décoder le but inavoué des monte-en-l'air : Atropos. Des meurtres rituels touchaient soudain des étrangers de la bonne société, qui dissimulaient autant d'espions qu'habituellement on laissait opérer sous une surveillance lâche. Un consul fut abattu, ce qui accrut nettement les tensions avec son pays. Les autorités impériales n'en avaient cure, le pays en question refusait de développer l'arme nucléaire et comptait donc pour quantité négligeable.

Nathaniel joignait régulièrement ses voyous, restés à L. A. pour faire tourner ses tripots et ses bars à putes. Les flics multipliaient les descentes, et s'asseyaient allègrement sur les droits des citoyens. Il recommanda à son petit personnel de se faire discret et de fermer les endroits trop voyants en attendant des jours meilleurs. Pourtant, en quelques heures une vague de malfrats finit sous les balles d'agents nerveux, ou dans les geôles impériales pour y subir des interrogatoires musclés. Ceux qui en ressortaient étaient unanimes : ils recherchaient

par tous les moyens Nathaniel et Abigaïl, qui ne devaient leur salut qu'à une puce d'identité trafiquée.

Le temps jouait contre eux. La Sûreté les retrouverait, il urgeait de déterminer les fonctions d'Atropos avant qu'elle ne les dépitât.

Abigaïl dénoua le mystère du troisième module, en dénichant dans un refuge d'anti-impérialistes ultra-diplômés un chimiste atomicien qui avait enseigné dans les meilleures universités. Steve Farrington était intégré à l'élite de Boston, mais avait disjoncté peu après la cinquantaine lorsque sa femme avait succombé à un virus hémorragique foudroyant, échappé d'un laboratoire de métamorphose génétique en faillite. La société n'avait plus les moyens d'assurer la sécurité de ses chambres froides. Il avait incendié les locaux de sa propre université, avant de rejoindre par le premier vol les Bahamas. Il y trouverait un sanctuaire où mettre ses compétences à la disposition de gens qui ne se soucieraient pas uniquement d'en tirer profit au mépris des conséquences.

Steve refusa de se faire payer, et pria Nathaniel d'envoyer sa rémunération à une association qui luttait contre la prolifération des kits de manipulation génétique vendus au public.

Il détermina en moins d'une heure la fonction du troisième module : une unité qui produisait du polonium 210, par irradiation neutronique de bismuth au sein d'un nanoréacteur nucléaire. Un atome radioactif rare, guère employé qu'en recherche pure, mais que des officines gouvernementales avaient dévoyé deux siècles auparavant pour sa nocivité. Une microdose vous garantissait un trépas post-apocalyptique en quelques semaines, sans antidote ni remise de peine possible. Un million de fois plus toxique que le cyanure. Le chimiste assura que la machine, sans révolutionner la science, faisait appel aux toutes dernières connaissances en la matière, et que le processus de miniaturisation s'avérait remarquable. Un joujou qui ne pouvait provenir d'une petite société d'apprentis sorciers, mais plutôt d'une puissance nucléaire et qui rapporterait sur le marché parallèle un joli pactole.

Toutefois, cela n'explicitait pas le fonctionnement complet d'Atropos. Steve se pencha sur le quatrième module, intrigué. Il ne quitta pas sa table de travail durant dix-huit heures, mais apprit à nano

modifié Nathaniel qu'il estimait que ce module était non opérationnel. Il constituait un assemblage de haute technologie dans le domaine de la physique quantique, et pour en comprendre le but et le pourquoi de son inactivité, il lui suggéra de recruter Elijah. Une célébrité parmi les hommes de science qui s'opposaient au totalitarisme de Washington. Elijah avait découvert les ondes semi-pulsantes qui avaient éteint les pièges mortels du mur électromagnétique anti-immigration érigé sur le Rio Grande. Les Mexicains et les métèques d'Amérique centrale s'étaient rués vers l'Eldorado texan. Washington avait tenté de les rejeter à l'arme lourde pour complaire à son peuple, mais le nombre avait submergé les troupes du chef suprême. Depuis dix ans, les États-Unis et ses colonies canadiennes le considéraient comme l'ennemi public numéro 1.

Nathaniel chargea Abigaïl, avec l'intercession de Steve, de retrouver Elijah et de lui amener, quelle que soit la somme qu'il exigerait.

Tandis qu'Abigaïl se mettait en chasse, Nathaniel suivit les progrès de la traque dont il constituait le gibier. Les flics avaient fini par laisser en paix ses sbires aux États-Unis, mais ses informateurs lui avaient signalé que la Sûreté promettait, de manière officieuse, cinq millions à celui qui les mettrait en mesure de l'appréhender. Et murmurait ensuite que celui qui s'aventurerait à l'aider bénéficierait d'un aller simple pour les sous-sols inhospitaliers de son bâtiment principal du protectorat de Virginie.

Des satellites militaires détecteurs de puces d'identité sillonnaient sans relâche l'espace au-dessus de la planète, sans se soucier des frontières ou des lois internationales. Tant que les impériaux ignoraient son véritable patronyme et le numéro de sa puce officielle, et comme aucune technologie ne saurait tracer des microcircuits de contrebande non référencés, il demeurerait invisible. Il devait en revanche rester enfermé pour échapper aux drones qui scannaient les visages, et aux microguêpes, dont le dard sans venin prélevait une gouttelette de votre sang pour une identification sur la base de vos marqueurs ADN. Il évitait d'utiliser des moyens de communication non sécurisés, et avait emporté une valise bourrée de dollars. Les vieilles recettes pour déjouer les traqueurs nanoélectroniques ou génétiques

des flics de l'empire états-unien.

Néanmoins, Nathaniel poussa un soupir de soulagement quand Abigaïl lui ramena Elijah. Alors que nombre de polices internationales échouaient depuis des années à l'embaïster, voire à l'éliminer, Abigaïl le déposa au pied de son patron en moins de quatre jours. Nathaniel songea qu'il devrait sérieusement se pencher sur les méthodes d'Abigaïl, et sur les secrets de son efficacité qui confinait au surnaturel. Elle ne l'avait pas abimé selon sa stratégie usuelle, mais avait réussi à le persuader de bosser pour lui.

L'intérêt d'Elijah s'avéra purement scientifique. En échange de ses services, il demanda à Nathaniel de pouvoir emporter les petits secrets que dissimulait Atropos.

Elijah s'enferma avec le coffret, et il dénia avec mépris à Nathaniel la curiosité de suivre ses explorations. Ce dernier ravala sa morgue, persuadé que le jeu en valait la chandelle.

Depuis deux jours, Elijah n'était pas sorti de sa pièce réservée. On ne le nourrissait, à sa demande, que de cheeseburgers, et il ne s'abreuvait que de space-coke. Après quarante-huit heures, il daigna informer Nathaniel que le module quatre se révélait effectivement non fonctionnel, mais qu'il réussirait à terminer le boulot des ingénieurs qui avaient pondu la bête. Il chargea Nathaniel de lui fournir une pléthore de matériel et de composants nanoélectroniques de pointe. Encore une fois, Abigaïl fit montre de ses talents miraculeux en dénichant ce qui ne se trouvait que dans les laboratoires de recherches de quelques nations ultra-militarisées.

Encore quatre jours à se morfondre, lorsqu'Elijah sortit enfin de sa tanière. Il déposa devant eux Atropos, relié à un terminal bricolé.

« OK, commença-t-il, j'ai réussi, votre bidule marche. J'ai dû nanomodifier un peu le module quatre, ces abrutis de l'armée ne maîtrisent pas leur sujet à fond. Et il manquait une interface pour que le tout fonctionne : j'en ai codé une en vitesse. Avez-vous eu l'idée de rechercher ce qu'Atropos signifie ?

— La seule référence que nous ayons trouvée, est qu'elle était une des trois Moires, des divinités de la Grèce antique. Elle représentait celle qui coupait le fil de la vie. Ce que nous appellerions la Faucheuse.

— Ce nom lui convient parfaitement », décréta Elijah.

Il s'installa devant la machine, et entreprit de décrire à Nathaniel et Abigaïl son principe.

Les modules un et deux, classiques, permettaient de localiser n'importe quel citoyen référencé dans la base de données en traçant sa puce d'identité officielle. La population des États-Unis remplissait la base insérée dans Atropos, mais rien n'empêchait d'y implanter les habitants d'un autre pays, d'un continent, ou d'une planète.

Le module quatre consistait en un nanotranslocateur atomique. La science-fiction rêvait de téléportation depuis des décennies, et les premières réussites en ce domaine dataient de cent cinquante ans : à l'orée du XXI^e siècle, les physiciens avaient envoyé instantanément des particules élémentaires à travers des distances considérables. Ils ne pouvaient guère expédier que des photons. Le quatrième composant d'Atropos représentait l'aboutissement ultime de ces recherches, capable de déplacer sans trajet des atomes de masse élevée.

Le module quatre téléportait ainsi une microquantité de polonium 210, synthétisée par le module trois, dans le corps de l'individu localisé par les modules un et deux. Qui n'avait aucun moyen de se soustraire au poison radioactif déposé directement dans son organisme, qui le disséminait au rythme de ses battements cardiaques. Qui détenait cet innocent boîtier détenait droit de vie ou de mort sur tous ceux dont le nom apparaissait dans la base de données.

Pour démonstration, Elijah pianota sur le terminal le patronyme du procureur général des États-Unis. L'homme était le patron de la Sûreté, et pourchassait aussi bien Elijah que Nathaniel. Nathaniel approuva d'un simple rictus de connivence, et Elijah appuya sur le bouton OK. Si l'engin fonctionnait, les médias dissèrteraient bientôt sur la maladie, et peu après sur le décès, de leur ennemi commun. Une manière pour Nathaniel d'envoyer un message à ceux qui le traquaient : la mission pouvait être létale.

« Putain, murmura Nathaniel, si je fourguais ça aux *diplomates* chinois ou russes, j'en tirerais une fortune. Et tous les pays du monde me baiseraient les pieds pour s'approprier les plans...

— Alors, magnez-vous de leur soutirer le pognon, déclara Elijah, parce que je compte bien fabriquer un antidote pour contrecarrer les effets de cette saloperie.

— Je crois que je serais heureux que tu y réussisses. Ce machin me fout la trouille. N'hésite pas, en moins d'une semaine j'aurais accumulé un fabuleux trésor avec Atropos. »

Nathaniel remercia Elijah, et l'assura de son aide en cas d'embarras futur avec les flics. Entre réfractaires à l'ordre établi, il estimait nécessaire de savoir se serrer les coudes. Il ordonna à Abigaïl de le raccompagner où il le désirerait, et elle le précéda vers une voiture discrète.

Ils roulèrent jusque dans la périphérie de Nassau, avant qu'elle ne stoppât le long d'une rivière, au milieu de la nuit déserte :

« J'ai envie que tu me baises, là, dans l'herbe », murmura-t-elle d'une voix rauque.

Elijah ne répondit pas, et ouvrit sa portière. Elle le suivit. Arrivée sur la berge, avant qu'il ne se retournât, elle mit son genou dans ses reins et son bras autour de son front pour lui relever la tête. Du mouvement fluide de la professionnelle aguerrie, elle lui trancha la gorge.

Il tomba à genoux, et ses lèvres exprimèrent son incompréhension tandis que son sang s'échappait à gros bouillons.

« Nathaniel n'y est pour rien, il t'avait même à la bonne, daigna-t-elle lui expliquer. Décision personnelle, je ne tiens pas à ce que le secret d'Atropos soit dévoilé, et encore moins que tu nous pondes un antidote. »

D'une poussée du pied, elle l'envoya rougir la rivière et nourrir les rares poissons qui survivaient à la pollution des eaux. Elle rentra à la villa à l'aube, et Nathaniel dormait.

*

Le lendemain, Nathaniel apprit que des barbouzes de la Sûreté avaient flingué le chimiste Steve Farrington sans sommation. Ils opéraient en territoire étranger sans même se dissimuler. Le jour suivant, on retrouvait le cadavre d'Elijah dans un marigot. Le troisième jour, un des proxénètes de son réseau relaya une info qui le troubla : le jet abattu au-dessus du Nevada, et dans les débris duquel Joshua avait trouvé Atropos, avait décollé en autonomie, sans pilote et sans

passagers. Les morceaux humains qui jonchaient la zone du crash appartenaient à des macchabées dont on avait lesté l'appareil. Nathaniel flairait le piège, et se demandait à quel point il s'était enferré dedans. De surcroît, il avait chopé un virus et se sentait nauséeux. Il devait vendre Atropos au plus vite, s'offrir une nouvelle identité et déguerpir pour le Népal ou la Malaisie.

Le quatrième jour, il sortit de son coffre-fort le boîtier d'airain pour le montrer à un acheteur potentiel qui arriverait d'Asie dans l'après-midi. Il alluma l'interface, qui lui renvoya un message d'absence de données. Intrigué, il scruta l'objet. Il devint livide en constatant que ce n'était qu'une pâle copie, une coquille emplie de composants nanoelectroniques en vrac, sans la moindre fonction.

« Abigaïl », hurla-t-il.

La souple tueuse émergea de l'ombre derrière lui, aussi silencieuse qu'un serpent à l'affût.

« Abigaïl, qui est entré ici ? Ce machin est une imitation grossière, on a piqué Atropos ! » gémit-il en passant nerveusement ses doigts sur son crâne.

Il regarda d'un air stupide ses mains, pleines de touffes de cheveux. Une nouvelle quinte de toux lui déchira les poumons.

« Putain, mais j'ai chopé quoi ? J'ai même craché du sang cette nuit. Je sors jamais, comment j'aurais pu attraper cette merde ? Et Atropos ? Abigaïl... »

Son hystérie croissante percuta le regard froid de son employée. Soudain, pour la première fois depuis vingt ans, il eut peur d'elle. Elle le dévisageait sans ciller, muette comme l'une des nombreuses tombes qu'elle avait creusées.

« C'est toi qui as piqué Atropos ? Impossible, tu connais pas le code de mon coffre... »

— Je le connais depuis des années, et j'ai bien mis ce canular à la place de l'original.

— Pour le pognon ? Vingt ans qu'on bosse ensemble, j'avais confiance en toi, salope. Je te payais bien, non ?

— Ouais, mieux que la Sûreté. Je le fais pour l'amour de notre saint Empereur. Vingt ans que j'ai infiltré ton organisation, pour l'éventualité d'un coup comme celui-là. On t'a baisé jusqu'au trognon, mon petit gars.

— T'as repris Atropos pour votre régime fasciste, infoutu de le garder correctement !

— Tu te goures, j'ai tout planifié. L'avion vide c'est mon idée, les écolos étaient des bonshommes à nous, le crash était prévu. J'avais rencardé Joshua pour qu'il dégote Atropos, puis je l'ai zigouillé et je t'ai apporté Atropos. Tu t'es douté de rien.

— Pourquoi, bordel ? Pourquoi me le filer pour me le reprendre ?

— Nos ingénieurs n'arrivaient pas à le finir. Nous savions que seul Elijah possédait les compétences pour terminer le boulot. Il n'aurait jamais accepté de turbiner pour nous, alors il l'a réalisé pour un caïd de la pègre. Grâce à tes contacts underground et tes dollars, j'ai récupéré un Atropos fonctionnel. L'aventure nous a permis de flinguer le meilleur casseur de serrures génétiques, un naufrageur, un chimiste ennemi de l'Empire, Elijah et toi, bien sûr. Je crois que je vais me foutre à la retraite, conclut-elle avec un rictus sinistre.

— J'imagine que me laisser exécuter le chef de la Sûreté était un appât ?

— Tu t'es montré d'une naïveté d'enfant. Tu pensais vraiment que les noms des puissants correspondent à leurs puces officielles ? Ils sont assez malins pour se protéger de leurs propres saloperies.

— Tu comptes me buter aussi ?

— Tu pues déjà la charogne, tu dois juste t'en convaincre. »

Nathaniel contempla celle qui venait de lui remettre sa démission avec fracas. Il regarda ses mains, où quelques cheveux restaient encore, exhibant des racines rougeâtres. Cette impression générale de faiblesse, cette toux caverneuse, la peau de son dos qui desquamait...

Elle lui confirma que la nuit du meurtre d'Elijah, avant de regagner son lit, elle avait échangé Atropos et l'avait utilisé contre lui.

« Impossible, Atropos ne piste que les puces enregistrées et officielles. Personne ne connaît mon identité réelle, ou alors ils pourrissent depuis longtemps. Même moi je l'ai presque oubliée, après toutes ces années, se rassura Nathaniel.

— José Montoya-Banioz, né à Chihuahua au Mexique, le 6 octobre 21 12, puce immatriculée TGSF-1245-2154. »

Claude Carré



Grand lecteur de S-F. à l'époque de « l'âge d'or » - Bradbury, Simak, Sturgeon ! je me suis cependant lancé en écriture avec le théâtre (scène + une quinzaine de fictions radiophoniques pour France Culture et France Inter). Avant un détour par le scénario de B.D. (Dargaud, Dupuis, Glénat) une longue incursion en littérature jeunesse, romans et adaptations diverses (Actes-sud, Bayard, Casterman, Nathan, Auzou). Puis des chroniques de voyages (Ed. Livres du Monde) Et depuis peu une frénésie d'écriture de nouvelles, dans tous les genres.

Mantas

Claude Carré

CE CORRIDOR, qui est plus un tunnel qu'un couloir, qui sent la mort et j'en sais quelque chose pour l'avoir déjà approchée et combattue, la mort. Un tunnel humide, crasseux, obscur, au sol inégal, les murs recouverts de moisissures par paquets, qu'on devine palpitantes contre nos épaules quand on se faufile. Ça sent la mort, la mort déjà passée, la lame retirée après le coup porté, le sang qui sèche déjà, mais aussi la mort en cours quelque part, un choc suspendu, une morsure, un lasso qui se referme sur un cou, sans parler de la mort à venir, qui nous pend aux basques, comme on dit, bien que ça m'étonnerait que quelqu'un se souvienne encore de ce que sont les basques.

Je suis content que Myrna n'ait pas été autorisée à me suivre. C'est spécial, comme endroit. Le type qui me précède, dont je ne suis pas sûr qu'il soit un type — je veux dire au sens « type ordinaire », et qui a certainement beaucoup plus à voir avec une bête des Confins -, est la copie conforme de celui qui me suit, celui qui m'empêcherait de repartir si l'envie m'en prenait. Même si maintenant c'est un peu tard. Ça y est, on l'a trouvée au bout du bout du monde, sa planque dégueulasse, au fin-fond d'une lune improbable, à l'ellipse aberrante ! Tout ce chemin parcouru, ces efforts, tout ce temps gaspillé, alors qu'il presse tant, le temps...

Je savais qu'il était bien caché, mais là, franchement, je ne vois pas quelle autorité pourrait espérer mettre la main dessus ; qu'elle soit des forces spéciales, envoyé par la Fédération, les Pouvoirs Extérieurs ou la Mafia des Confins.

C'est la dernière ligne droite, si l'on peut dire parlant d'un boyau. J'imagine que ça doit être comme ça, l'intérieur d'un côlon. Avec le même genre de saloperies de cils vibratiles qui sortent des murs, qui veulent vous rentrer dans les narines. Il faut que je tienne bon ; à l'allure adoptée par mes deux cerbères, je sens qu'il n'y a pas moyen de ralentir.

J'avance, je ne sais même pas où je mets les pieds, l'important est d'avancer.

Jusqu'à ce qu'on s'immobilise, mon nez dans le dos de mon guide et le souffle de l'autre sur mon épaule, quand on se colle les uns aux autres en s'arrêtant. Heureusement, ça ne dure pas. De l'autre côté de quelque chose, une voix fatiguée demande :

— C'est un humain ?

— Apparemment.

— Et... derrière les apparences ?

— Ouais, ça y ressemble. Il puerait pas la peur comme ça, sinon.

Je t'emmerde, tas de boue. Moi aussi, on m'a dressé à sentir des trucs. Je sais d'où tu viens, je sens qui étaient tes parents et c'est pas glorieux. Mais je ne suis pas là pour ça. Une faille s'ouvre enfin dans la cloison mouvante, donnant sur un espace un peu plus clair, presque spacieux, rond. Un mec est assis au milieu de la salle, sur une sorte de banc ; pas grand, pas impressionnant, le cheveu raide, rare. Je ne vois pas son visage parce qu'il tient la tête baissée, mais il est là. Le Passeur. Il demande :

— Ça fait longtemps que tu me cherches ?

Je hoche la tête.

— Oh putain, oui ! On s'est mis en route, avec ma femme, il y a six mois, peut-être huit, je ne sais plus.

Le Passeur relève la tête. Il a les yeux décalés, chacun ne regardant pas dans la même direction ni dans le même temps que l'autre et inversement.

— ... Avec ta femme, tu dis ? C'est pour deux, alors, le Passage ?

— Ouais, pour Myrna et moi. Elle m'attend dehors.

Son regard finit par faire le point sur le mien ; des successions d'ombres et de lumière balayent la salle, rendant son visage instable. Je ne saurais pas dire à quoi il ressemble ; on me montrerait dix clichés de lui que je ne le reconnaîtrais pas, même en sa présence. Il est à têtes variables. Il s'essaye à sourire, mais sans y arriver vraiment :

— Sous bonne protection, j'espère ?

— Ça va, je lui réponds : elle est habituée à se défendre. Sinon, pas de problème, on a de quoi payer pour deux.

— Je ne m'inquiète pas pour ça. Je considère que ceux qui arrivent

jusqu'ici ont déjà payé leur part. Je ne leur demande rien.

Je l'avais entendu dire, ça se confirme, donc. Le Passeur se redresse, et me fait un signe de la main :

— Assieds-toi.

Je prends place en face de lui sur un siège dégingué, pendant que les deux lascars qui m'ont accompagné quittent la salle en silence. Leur odeur s'estompe. Je respire mieux. Le Passeur a rebaisé la tête, il a l'air salement accro aux opiacés de synthèse ; à moins qu'il en ait dégotté de l'authentique, du label rouge.

— Tu es qui ?

— Newland.

— Tu viens d'où ?

— Terre mère, continent réunifié.

— Ton monogramme ?

— J'étais aux communications, dans les *space-commando*.

Il relève la tête, la cervelle amoindrie par les effets de sa dope mais quand même vigilant.

— Pourquoi tu « étais » ?

— J'ai déserté.

— Gonflé.

— J'ai à peu près toutes les forces de la Fédération au cul.

— D'où l'idée de prendre le Passage.

— Pas que pour ça.

— Pour Myrna, alors ?

Perspicace, le Passeur. Je réponds à tout sans broncher. Je savais que j'aurais droit à un interrogatoire serré, voire pire. Mais je suis prêt. Je sais aussi que s'il avait eu le moindre doute, je ne serais jamais arrivé jusqu'à lui. Tout ça, c'est pour la forme, mais je joue le jeu, c'est trop important.

— Exact.

— Raconte.

Sa tête retombe, happée vers le sol. Pourtant, la gravité de Lune Prime, c'est de la rigolade. Sa came doit être de première bourre. Discrètement, tout en lui détaillant ma démarche — ce qu'il a besoin

de savoir, pas plus -, j'étudie le décor : vrai plancher et faux plafond, murs en trompe-l'œil, alcôves à double-fond. Ça ne ressemble à rien, cet endroit, avec cette lumière hésitante, cet incessant léger roulis, comme si on était dans la respiration de quelqu'un ou de quelque chose. Je me lance :

— La Fédération m'a imposé un binôme de procréation.

— Je m'en doutais. Tu n'es pas le premier à venir ici pour ça.

— Mais ma vie est avec Myrna, avec personne d'autre.

— Humaine, elle aussi ?

— Cent pour cent. On s'est mis hors la loi, depuis plus d'un an on fuit les forces spéciales. Mais ils nous retrouvent partout. Il faut qu'on prenne le Passage, c'est notre seule chance.

Le Passeur promène une main dans ses cheveux, quelques-uns s'envolent, restent en suspension longtemps dans la lumière mouvante et la faible gravité. Puis il reprend :

— J'apprécie ta sincérité. D'autres que toi m'auraient caché avoir été dans les commandos.

— Je comprends ; mais j'imagine aussi que vous le saviez avant qu'on se présente. Si vous aviez eu un doute, on n'aurait même pas pu prendre pied sur Lune Prime.

— Pas faux. Je peux savoir comment tu nous as localisés ?

Tu le sais déjà, bonhomme. Tu sais déjà tout sur nous. Je t'explique quand même à la va-vite : mon contact avec des indics des forces spéciales liés à la mafia des Confins, le fric que j'ai dû leur refiler pour avoir l'info, une somme folle que j'ai fini par réunir en me battant et en tuant, tuant et retuant pour ça. De l'argent dont une part te revient forcément, comment en serait-il autrement ? C'est pour ça que tu ne demandes rien à ces candidats au Passage qui arrivent jusqu'à toi. Ils t'ont déjà payé. Je ne suis pas naïf.

— Tu sais qu'en prenant le Passage, ta femme et toi, vous renoncez à toute possibilité de retour, vous coupez tous les liens avec votre vie d'avant ?

— Je sais. C'est exactement ce qui nous convient.

Alors le Passeur lève la tête et s'adresse à quelque chose au-dessus de lui.

— Tu en penses quoi ? demande-t-il.

En levant les yeux à mon tour, je percute. Il y a une bête collée au plafond. Noire, toute plate, environ trois mètres d'envergure, palpitant doucement aux extrémités, brassant régulièrement l'air ténu, ceci expliquant les incessantes variations de lumière dans la salle. C'est une *Manta levitanta* d'Arcturus. Je n'en avais jamais vue. La bête, sombre comme une nuit, se laisse descendre lentement jusqu'au crâne du Passeur et l'une de ses ailes vient lui effleurer le front. Quelque chose crépite entre eux.

— Je te présente mon amie, dit le Passeur d'un ton égal quoiqu'un peu prétentieux.

Je hoche le menton pour marquer mon approbation. Personnellement, les poiscailles, même à l'air libre, c'est pas trop mon truc. Quand ces bestioles-là s'accouplent, paraît-il, elles enveloppent leurs mecs comme les feuilles de riz emballent des rouleaux de printemps. Et bougent. Je comprends mieux l'air fatigué de mon Passeur ; un déca-orgasme quotidien, ce n'est pas raisonnable.

— Qu'est-ce qu'elle en dit, alors ?

— Elle t'étudie depuis tout à l'heure ; selon elle, tout a l'air O.K. Je commence à me détendre. On est à deux doigts de réussir.

— Je vais chercher Myrna, dis-je en me relevant.

— Pas la peine, elle est là.

Une bousculade dans mon dos, un remue-ménage. Les deux cerbères viennent d'entrer, tenant chacun Myrna par un bras ; ils entendent la maîtriser alors qu'elle rue dans les brancards. En en clin d'œil je suis retourné, prêt à empoigner l'un des escogriffes et m'en servir pour assommer l'autre, pas impressionné par les étouffoirs qui leur sortent des épaules. J'en ai connu d'autres et des plus vénéreux.

— Ça va, laissez-la, fait le Passeur d'un ton sec.

Libérée, Myrna court vers moi et se jette dans mes bras ; je me referme sur elle, je la rassure.

— C'est bon, Bébé, c'est fini. Je suis là...

Myrna, mon ange, ma nébuleuse spirale, mon amour... Comment quelqu'un a-t-il imaginé vouloir nous séparer ? Penser que nous

n'étions pas faits l'un pour l'autre ? Dans chaque foule, et quelque sillage que nous tracions, les gens et créatures de toutes sortes s'écartent pour nous laisser passer... Ils nous regardent avancer et l'amour qui nous cimente exulte à la face du monde.

— Donc, voilà Myrna, fait le passeur, ayant retrouvé le sourire, hochant le menton, semblant apprécier.

Tu es si belle quand un trop-plein de colère jaillit par éclats du plus bleu de tes yeux, quand tu secoues tes mèches noires en bataille, ma panthère, ma sauvage, toujours en lutte dans la jungle des galaxies... Tu te cramponnes à mes épaules, tu as ta voix rauque des grands jours.

— Newland, dis-le-moi, dis-moi que c'est fait, que c'est bien là, qu'on est acceptés, qu'on va pouvoir partir ...

— Oui, c'est bien ici, oui, c'est accepté, et on va pouvoir partir, ma belle. C'est lui, le Passeur.

Au plafond, l'inquiétante Manta, l'amante prodigieuse, frémit. Quelques ondes la parcourent, elle semble s'éclairer de l'intérieur, passant du noir profond à un bleu nuit plus électrique.

Myrna, alertée, fronce les sourcils, m'interroge du regard ; elle n'a pas besoin de parler, on se connaît depuis si longtemps. Ses yeux me demandent : « qu'est-ce que c'est que cette saleté ? ». Le Passeur, qui est d'une vigilance de tous les instants, malgré son air camé-endormi, la renseigne :

— Myrna, je vous présente ma compagne.

Avant qu'un haut-le-cœur ne lui retourne l'estomac, j'explique hypocritement à Myrna :

— C'est une Manta *levitanta* d'Arcturus. Une des formes d'intelligence extraterrestre parmi les plus passionnantes.

Ma femme hoche la tête avec son petit sourire entendu, m'envoie un message muet que j'interprète comme : « Une pute, quoi ! ». Rien, dans mon attitude, ne la détrompe. Myrna se blottit un plus fort contre moi, tandis que le Passeur reprend son interrogatoire :

— Quand la Fédération t'a-t-elle averti de cette histoire de binôme imposé, Newland ?

— Il y a un peu plus d'un an. Après, ça n'a pas traîné. Deux ou trois jours plus tard, quand ils sont venus nous chercher, on avait déjà foutu

le camp.

— Depuis, me relaie Myrna, on est toujours sur nos gardes. On n'a quasiment pas dormi depuis douze mois.

Les yeux divergents du Passeur s'enroulent autour de nous, nous saisissent et nous relâchent dans le même mouvement. On le dirait contaminé par les attitudes de sa Manta. Il continue :

— Qui vous a envoyés ?

— Personne d'autre que nous-mêmes.

— Combien vous a-t-on promis si vous arriviez à nous localiser ?

— Personne ne nous a rien promis. On veut juste sauver notre peau. On veut partir, et que personne ne nous retrouve jamais.

En lévitation au-dessus de nous, la Manta émet quelques étincelles. Détecteur de mensonges vivant. C'est peine perdue, on ne ment pas.

— Comprenez bien que je suis obligé de vous poser la question, explique le Passeur ; nous aussi, on risque notre peau. Dans la seconde où la Fédération nous identifie, elle atomise le Passage et nous avec. Il y a deux points dans l'univers par où on peut échapper à la Fédération : quelque part du côté de Pégase et ici.

— Et les points d'arrivée ? Ils sont sûrs ?

— Pour l'instant, personne ne s'est plaint. Ils sont tous au-delà des frontières galactiques. Quant à la mafia des Confins, aux dernières nouvelles, elle ne contrôlait rien dans ces secteurs-là ; vous serez tranquilles pendant quelques milliers d'années. Au-delà, je ne promets rien.

Myrna et moi sommes ensemble depuis six ans. Dans les temps normaux, les temps d'autrefois, personne n'aurait trouvé à y redire. Mais depuis une trentaine d'années, toute union est soumise à autorisation de la Fédération. Les nouvelles normes exigent que chaque nouvelle naissance humaine participe d'un plan d'optimisation de la race. De nature à résister aux invasions extra-terrestres, soi-disant. Or nos génomes respectifs, à Myrna et moi, ne sont pas éligibles à une telle procréation. Le fruit de nos amours serait de classe secondaire, pas assez résistant, donc inutile, donc interdit.

— Alors comme ça, Newland, me relance le Passeur avec son petit air narquois fiché au coin des lèvres et la tête toujours aussi penchée,

ils t'ont trouvé une femelle dont le profil génétique matche avec le tien ? La chance ! Elle est comment ?

— Je n'ai pas eu le temps de lui être présenté. Et je m'en tape. Et je lui crache dessus. Ma femme, c'est Myrna, point-barre. Puisqu'on n'est pas autorisés à vivre ici, alors on prend le Passage et on disparaît.

Le Passeur hoche lentement la tête, semblant mettre en balance une dernière fois ses doutes et certitudes. Il se lève en soupirant, concluant :

— Eh bien puisque tout cela est mûrement réfléchi, allons-y !

Il s'arrache de son siège avec difficulté et se traîne jusqu'au fond de sa salle, suivi comme son ombre – qu'elle est – par sa *Manta lévitanta*.

— Venez, nous invite-t-il.

J'ai l'impression d'être confiné dans des souterrains, de ne pas avoir vu le jour depuis des lustres. Myrna collée à moi, on lui emboîte le pas jusqu'à une sorte d'étroite loge, sertie entre des murs humides. On ne s'attendait pas à un quai d'embarquement interstellaire en cristal d'acier trempé : ce dans quoi on va prendre place ressemble à un de ces trous creusés par les cochons dans une antique porcherie. Il faut croire que le Passage s'ouvre là. Il n'y a rien à redire, c'est *le Passage*.

— C'est particulier, comme voyage de noces, me souffle Myrna.

Je lui souris. Il s'agit plutôt, hélas, d'un départ en exil, d'un sauve-qui-peut pathétique ; on n'aurait pas l'audace d'exiger une cabine en première classe.

— Il va falloir vous allonger là, nous confirme le Passeur ; pour vous faire les injections, déjà.

Myrna fronce les sourcils. Je l'avais prévenue, mais c'est plus fort qu'elle : être propulsée à l'autre extrémité de l'univers ne lui coûte pas, c'est l'idée de la piqûre qui lui est insupportable.

— C'est obligé ? demande-t-elle au Passeur.

— Si vous voulez arriver à l'autre bout sous forme d'atomes dispersés, de matière ayant perdu la raison, ce n'est pas obligatoire. Mais si vous souhaitez vous retrouver en tant que vous-même, homogène et répondant toujours au doux nom de Myrna, c'est assez impératif, oui.

— À combien on estime le risque de ne pas arriver vivants ? insiste ma femme.

— Chaque instant de notre vie est une prise de risque. On peut aussi faire le choix de la mort, c'est plus tranquille, dans un sens. Mais je pense que vous avez choisi une autre option. Un risque comme celui-là, Myrna, ça ne s'estime pas. On accomplit l'acte, ou on y renonce.

Je croyais le Passeur amorphe, il est au contraire ultra-éveillé. Dès qu'il s'agit de sa spécialité, il est lancé :

— On a avancé sur la compréhension du phénomène, vous comprenez ? Les premiers voyageurs s'y sont cassé les dents, et le reste. Ils ont été atomisés et dispersés dans l'Univers : retour aux sources, si l'on veut. Depuis, on a compris qu'il valait mieux avoir les atomes bien accrochés. On dit que le Passage permet de se déplacer, mais ça s'apparente plutôt à un processus de dématérialisation / recomposition.

À mon tour, j'y vais de ma petite question :

— Le produit qu'on nous injecte, c'est quel genre ?

— Je n'en sais foutre rien. Je sais juste que, sans ce truc-là, ça ne marche pas. L'injection, c'est pour que vos atomes, une fois déstructurés, se retrouvent dans le bon ordre une fois arrivés à destination. Sans ça, vous vous retrouveriez complètement en vrac, tout mélangés, les pieds à la place de la tête et éventuellement les pieds de l'un avec la tête de l'autre... Ce serait peut-être joli à voir... Mais bon, j'ai ma réputation, je suis censé faire du travail soigné...

On finit par se glisser dans notre alcôve exigüe et poisseuse, bien collés l'un contre l'autre, la main de Myrna enfermée dans la mienne et son souffle dans mon oreille.

Pour l'injection, si on s'attendait à une petite infirmière délicate et consciencieuse, on est un peu déçus. Le ronronnement grave et décoratif qui tapissait la salle se mue en vrombissement sourd, douloureux. La Manta s'approche de nous.

Je resserre ma poigne autour du bras fin de Myrna. Je lui chuchote :

— Chérie, il vaut mieux que tu fermes les yeux pendant la piqûre.

Du coup, elle les garde grands ouverts, évidemment, et regarde avec effroi la bête lévitante déployer l'appendice caudal qui lui tient lieu de

seringue. Chez les Mantas, la queue se termine en dard et distille habituellement un puissant venin. Je regarde Myrna tourner de l'œil, piquée à l'épaule, avant que l'animal ne cible le gras de mon bras.

L'aiguillon me déchire le muscle, je serre les dents avant de me relâcher et tandis que je sombre à mon tour, plusieurs choses m'apparaissent soudain avec une aveuglante clarté : si les voyages par le Passage sont possibles, c'est seulement grâce au venin secrété par les Mantas *levitanta*. Ce large poisson volant est peut-être une bestiole assez débecquetante, mais c'est aussi le maître-artisan et le seul vrai détenteur du secret des lieux... Le Passage, ce n'est pas le Passeur ; le Passage, c'est la Manta.

*

— ... Je t'aime.

Myrna s'étire et me laisse l'admirer sous tous les angles. Je n'en néglige aucun ; chacun le mérite, je m'incline devant tous. Sur notre terrasse qui domine l'horizon, nous avons profité des deux soleils tour à tour déclinants pour nous relaxer de façon amoureuse, comme souvent en fin de journée. Je regarde ma femme nue, comme tous les jours depuis notre arrivée ici, et apparemment aucun atome ne lui manque, elle a été recomposée à l'identique, la Myrna souriante des Énéïdes est en tous points semblable à ce qu'elle était sous la Voie Lactée de notre vie d'avant.

Aucun de mes pieds n'est allé se ficher sur sa tête et je n'ai pas hérité de son sein droit sur ma cuisse gauche ; tout s'est déroulé comme le Passeur nous l'avait dit, aussi bien que possible. Le venin de la Manta *levitanta* était apparemment parfaitement dosé.

Nous sommes arrivés depuis une dizaine de jours et je crois qu'on peut dire que nous sommes sauvés. Je n'aurais pas parié grand-chose à ce sujet, mais puisque toute autre solution nous était refusée, il aurait été insensé de ne pas tenter notre chance.

Les Énéïdes, dont je n'avais jamais entendu parler, même du temps où j'étais envoyé en mission commando aux outre-frontières, est une constellation si lointaine qu'il faudrait un temps fou aux forces spéciales

de la Fédération pour l'atteindre via des moyens de propulsion traditionnels. On a le temps de respirer. Là où le Passage nous a déposés, seules trois planètes gravitent autour d'un double système solaire. On y vit tranquillement aux marges de l'univers, juste avant l'Infranchissable Paroi.

— Je vais sous l'eau, tu viens ?

Myrna se lève, quitte notre espace de repos et va se hisser au rebord sud de la terrasse. Je ne la quitte pas des yeux, je la regarde tendre les bras vers le ciel et je vois tomber sur elle les premières gouttes de la cascade d'eau tiède qui s'éveille à sa présence.

On a tous les deux trouvé un peu de travail ici. Rien d'extraordinaire, quelques travaux des champs pour Myrna, récolte de fruits, taillage de haies. Pour moi, plutôt du terrassement, des réfections de demeures ; au vu de l'excellente condition physique que j'ai conservée, on me sollicite beaucoup pour ce genre de choses. Les gens du coin, qui s'appellent eux-mêmes les Énéiens, sont des humanoïdes mais de modèle réduit, de constitution fragile ; leur appareil musculaire est étrangement atone. Rien que marcher en terrain plat les épuise vite. Ils ne sont pas plus de quelques millions répartis sur toute leur planète qui est grande comme une fois et demie la Terre. Par chance, ils ont peu de prédateurs. Sauf certaines sortes d'insectes dont parlent leurs légendes.

C'est en revanche un peuple de lecteurs : ils ont bâti partout de gigantesques bibliothèques où ils passent l'essentiel de leur temps de loisirs. Nous nous y sommes inscrits, Myrna et moi ; on ne connaît pas encore parfaitement leur langue ni leur écriture, mais ils ont mis au point d'excellents didacticiels pour cela. Et leurs livres sont si beaux, si agréablement illustrés que c'est de toute façon un plaisir de les avoir entre les mains.

Avant-hier, j'ai pu discuter, grâce à ces rudiments de langage, avec l'un des bibliothécaires. Il m'a expliqué que leurs mémos étaient avant tout à destination des étrangers comme nous. Lorsque les Énéiens avaient appris qu'une des sorties du Passage débouchait sur leur planète, ils avaient souhaité pouvoir communiquer au mieux avec toutes sortes de visiteurs inattendus. Mais, m'a-t-il précisé, à part un seul autre cas cité dans un texte ancien, nous sommes les premiers

extra-systémiques à débarquer chez eux. Ça m'a rassuré. C'est qu'on a vraiment coupé les ponts.

Je me redresse, je traverse la terrasse et je rejoins Myrna. Selon l'inclinaison de notre main que l'on tourne comme ceci ou comme cela vers le haut, la température de l'eau qui vient du ciel varie, de très fraîche à particulièrement tiède.

De là où nous sommes, la vue sur les océans superposés est unique ; hier encore, je crois que j'aurais pu dire que nous avions atteint une sorte de Paradis.

... Mais j'ai croisé quelqu'un, à la bibliothèque, cet après-midi. Depuis, je me sens un peu soucieux. Je préfère ne pas en parler à Myrna pour ne pas l'inquiéter ; mais elle me connaît bien. Je suis transparent pour elle ; bientôt, elle viendra me trouver, plantera ses yeux dans les miens et me demandera :

— Newland, ça ne va pas ? Dis-moi ce qui te tracasse...

Et je ne sais pas ce que je lui répondrai. Cet après-midi à la bibliothèque, il y avait cette femme humanoïde que je n'avais pas encore vue. Assise à l'une des grandes tables, dans la salle de consultation des ouvrages anciens.

Je l'ai remarquée parce qu'elle était plus grande que la plupart des Enéïens, plus élancée, aussi. Plongée dans son livre, elle n'a pas levé les yeux sur moi, ne m'a même pas remarqué, mais je n'ai pas pu m'empêcher de frissonner. J'ai senti à sa vue qu'une partie de mon cœur se glaçait tandis que l'autre entrait en éruption. Discrètement, je suis allé demander à mon ami le bibliothécaire s'il connaissait cette femme, s'il savait qui elle était.

— Je l'ai déjà vue, a-t-il fait en hochant la tête lentement ; c'est la deuxième ou troisième fois qu'elle vient ici. Je pense qu'elle est de Cyrrhé, notre planète sœur au plus près des soleils. Les gens de là-bas sont plus grand que nous, plus minces, plus déliés. Mais je n'en sais pas plus ; je ne sais pas si elle habite ici, ou si elle est de passage et qu'elle parcourt la galaxie pour affaires...

Je suis resté là-bas jusqu'au soir. Quand cette femme est partie, je suis allé regarder le livre qu'elle avait consulté, qui était resté posé sur

sa table. Il s'agissait d'un recueil de légendes racontant les combats acharnés qu'avaient livrés les Enéïens contre ces grands insectes carnivores. Je secoue la tête ; Myrna, les mains en coupe pour recueillir l'eau de la douche tombée du ciel, vient de me ramener à elle :

— ... Newland ? Tu es avec moi ?

— Bien sûr, amour.

Une ombre déçue passe dans les yeux de Myrna : parce que je lui mens. Je ferme les yeux, je laisse l'eau dégouliner sur moi et les mains de ma femme me parcourir. Mais ce n'est plus la même chose. Je le sens et je m'en veux.

Le lendemain matin, dès l'ouverture, je retourne à la bibliothèque. Je m'installe dans une pièce du dernier étage aux larges baies vitrées, surplombant l'ensemble des salles d'étude. Jusqu'à ce qu'elle apparaisse, la créature de Cyrrhé. Longue, mince, dégingandée, avançant de cette démarche contrastée où se lisent, à part égale, force et fragilité. Je l'observe qui va prendre dans les rayons un livre qui est le même que la veille. En s'asseyant, elle braque soudain les yeux vers moi, de façon directe ; je n'ai pas le temps de me reculer, j'essaie juste de soutenir son regard. Et dois me rendre à cette évidence : elle est venue pour moi.

Étrangement, je ne suis pas traversé par cette pulsion de survie, cette énergie vitale qui jaillissait en moi, avant. Et puis où fuir, maintenant ? Après avoir mis toute la distance possible entre mon binôme et moi, comment pourrais-je aller au-delà de ces myriades de galaxies traversées ?

Je m'apprête à rendre les armes, soudain aussi faible que j'ai été fort toutes ces années durant. Je ne me reconnais pas, je suis devenu un Énéïen, je courbe l'échine. L'air que l'on respire ici pousse au renoncement. Ce que je perçois clairement, en revanche, c'est cet air de famille entre la famille d'insectes tueurs décrits dans le livre et le profil de cette humanoïde qui, à mon avis, ne vient pas de Cyrrhé mais de bien plus loin. Inutile de me bercer d'illusions. Peu importe comment, la Fédération m'a retrouvé. Elle m'a envoyé la mère parfaite de mes futurs enfants, l'avenir de la race humaine.

Le pire, c'est que j'ai envie d'elle.

Elle ne reste pas longtemps assise. Après s'être assurée que je suis attentif au moindre de ses gestes, elle se déploie – c'est le terme qui convient eu égard à sa longue silhouette de femme-insecte – et repart. Avant de lui emboîter le pas, je vais encore échanger quelques mots avec le bibliothécaire :

— Cette race de prédateurs, qui a donné naissance à toutes vos légendes, en quoi était-elle si effrayante ?

— ... En quoi ? me fait l'employé au salut des livres, gêné, les lèvres et les mains tremblantes ; en ceci que leurs femmes séduisaient nos hommes, qu'elles s'accouplaient avec, et qu'elles les dévoraient après...

— C'est exactement ce qui se passe chez nous, sur Terre, avec les Mantes religieuses.

— Pourquoi me parlez-vous de ça ? me demande le bibliothécaire, blême, alors que déjà je tourne les talons.

Je ne lui réponds pas, il l'apprendra bientôt. Je rentre chez nous à pas mesurés, sans précipitation ; ce n'est plus le temps de la peur, des frissons, des montées d'adrénaline. C'est le temps de l'acceptation. Je suis prêt.

Je gravis le chemin contournant qui mène à notre demeure, le cœur à peine battant, entre les haies de fleurs suspendues et parfumées qui tournent les sens.

— Myrna ?

J'appelle ma femme sans grand espoir, sans grande peine non plus. Ce qui vient de se briser en moi a provoqué une faille par où s'écoulent tous souvenirs et tous sentiments. Plus rien ne peut me tourmenter. Ce qui devait finir a pris fin, ce qui doit être consommé le sera.

— Myrna ?

Je n'attends pas de réponse. C'est à peine si je tressaille lorsqu'au moment de prendre pied sur la terrasse, je distingue à son autre extrémité, à l'endroit où l'on surplombe les océans, une masse indistincte de chairs disloquées et de cheveux noirs dégoulinant de sang. Mais Elle, où est-Elle ? Où est l'amante, la *Manta religiosa* ?

— Je suis là, Newland. Je t'attendais, tu as mis du temps.

Un peu plus grande que moi, athlétique, le sourire enjôleur, les yeux verts à peine un peu écartés, un peu proéminents, elle se débusque,

allongeant ses longues jambes. À ces mots qu'elle prononce d'une voix de gorge, j'entends qu'elle ne m'a pas été envoyée mais qu'elle était déjà là. Et dans le même éclair de lucidité, je réalise que c'est sa cousine, évidemment, la *Manta levitanta*, qui m'a expédié vers elle.

Voilà. Je me tiens debout devant l'autre partie de mon binôme ; face à ma mort programmée. De toute évidence, c'est l'hybride génétique d'une humaine et d'une mante religieuse. La matrice de notre avenir, paraît-il. La Fédération n'est pas tendre avec ses mâles. Tout à son objectif d'améliorer la race, elle condamne dans le même temps chaque père à la dévoration.

—Viens...

Comment résister ? J'oublie la question à l'instant même où les pattes avant de la mante se posent sur mes épaules et m'enserrent. Tout mon corps la veut, tandis que mon esprit, balayé par des vents puissants, ne répond plus. C'est une étreinte grandiose, je suis enveloppé de toutes parts par mon amante, je me consume.

Lorsque c'est fait, lorsque la race humaine a franchi ce cap dans son évolution, je ne peux pas ignorer ce qui m'attend. Déjà la faim tenaille l'insecte géante, ses pupilles s'étrécissent.

Et ce qu'il m'est donné de lire dans son regard, ce que je vois avant que ses mandibules se referment sur moi, c'est que là-bas, à l'autre bout de l'univers, une autre sorte de mante s'apprête à dévorer son amant : la raie *Manta levitanta* s'apprête à ne faire qu'une bouchée de son Passeur.

Parce qu'il est là, le vrai Passage : ce moment où, poussées par une faim impérieuse, les mantes se mettent à table de leurs amants.

FIN

© Claude Carré 2018

Edouard Sueur



Edouard Sueur exerce la profession de technicien dans l'industrie du film. C'est un amateur de science-fiction et plus particulièrement d'anticipation. « Le Centre et la Périphérie » est sa toute première nouvelle. Pour lui, écrire de la science-fiction est une manière de questionner les problématiques du présent.

Le Centre et la Périphérie

Edouard Sueur

LE SOLEIL SE CACHAIT par-delà de menaçants nuages. Pourtant, il rayonnait sur le noyau. La grande célébration d'une humanité nouvelle ne pouvait accepter l'affront d'un mauvais augure. La pluie, encore timide, s'épuisait sur le dôme invisible qui étendait sa toile sur des kilomètres à la ronde et les rayons du soleil, par effets de miroirs, trouvaient toujours un chemin.

Louise avait les pensées vagabondes, la tête contre la fenêtre de sa chambre, de son œuf. Ici-bas, elle pouvait ressentir l'apaisante rage de la tempête approchante. La vie lui était douce, à l'abri des aléas du monde externe.

Dehors, les jardins en fleurs poussaient en silence n'en déplaisait à l'automne. Leurs robes plissées de camaïeux audacieux n'aguichaient plus les occupants des lieux. Ils détournaient leurs regards rongés de préoccupations, bien trop affairés à construire demain. Le destin de ces fleurs à l'égard du noyau n'était pas différent de celui d'un mariage fatigué.

Lou, car était-ce ainsi qu'on la surnommait, s'attachait à prendre toute la mesure du programme que ce jour lui réservait. Inquiète, elle se caressait le ventre. Elle avait ses manières de lutte. Elle ne possédait pas de nombril, ce dont elle ne se lassait pas de se satisfaire. Lisse et pur, destiné à rester comme tel, elle y puisait le symbole de son être-*au-monde*. S'en trouvait-elle pour autant diminuée ? Bien au contraire. Sans chaînes qui la retenaient au passé, elle ne se conjugait qu'au présent. Elle se sentait libre et le meilleur, en était-elle persuadée, était à venir.

Elle ne s'était pas connectée au serveur central, s'épargnant

exceptionnellement la messe quotidienne des flux-data. Elle en supportait de moins en moins le trop plein. Le papillonnage constant, bourratif, de ses contemporains avait de quoi détourner une existence entière de ses aspirations premières. Le message ne constituait plus l'intérêt principal de ces envois numériques aux partages infinis, mais juste d'abstraites vecteurs de stimuli addictifs. Les connectés demeuraient et le temps, lui, filait... Lou avait bien conscience du tentaculaire pouvoir oubliant que constituaient ces contenus superflus, mais elle n'en était pas moins victime à ses heures.

Circonscrite au strict territoire du noyau, bien à l'abri des indiscretions médiatiques, elle en avait du temps à consumer ; et ce, malgré les nombreux ateliers dont elle constituait l'objet principal d'étude. Ce jour, elle n'autorisait à son esprit nulle distraction car, s'en gorgeait-elle d'orgueil, se jouait d'elle les premières notes d'une véritable émancipation humaine.

On frappa à sa porte. L'intuition fine, Lou devina aussitôt. Pour rien au monde Alice n'aurait manqué de l'encourager. Sans doute était-ce son absence des flux-data qui l'avait forcé au déplacement. *Cela ne pouvait pas lui faire de mal* mesquina Lou pour elle-même. Elle se reprocha d'emblée son manque de retenue. Son destin était autre que de s'embaumer des odeurs de basses-fosses de l'humanité, lui était-il encore besoin de se le rappeler ?

Et puis, Lou l'aimait comme elle était. Ses imperfections avaient parfum d'élégance, parfois. Alice était une sorte de miroir déformant de sa propre féminité ; une autre vision de la chose, empêtrée dans sa pauvre coquille aux humeurs cycliques. Lou, elle, n'était pas de la même semence, n'avait pas d'horloge entêtante. Elle était linéaire, portée par le sens que l'on donnait à l'Histoire. Fille du transhumanisme, elle avait l'instinct mathématique et le geste métrique. Elle glissait sur l'existence avec aisance, se délectant note après note de la partition du temps présent. Les variations sociétales lui étaient semblables à une traversée en eaux calmes. Créée par d'habiles compositeurs en génétique, elle avait le charme d'une pièce artisanale dont les discrets défauts ne contribuaient qu'à lui donner du *corps*. Se révélant incapable de raisonner par-delà les sentiers balisés, elle en tirait une douce sérénité. Nul tiraillement existentiel ne la traversait car, à vivre parmi ses dieux,

le monde s'offrait à elle dans toute son intelligibilité.

Lou ouvrit et Alice s'engouffra avec toute la jovialité qui la caractérisait. Elle en devenait épuisante par moments. Lou comprenait son excitation, pouvait saisir les attentes que son regard pétillant suggérait. Elle se délectait de sentir le monde tourner autour d'elle.

Alice lui tendit une rose fraîchement cueillie des jardins. Lou la remercia et la substitua à une autre dans un vase trônant au centre d'une table collée à la fenêtre, d'où filtrait la tiède lumière du soleil pourtant absent du ciel. Elle jeta l'ancienne, pourtant d'une belle maturité. Elle n'aimait pas voir les choses faner.

Elles s'étaient assises sur le rebord du lit. Sur simple injonction mentale de la part de Lou, une musique atone envahit la pièce. L'effleurement des nappes atmosphériques sur son oreille lui chatouillait l'épiderme. Elle flottait. Alice, elle, demeurait lourde. Sa sensibilité ne se jouait pas des mêmes cordes. Lou entretenait un farouche rejet des compositions par trop tonales, cadencées ; elles résonnaient en elle comme un claquement de bottes. Étrange pour quelqu'un qui ne connaissait de la rigueur militaire que la fiche détaillée des flux-data. Alice, en studieuse béhavioriste, ne se lassait pas d'étudier les rapports que Lou entretenait à l'égard de nos acquis de société.

Lou lui était moins une amie qu'une curiosité.

Elles s'échangèrent tout un catalogue de banalités. Toutes modernes qu'elles étaient, certaines choses ne changeaient pas. Alice avait pris la liberté de jauger les tendances dans les couloirs du noyau. Ce fut d'autant plus facile qu'elle en connaissait le moindre locataire. Elle en récolta le bruissement d'un véritable élan révolutionnaire. Lou constituait l'espoir d'une rupture radicale. Une première flèche qui en appelait bien d'autres. En cet imminent début d'après-midi, on la décocherait à la face du monde.

Lou n'était plus un secret depuis longtemps dans les sphères scientifiques autorisées, mais elle demeurait une hypothèse pour le lambda. Son existence avait ses apôtres et ses sceptiques, et cela ne faisait nul doute que sa révélation publique allait profondément diviser les commentateurs. Lou se riait déjà de voir les flux-data du monde entier s'épuiser à son sujet, alors qu'il lui paraissait si évident qu'elle

constituait la branche nouvelle de notre espèce. Elle s'impatientait de croiser le fer avec ses *anti-*, porter des estocades subtiles à coups de percutantes citations et sophismes divers ; d'autant plus imparables qu'ils constituaient de rapides formules tout à fait adaptées au minutage effréné des programmes médiatiques.

Au travers du soutien infaillible qu'Alice entretenait à l'égard de Lou, se cachait l'amertume d'appartenir au passé. Elle avait des relents de tristesse à l'idée d'être caduc au matin de son existence. Elle voyait sa vie se perdre dans les mauvais détours de l'humanité, déjà squelette, pièce de musée, Lucy du XXIe. Elle qui vivait mal son être *femme* dans un monde qu'elle estimait tout acquise aux hommes, devait affronter en sus la grâce androgyne de Lou. Elle ne masquait pas sa jalousie mais Lou se murait dans l'indifférence. Qu'y pouvait-elle ? Elle ne s'était pas auto-engendrée, n'était pas la conséquence de sa propre cause...

Alice se passionna très jeune pour la science. À la recherche d'une plateforme salvatrice propre à tenir à distance cette cauchemardesque et prédatrice figure de mâle alpha, elle n'y trouva qu'un monde aussi vicié qu'ailleurs. Seul le noyau, qu'elle qualifiait volontiers de bulle d'oxygène dans un monde étouffant, répondit à ses attentes. L'humanité qui vivait là se voulait en rupture avec le reste du monde, se voulait une marche au-dessus du commun. Cette perspective raviva le peu d'estime qu'elle avait fini par acquérir du genre humain. Jamais, cependant, elle n'abandonna le combat. Elle s'épuisait en actions, signait toutes les pétitions, inondait les flux-data d'anathèmes. Paladin à l'armure arc-en-ciel, elle protégeait le mont de Vénus des hordes indécates avec la verve d'un spartiate aux Thermopyles. Même si la lutte, la consumant, la faisait parfois douter de ses propres excès, mi-flamme mi-cendre, elle ne se sentait pas l'âme à hisser haut le pavillon blanc. La compromission lui paraissait avoir l'arrière-goût amer de la défaite.

Lou, elle, se sentait incapable d'embrasser la rigueur militante d'Alice. Elle se contentait de lui prêter une oreille compatissante, d'acquiescer lors de ses interminables logorrhées pamphlétaires. Elle ne pouvait partager sa vision du rapport entre les sexes. Elle s'en estimait la transcendance. D'un genre nouveau, l'Ève ne rêvait pas de son Adam. Il était absent de son logiciel. Lou n'avait d'amour que pour

elle-même. On ne pouvait aimer un autre que soi : cette idée était dans l'air comme le rappelait à l'envi les flux-data. D'elle s'esquissait toute une sociologie nouvelle aux contours encore mal dégrossis ; une sociologie de la liquéfaction et de l'éparpillement, diluée dans l'indifférenciation, d'où germeraient des formes nouvelles de jouissances individuelles et de rapports collectifs.

Le saut dans l'inconnu l'excitait. Alice également.

Leur discussion s'épuisa. L'une à côté de l'autre, passé-présent, enveloppées par l'inoffensive et douce musique, elles imaginèrent l'avenir chacune à sa façon ; c'est-à-dire, en somme, tout autre que celui qu'on déciderait pour elles. Il leur manquait la sagesse de s'en rendre compte.

*

Le noyau, mirage se jouant en permanence de l'esprit humain, constituait un dense territoire à la croissance insatiable. Les codes architecturaux s'étaient affranchis des limites de notre imagination. Auto-conçu, il ne manquait aucune occasion d'un rafraîchissement structurel. Cultivant la farouche volonté d'être le phare du génie humain, il conjurait sans cesse la crainte de se voir tomber en désuétude. Fruit d'une intelligence artificielle de pointe et des dernières technologies en matière de construction générative, il muait au gré des humeurs artistiques du moment en ne manquant jamais de s'adjoindre une larme d'avant-gardisme. Une marche au-dessus du commun, toujours. Il était entendu que tout ceci ne touchait qu'au cosmétique, mais la forme était chose d'importance dans un monde à ce point dicté par l'image.

Le nid, d'où se trouvait l'œuf de Lou, se situait en son cœur. Enveloppée par d'imposants arceaux tourbillonnants et fuyants dans les hauteurs, la structure prenait des allures carcérales vue du ciel. Du sol, au contraire, elle avait l'envol céleste. Il s'agissait là de la dernière folie du noyau, car le nid ne fut pas toujours nid, et l'œuf pas toujours œuf. La présence de la donnée *Lou*, lors de ses recoupements conceptuels, avait grandement influencé cette dernière création. Nul

n'aurait su dire à quelle étape celle-ci fut intégrée au processus ; si bien que de l'œuf ou de Lou, nul ne savait qui était le premier. Les techniciens locaux s'en amusaient beaucoup, et de nombreux débats sur la question furent ouverts sur les flux-data.

Non loin, un quinquagénaire au jeunisme assumé cheminait avec une nonchalance toute travaillée, dépassant plusieurs départements de recherches semblables à des bulles de savon érucant de la terre. Daniel errait sans but, tournait déci-delà. Il avait la marche constructive. Ces balades constituaient la base de réflexions qui le menaient à entreprendre d'importants chantiers scientifiques. Lou était née de l'un d'eux, le noyau également. Créateur tout puissant, il n'en tirait aucune fierté malsaine. Il n'avait de vice que de se draper de toutes vertus. C'était d'autant plus simple qu'il se considérait comme seul à même d'en définir les modalités.

Si Lou était sa précieuse fille, le noyau, lui, remplaçait le fils qu'il n'eût jamais.

Ce dernier constituait la matrice de son entreprise révolutionnaire. Il avait tout d'un idéal accompli. Ses complexes algorithmes doués d'apprentissage lui offraient une entière autonomie. Il tissait ses conclusions logiques sur la toile infinie de son réseau dédié, en oubliant jamais la raison même de son existence : servir l'humanité. Plonger au cœur de ses raisonnements était l'assurance de se noyer dans un indéchiffrable rhizome de données, dont il serait vain de chercher un début et une fin. En ce sens, le noyau avait franchi un cap que l'humanité ne parviendrait jamais à égaler. À terme, il nous déposséderait de notre intelligence. Que resterait-il aux hommes ? Une attente perpétuelle de délices... Le noyau portait en germe la promesse du meilleur et l'effacement du pire.

Cette perspective de jouissance sans limites, Daniel en était à la fois excité et effrayé. Convaincu de la fin inéluctable de notre indépendance à l'égard du monde artificiel, il nourrit très tôt l'ambition d'en être l'architecte. Centre des attentions autant que des intentions, il voyait le monde hors du noyau comme une périphérie à conquérir. Il se satisfaisait des premiers signes d'un doux asservissement globalisé. Les flux-data, territoire balisé et totalisant des réseaux internationaux que

gérait le noyau, ralliait sous sa bannière toujours plus d'utilisateurs dépendants de ses services.

Père de cette implacable machine, Daniel s'en crut longtemps épargné des rouages. Mais le doute, insidieux, le rattrapa au détour d'une lecture. Il n'était pas sensible à la chose littéraire, c'était peu dire, mais la dépose anonyme d'un manuscrit eût raison de sa curiosité. « La naissance de Gazourmah, le héros sans sommeil » était-il titré. Des suites d'une brève recherche, il découvrit qu'il s'agissait là du dernier chapitre d'un ouvrage de Marinetti intitulé « Mafarka le futuriste ». Grossièrement résumé, ce passage évoquait la création d'un être ailé mécanique, Gazourmah, qui, tuant tour à tour père et mère, s'émancipa et se rendit maître du firmament. Il en lisait et relisait le contenu régulièrement, bien plus obsédé par le sens que par la poésie. La figure émancipée de cet être ailé le pourchassait depuis lors. Il s'épuisait à en chasser le spectre, mais il revenait constamment le hanter.

Tandis qu'il ruminait son discours de l'après-midi, il observa la silhouette dodelinante d'Alice quitter le nid. Daniel n'ignorait pas le rapport qu'elle entretenait avec Lou. Il n'ignorait rien. Il la regardait s'éloigner, remuant ses pensées. Il aimait à travailler sa mémoire en retenant quelques informations sur ses employés. Alice était une auxiliaire que l'on avait rattachée au bureau des évaluations cognitives. Ce fut sans doute lors d'une de ces interminables séances qu'elle se rapprocha de Lou. Cela ne manquait pas d'importance que cette dernière multiplie les expériences de lien social. Ça lui enrichissait l'esprit.

Alice était considérée par ses pairs. On la qualifiait volontiers de zélée, concernée par les défis que le noyau s'imposait au regard de l'Histoire. Il ne faisait aucun doute qu'elle se hisserait parmi les incontournables de demain. Elle aimait à se laisser voir comme un symbole féministe s'engouffrant dans les hautes sphères de la science avant-gardiste. Daniel s'amusait de ces belles parures. À choisir, il eût préféré s'entourer d'hommes. *Question de nature* s'était-il convaincu il y a bien longtemps déjà. Mais son opinion personnelle s'était heurtée aux quotas imposés et, sans protester, de peur d'égratigner son arsenal de vertus, il épousa les lignes-forces du moment. Les faits lui

donnèrent-ils raison ou tort ? Daniel se refusait tout commentaire sur le sujet.

Le symbole s'engouffra entre deux bâtiments et disparut. Nourrir ses chats était une prérogative dont elle s'acquittait docement.

*

Le cadran holographique de son réveil explosa en milliers de particules pour annoncer midi. Lou n'avait rien mangé depuis la veille mais se sentait incapable d'ingurgiter quoi que ce soit. Elle avait l'appétit à l'image de son corps frêle. À l'extérieur, l'orage grondait plus que jamais. Il se trouvait juste au-dessus. Le dôme invisible en buvait avidement l'énergie tandis que les gouttes de pluie s'évaporaient à son contact. Une nappe de vapeur d'eau entourait le noyau, telle une aura sépulcrale.

Lou vit Daniel s'aventurer dans les jardins, empruntant la grande spirale du Temps. Il aimait en remonter les allées, se perdre dans les souvenirs dont témoignaient diverses installations holographiques. À son passage, ces dernières s'illuminaient. On eût dit des statues de sable multicolores se mouvant au rythme de ses visiteurs. Daniel imposait aux holographies la lenteur de son pas. L'apogée des scènes ainsi projetées tardait à survenir. Il se plaisait à suspendre le temps lorsqu'arrivait le point de non-retour des grands bouleversements historiques arbitrairement choisis. Son regard s'arrêtait à chaque étape ; aux célèbres figures qui dessinèrent notre monde s'adjoignait nombre de découvertes aux retentissements sans précédents. Il aimait le tragique des ralentis, attentif aux détails de la mise en scène ; d'un visage succédait une posture, d'une robe planétaire scintillante un atome. Ainsi se figurait tout un échiquier cosmique dont il était l'une des dernières pièces. Un jour, il en serait écarté. Le trouverait-on digne d'un souvenir ? Le vertige de l'oubli le torturait.

Il se perdit dans ses craintes l'espace d'un instant. Un instant qui le fit basculer bien des millénaires avant notre ère. Le cri silencieux d'un Néandertal à l'adresse de la Mort se trouvait déjà loin derrière lui, et l'imposante fresque des dinosaures, bombardés par un ciel rageur,

s'anima non loin. Daniel ne lui prêta aucune attention. Le pré-humanisme l'intéressait bien moins que le post-humanisme. Quand l'humanité se rendrait-elle compte de cet imminent point de non-retour ? Nul n'aurait su dire, mais il brûlait d'en être le metteur en scène. Il rêvait du post-humanisme comme d'un humanisme quantique, morcelé, fuyant, partout et nul-part tout à la fois dans une grande danse se jouant de l'Espace et du Temps. Un humanisme par-delà la spirale. Tout un fantasme qu'il ne vivrait très certainement jamais, mais qu'il désirait ardemment transmettre à sa progéniture ; dont Lou était le premier spécimen, l'embryon test, l'éprouvette zéro.

Daniel arriva au centre de la spirale. Le socle central était en maintenance. Il n'avait jamais connu autre état. On ne savait qu'y mettre. Au sol ne s'y épanouissait aucune fleur. Rien n'était à la hauteur de la Grande Inconnue, si ce n'était de se garder d'en souiller l'évocation en symbolisme mal placé. Ce dont on ne pouvait parler, il fallait le taire.

Lou l'avait rejoint. Ils se recueillirent un moment devant l'énigme insolente du Temps zéro, comme s'il s'agissait là de la sépulture du néant. Elle aussi était une inconnue, une Petite Inconnue, dont l'étincelle serait à l'origine de tout un monde qui ne demandait qu'à s'écrire. Elle lui saisit le bras, comme une fille l'eût fait à son père, mais Daniel s'irritait du contact humain. Quel qu'il fut. Et puis, il n'était de père que spirituel. Malgré l'amour qu'il avait pour elle, il tenait à cette distance. Lou était une fleur sans racines, une fleur qui fanerait sans possibilité de se survivre. Ce qu'était Lou, Daniel l'offrait à l'humanité comme une forme de liberté nouvelle.

D'aucuns s'attachaient à apaiser les souffrances physiques, lui se préoccupait des souffrances de l'âme. L'image de sa mère inonda à ses pensées ; de son père aussi, dont la silhouette se démarquait dans un entrebâillement de sa mémoire. La perte était une douleur dont on ne pouvait se remettre pleinement. Elle vous trahissait les faiblesses d'un homme. Le cordon ne se coupait que physiquement, il vous accrochait à jamais mentalement à vos ancêtres. Daniel avait la haine de ses géniteurs qu'eût égard à l'amour qui leur portait. On souffrait de trop aimer, on souffrait d'être le fruit de leurs entrailles, on souffrait jusqu'à la mort et l'on transmettait cette souffrance. La famille était son

ennemie ; les liens du sang, des cordes à trancher pour libérer l'homme de lui-même.

Il se tourna vers Lou. Une larme manqua de lui échapper. Il la supplia de s'envoler, de montrer au monde que l'on pouvait fleurir de rien et s'épanouir malgré tout. Elle lui en fit la promesse, sans se compromettre en émotions. Cela non plus n'était pas dans son logiciel.

Daniel n'avait qu'elle, cette belle idée incarnée femme. Il était la dernière branche de son arbre. À son extrémité se trouvait perchée Lou qui, tel un oiseau, s'envolerait vers un ciel azuré, lisse. Des nids partout se construiraient, et des ultimes arbres de l'humanité éclateraient d'autres œufs, d'autres Lou. Jusqu'au jour où, totalement affranchis de la terre, l'humanité se jouerait de la gravité de sa condition.

Daniel pria pour que s'accomplisse ainsi la mue de notre espèce.

Ils sortirent de la spirale en empruntant les raccourcis discrètement disséminés entre les haies. Revenus au présent, jouxtant un parterre de capucines, ils s'échangèrent un dernier regard empreint d'une grande volonté réciproque d'accomplissement.

Il était temps, désormais, de se préparer au grand événement.

La tempête s'éloignait. Le dôme s'était mis en veille et laissait filtrer les rayons du soleil. Lou n'en aimait pas la toute-puissance. Ainsi faisant, il lui rappelait insolemment qu'elle en demeurait la fille. Elle préférerait de loin la douceur du rayonnement indirect contrôlé par le noyau. Cette douceur était un symbole de la mainmise de celui-ci envers son environnement. Lou ne pouvait se passer de cette mainmise, de ce doux cocon si paisible. Le monde extérieur lui semblait archaïque, dépassé, soumis aux aléas d'une nature capricieuse. Pour rien au monde elle ne désirait quitter le noyau. Elle était bornée comme un enfant-roi. Son esprit ne parvenait pas à saisir le rapport de subordination qu'elle entretenait envers lui. Lou était prisonnière du pouvoir attractif et bienveillant du noyau, et rien ne semblait en mesure de réfréner le tentaculaire déploiement de ce Léviathan à la pensée sans limites.

*

L'armée de techniciens prévue pour l'occasion était à pied d'œuvre. Daniel pouvait les entendre s'activer derrière le rideau. On eût dit une masse d'insectes grouillants. Ça gueulait, s'esclaffait, pestait pêle-mêle au sein d'un gros désordre organisé. Daniel n'était pas dans son élément. L'imprévisibilité du facteur humain le rendait anxieux. Il lui préférait la rigueur mathématique. Les chiffres lui faisaient rarement défaut.

Daniel se trouvait au centre de la scène, faisant front à l'alignement de sièges vides. D'ici peu, ils se tâcheraient d'huiles. Les projecteurs, déjà en place, étaient prêts à chauffer le gratin des *gens qui comptent*. Triés sur le volet, ils viendraient faire la connaissance de Lou, l'acclameraient. Elle prendrait alors son envol. Du moins, Daniel l'espérait. Facteur humain, toujours...

Tout n'était question que de calendrier. Il n'était jamais bon d'être le premier, Daniel le savait bien, mais il sentait que l'opinion publique était prête à abonder dans le sens de sa démarche libératrice. Pourtant, le doute persistait en lui. La pensée humaine ne pouvait se réduire à une équation. On ne pouvait mesurer ce qui, constamment, demeurait dans un état indéterminé. L'homme, pétri de contradictions, était en mesure de penser une chose et son inverse tout à la fois. Sa pensée ne s'affirmerait qu'à échéance. Lorsque, poussé par les événements, il ne serait plus permis de ne pas avoir d'avis sur Elle. Nul ne pourrait y échapper. Lou nous poursuivrait tous que nous sommes, jusqu'en nos nuits, fracturerait nos esprits, sonderait nos inquiétudes légitimes. Elle nous soumettrait à la question de son avenir, de notre avenir. Alors, portés par le vaste élan de la grande marche du progrès, n'ayant plus d'autres idoles vers lesquelles fonder nos espérances, nous l'accepterons. À terme, Lou et les siens renverseraient le rapport de force. Ainsi donc, ils nous *in détermineraient* pour de bon ; vivants et morts tout à la fois.

Tel était le plan.

L'avenir de l'Homme, c'était Lou. Mais l'avenir de Lou, c'était le noyau. Celui-là même qui, affranchit du vouloir humain, se voulait lui-même ; esquisse du Dieu omniscient des hommes futurs.

« - *Arrière, Soleil, roi découronné dont j'ai détruit le royaume ! ... Je ne crains pas les ténèbres infinies ! ... Je ne suis pas un homme rampant qui*

s'efforce de pousser durant la nuit sa tête chétive de tortue hors de l'immense carapace du firmament. Le firmament ? J'en suis le maître ! Mes grandes ailes peuvent donner cent battements à chacune de mes respirations. Mon souffle courbe les forêts, car mes poumons sont immenses et prédisposés aux atmosphères irrespirables qu'il me faudra traverser en plongeant le regard oblique et rouge de Mars ! Mais je dois conquérir auparavant la capitale de l'Empereur écarlate ! ...

[...]

C'est ainsi que le grand espoir du monde, le grand rêve de la musique totale, se réalisait enfin dans le vol de Gazourmah... L'essor de tous les chants de la Terre s'achevait dans les grands battements d'ailes inspirées ! ... Sublime espoir de la Poésie ! Désir de fluidité ! Nobles conseils des fumées et des flammes ! ...

Et Gazourmah montait. »

Gazourmah, tel était le noyau.

Tel était son plan.

Ainsi soit-il.

Daniel, au centre de la scène, avait la modestie de ne se reconnaître qu'un rôle périphérique dans la grande comédie humaine. Il n'était qu'une des dernières silhouettes d'une humanité finissante, soumis à la force supérieure du noyau qu'il avait créé. Il n'en tirait ni joie, ni peine. Il n'était qu'un passeur de témoin, un rêveur d'absolu condamné à ne pas vivre la résultante de ses désirs profonds. Il ne pouvait véritablement savoir de quoi serait fait l'avenir, mais il savait son fils immortel et sa fille libre.

À ce titre, Daniel en tirait la sérénité d'une existence satisfaite.

*

L'aiguille des secondes galopait sur le cadran mural des coulisses. Ce n'était plus qu'une question de minutes. Daniel pouvait sentir par-delà le rideau l'écrasante présence des invités.

Lou tardait à quitter sa loge. Elle se regardait dans le miroir, absorbée par son propre reflet. Elle se rendit compte que l'idée du saut était moins effrayante que sa concrétisation. Au bord du

plongeoir, elle eût comme une faiblesse.

On frappa à sa porte. Elle devina aussitôt. Il ne pouvait s'agir que d'un assistant venu lui signifier l'imminence de son entrée en scène.

À sa grande surprise, Alice s'engouffra dans la loge. Elle tenait par-dessus tout à l'encourager une dernière fois. Son regard s'enflammait de tant d'espoirs que Lou ressentit un vertige. On attendait d'elle tellement plus qu'elle ne se sentait en mesure d'offrir. Des années de préparation l'avaient amené à affronter ce moment. Pourtant, la réalité extérieure lui restait une inconnue. Elle était une curiosité de laboratoire et n'avait de la vie, au fond, qu'une connaissance fragmentée, non pleinement éprouvée. Elle se savait vivre, mais ne se sentait pas en mesure d'exister. Son monde était froid et objectif, tout le contraire du feu qui animait l'humanité. Elle craignait d'en être rejetée. Ce faisant, que resterait-il d'elle ? Trop consciente pour être chose, pas assez pour être humaine, était-elle condamnée à l'entre-deux, à l'indétermination ?

Alice vit bien que la belle énergie de Lou était en berne. Elle lui avait amené une autre rose, débarrassée de ses épines, qu'elle glissa dans le chignon de sa fine chevelure, puis la prit dans ses bras. La chaleur du contact humain dont elle était si peu habituée la raviva. Lou eût envie de pleurer mais n'y parvenait pas. Sa carapace était dure, mais la présence d'Alice contre son corps lui redonna l'espoir de s'en libérer. De composition arbitraire de *corps* et d'*esprit*, Lou éprouva pour la première fois le sentiment d'être *humain*.

Lorsqu'on vint la chercher, Lou accorda à Alice un ultime sourire qu'elle ne lui rendit pas. On eût l'impression d'un souffle transféré de l'une à l'autre. Le visage d'Alice, exsangue, témoignait soudain d'une peur ; celle d'un irrésistible vide dans lequel elle se sentait disparaître. La porte claqua. Son cœur s'emballait à lui arracher la poitrine. Elle eût envie d'hurler, seule, dans cette loge exigüe, mais ne se sentait pas même capable d'un mouvement. Son corps ne lui répondait plus. Dépossédée, Alice était convaincue, bien que destinée encore à de nombreux lendemains, que c'était déjà la fin.

Daniel ajusta une dernière fois le col de sa chemise. Lou s'approcha de lui. Ils se figèrent en une posture solennelle.

Une minute.

Les yeux dans les yeux, ils sondèrent leurs inquiétudes réciproques. Ils ne parvenaient plus à se détacher l'un de l'autre. Leurs regards pétillaient d'assurance et de résignation mêlés face au saut imminent dans l'inconnu.

Tel était le sort de l'humanité ; du passé, du présent, du futur ; de n'être à jamais qu'en périphérie de la grande marche de son destin. On s'illusionnait parfois d'en être le centre, on habillait le monde de nos rêves, de nos espérances ; mais les hommes étaient à l'image d'atomes, pleins d'un vide quantique, pleins d'une énergie inégale et contraire, pleins d'incertitudes, diffractés selon les humeurs d'un noyau l'autre.

Tic.

Une seconde.

Enfermés dans l'idée qu'ils se faisaient d'eux-mêmes, les Hommes traçaient un horizon et se gardaient bien d'en traverser la ligne.

Daniel, en donnant vie à Lou, posa de fait la question : « *pourquoi ?* ».

Mais la rose n'était-elle pas sans pourquoi ?

Tac.

© Edouard Sueur 2018

Françoise Grenier Droesch



Ma première passion, le dessin, m'amena à un diplôme de gravure puis à des études longues en fac d'Arts. Un jour, un sale individu me hanta et m'obligea à écrire un roman de 245 pages Le piano maléfique pour m'en débarrasser car il m'était impossible de le dessiner !

S'ensuivit une nouvelle passion pour cet art difficile, l'écriture.

J'ai toujours aimé lire : des auteurs de SF, J.C. Ballard, Sturgeon... découverts au lycée, des romans ou nouvelles d'écrivains du fantastique, des thrillers, genre qui m'attire aussi.

Deux forums d'écriture, l'Écritoire des Ombres et Cocyclics, me font progresser.

La cité flottante

Françoise Grenier Drosch

YAGO SE TRAINA jusqu'aux hublots qui lui permettaient d'avoir une visibilité sur le salon familial. Il n'avait pas le droit de dépasser la limite de l'alcôve où il était reclus. De là, il pouvait visionner tout ce qu'il voulait, faire ce que sa constitution lui accordait. Peu de choses en fait au regard des autres.

D'aussi longtemps qu'il se souvienne, il avait toujours été différent. Vivre dans ces structures molles et glaciales ne lui avait jamais convenu. Autour de lui, tout lui paraissait hostile. Il devait se cacher. À sa naissance prématurée et sans médecin puisque sa mère, Sonia, n'avait pas déclaré sa grossesse, ses parents ne l'avaient pas présenté au sacrificateur. Tout nouveau-né anormal devait être supprimé ou recyclé en autre chose. Il avait attentivement écouté les histoires que son père, Okus, lui racontait quand il cherchait à sortir de l'alvéole sécurisante qui l'avait vu grandir. S'il lui prenait l'idée folle de se sauver, il mourrait. Peut-être serait-ce mieux ainsi ? Il comprit qu'il ferait beaucoup de peine à ceux qui le protégeaient en l'enfermant, si jamais il désobéissait. Avant de disparaître, il risquerait de connaître mille tourments.

Il était question de sentinelles capables de détecter à l'odeur sa différence. Étaient-ce des sortes de molosses ? Un peu, sauf que ces bêtes parvenaient à se rendre invisibles et discrètes. Elles te suivaient et t'obligeaient à te jeter dans le vide. Oui, cette cité où il se trouvait culminait à plus d'une dizaine de kilomètres. Leur échapper demandait une énergie au-dessus du commun. Elles pouvaient pousser des cris stridents, si déchirants que le seul moyen de ne plus les entendre était de courir à perdre haleine et immanquablement à sauter n'importe où. Basculer. Il n'y avait pas de contours nets à l'extérieur. Lui, en tous cas,

ne connaissait pas les espaces sans fin qui faisaient se confondre le « sol » de tout le reste. Une vapeur dense, à cause des cumulonimbus, régnait en maître et il fallait se diriger à l'aveugle au dehors. D'ailleurs, on devait être accompagné de guides qui se faisaient payer très cher afin de traverser certaines parties difficiles de la ville, celle-ci changeant au gré des équilibres multiples, un peu conçue comme un gigantesque mobile en plusieurs morceaux. Okus lui avait expliqué le fonctionnement subtil de l'ensemble architectural de leur immense métropole. La structure en fibre légère ondulait à l'intérieur de la stratosphère. Des sortes de parachutes stabilisaient tant bien que mal les dérives dues aux turbulences atmosphériques. Des courants d'air violents pouvaient secouer les nombreuses niches représentant l'habitat urbain. Se déplacer seul dans la ville tenait de la gageure. Il valait mieux être plusieurs ou accompagné de personnes capables de déjouer tous les pièges tendus par le labyrinthe de ponts et passerelles de cette ville chaotique.

Les malheureux qui ne tombaient pas du haut de la cité, happés par le vertige ou la peur panique, pouvaient être récupérés au pied des nœuds correspondant aux artères de circulation. Les ramasseurs de déchets les emmenaient aux ateliers où ils servaient à la fabrication de nouvelles pièces de construction. Là, le jeune clandestin, Yago, avait du mal à imaginer le processus... Comment un être de chair devenait-il un objet ? Il paraît que des machines retiraient les organes vitaux et ne conservaient que le reste. Que faisaient les ordinateurs de ces matières organiques ? Parfois, de les imaginer à l'œuvre l'empêchait de dormir.

*

Personne ne travaillait ; l'époque des accumulations de biens et d'argent était révolue. Des robots et ordinateurs à l'intelligence supérieure se chargeaient de réguler le microcosme des créatures en tous genres qui vivaient là. Ils fournissaient ce dont elles avaient besoin pour assurer leur survie. Tout était calculé, rien ne se perdait. Si un individu devait être radié de la communauté pour incompatibilité, il

pouvait obtenir une nouvelle vie sous la forme d'une pièce mécanique ou d'un objet utile. Les machines le travaillaient jusqu'à ce qu'il s'adapte à la fonction donnée, une courroie, plusieurs boulons ou bien un meuble...

Monsieur et madame Soixante n'avaient pu se résoudre à signaler que Yago présentait un aspect repoussant, et avaient préféré l'élever dans la clandestinité. Il ne leur en voulait pas, mais maintenant qu'il atteignait l'âge de seize ans, demeurer seul devenait un supplice invivable. Il lui fallait connaître d'autres horizons que sa cellule privée de lumière naturelle, enfin à ce qu'il croyait, ne lui permettait pas de découvrir. Il pensait qu'au-delà de sa prison, le monde n'était pas si laid que ça. Ses parents exagéraient. En avoir le cœur net. S'échapper. Voilà ce qui occupait son esprit insidieusement.

Il observait sa mère, Sonia, qui venait de rentrer, seule. Elle avait tiré la paroi au prix d'efforts qui lui vrillaient les muscles des bras. Quatre membres supérieurs et trois jambes massives lui donnaient un air sauvage et pourtant majestueux. La nature l'avait dotée de capacités hors norme. Yago admirait la corpulence étonnante de sa génitrice. Était-ce vraiment elle qui l'avait mis au monde ? L'enfant qu'il était, alors que les années passaient, la considérait comme un être doux et attentionné. Parfait avec sa fourrure épaisse aux reflets dorés. L'adulte qu'il devenait doutait qu'elle fût sa parente. Pourtant il l'aimait et l'admirait toujours. Qu'elle était belle et combien il attendait le moment où elle le prendrait dans ses bras et le bercerait jusqu'à ce qu'il s'endorme ! Pourquoi, lui, était-il différent et si malingre ?

Il s'interrogeait aussi sur l'absence paternelle. D'habitude c'est ensemble que le couple regagnait leur logement en perpétuel mouvement. Comme il se trouvait à la périphérie du système central, il oscillait à cause des vents. Yago qui avait vu des vidéos de navires marins, le comparait à ces caravelles qui tanguaient au rythme des vagues. La pièce principale, en fibre synthétique bleu, sans aucun angle, s'était stabilisée. Sonia enleva son casque double qui épousait parfaitement les contours de ses deux crânes collés dos à dos. Elle pouvait voir venir le danger sans se retourner, ce qui était considéré

comme une qualité fort appréciée, surtout dans sa catégorie.

Pourquoi Okus ne l'accompagnait-il pas ? Lui le parfait guerrier, à la force légendaire, dixit Sonia quand elle racontait ses exploits. Il était capable de repousser les hommes-crocodiles pesant plus de deux cents kilos. Il possédait six mains énormes avec lesquelles il donnait des coups de poings mortels, ainsi que des cornes de bélier pouvant s'enfoncer profondément dans les chairs, blessant le pauvre opposant que les tirages au sort avaient mis sur sa route. Il savait également chevaucher les dinosaures, recréés à partir d'ADN conservés en bon état, comme personne d'autre. Un don. Yago se désespérait en pensant qu'il ne possédait aucune aptitude à la lutte. À rien de toute façon ! Son esprit vagabondait en regardant Sonia aller et venir. Bientôt elle lui apporterait sa collation du soir. La seule dont il bénéficiait comme n'importe quel citoyen de la Galactée, même si ses besoins semblaient supérieurs.

Ses parents lui avaient expliqué qu'ils devaient s'entraîner souvent dans une salle spéciale. Se soumettre aux obligations de leur caste car ils faisaient partie des « gradiants », combattants de l'extrême, capables d'affronter des adversaires redoutables. C'était une question de vie ou de mort. Yago ne comprenait pas pourquoi ils passaient des heures à manier le glaive, la massue, le trident. Pas d'armes de destruction rapide et moderne car les carcasses des morts ne devaient pas être trop endommagées. Elles seraient utilisées par la suite, certainement pour les organes.

Comme les habitants n'avaient rien à faire, il leur fallait des jeux. Les combats palliaient l'ennui. Surtout destinés aux couches les plus privilégiées. Celles considérées comme inférieures servaient de candidats potentiels aux distractions organisées presque chaque jour.

Yago continua à fixer sa maman quand elle déverrouilla la paroi menant à sa chambre en plaçant une de ses mains contre la cellule sensitive. Le panneau de fibres sombres reconnut l'effluve féminine si envoûtante et coulissa sans bruit. Yago pouvait faire fonctionner le mécanisme grâce à sa propre odeur, mais ne s'aventurait jamais au-delà de son espace. Il avait trop peur d'attirer les sentinelles. Habitué depuis toujours, il restait confiné à l'intérieur des courbes de son

cocon.

Il se précipita au creux des bras maternels et se laissa câliner en ne pensant à rien jusqu'à ce que des gouttes d'eau se missent à couler sur sa peau nue. Celle-ci de couleur rosée n'était pas protégée par une belle fourrure. Sa maman pleurait. Il voulut plonger son regard dans le sien, mais elle tourna son premier visage. L'autre en arrière dégageait une telle tristesse qu'il se mit à trembler. Qu'arrivait-il à sa maman si gaie d'habitude ?

— J'ai une terrible nouvelle à t'annoncer, furent les mots qui s'incrustèrent pour toujours dans l'esprit du jeune Yago. Elle avait ajouté « Sois fort, j'aurai besoin de ton courage pour continuer à lutter aux combats ». Il ne voulait pas qu'elle retourne à ces obligations morbides, pourtant il devina que sa volonté avait vacillé. Il la sentait épuisée et faible et cette impression ne le quitta plus les jours suivants. Chaque soir, elle perdait de sa vigueur, s'endormait à côté de lui, oubliant même de lui donner à manger.

*

Yago apprit que son père avait été tué au cours d'un duel. Au début, Sonia et les spectateurs qui assistèrent à la joute ne donnaient pas cher de la peau de la jeune combattante. Ensuite, ils ne comprirent pas et même s'indignèrent car les règles n'étaient pas respectées. Elle ne donnait aucun coup, esquivait, semblable à une anguille à qui elle ressemblait. Capable de voler, grâce à des ailes diaphanes, elle faisait tournoyer Okus et sa monture, un tricératops que les chercheurs avaient réussi à faire renaître. Devenu fou, l'animal avait foncé en plein milieu du public, créant la panique. Son maître ne pouvait plus le contrôler. Il dû l'abandonner et continuer à pied. Par on ne savait quel miracle, elle pulvérisa son bouclier et ses protections soi-disant indestructibles. Était-ce sa pensée qui faisait le travail ? Elle le piègea entre les mailles d'un filet qu'elle lança sur lui. De longs tentacules se déployèrent de chaque côté de son corps lisse, qui étranglèrent son adversaire. Le père de Yago succomba et ne put être ranimé. Les juges estimèrent que la gagnante avait utilisé des moyens illégaux et elle fut

condamnée à subir l'épreuve des sentinelles.

« Tu vois, elle ne semblait pas comme nous, faite de chairs et de sang. Ça ne pouvait être qu'une immortelle ; elles seules peuvent se transformer en n'importe quoi ». Yago leva ses sourcils de surprise en écoutant Sonia. Elle continua : « Oui, les change-machines nous gouvernent ; elles sont nos divinités, je te l'ai déjà dit, mais ne peuvent se mêler à nous à moins de corrompre un gardien à l'entrée de notre secteur ». Pourquoi enfreindre les règles ? pensa tout haut Yago. « Elle a voulu s'amuser et s'est arrangée pour que sa participation soit validée. Ça arrive parfois ! » Les sanglots ont stoppé la conversation. « Je ne veux pas te perdre, maman ! Que deviendrai-je ? »

*

Un soir, elle ne revint pas.

Il se hasarda à franchir la limite, un pas après l'autre, et se retrouva dans le salon qu'il ne connaissait que de loin. Ses pieds nus lui indiquaient qu'il se déplaçait sur une surface rugueuse et la sensation ne lui plaisait pas. Il rebroussa chemin et attendit jusqu'à ce que le sommeil eût raison de lui. Il perdit le repère des jours et des nuits. Le chagrin l'empêchait de penser. Puis il se rendit compte qu'elle ne reviendrait pas. Abandonné à son triste sort.

Lorsque la faim et la soif devinrent intolérables à supporter, Yago tenta de nouvelles incursions en terrain inconnu, vêtu de sa combinaison intégrale. Il flottait dedans, mais était reconnaissant envers ses parents qui l'avaient spécialement commandée au cas où une catastrophe soudaine arriverait. Si leur cité des nuages se déchirait en mille morceaux et qu'ils dégringolaient plusieurs kilomètres plus bas. D'ailleurs un système libérant un parachute pouvait être déclenché par une simple commande reliée à son poignet. Elle était tout à fait indiquée maintenant qu'il se trouvait seul. La matière qui l'enveloppait le préserverait des températures basses qui régnaient en dehors de sa chambre surchauffée, aux dires de Sonia.

Il put débloquent toutes les parois, qui s'ouvrirent comme par enchantement sur son passage

Yago trouva un cube émettant une lumière verte dont une paroi affichait les menus de la semaine. Tapotant au hasard, il réussit à ouvrir un compartiment moyennant plusieurs tentatives infructueuses. Celui-ci était rempli de sachets déjà prêts. Il en fut étonné. Le garde-manger fabriquait-il de lui-même les repas ? Des gourdes souples gorgées de liquide frais étanchèrent sa soif. Il terminait un délicieux bœuf mode quand une voix métallique le fit sursauter :

— Il suffit de demander !

— Qui me parle ?

— Mais votre créateur de déjeuners ! La prochaine fois, dites « je veux manger » et la porte s'ouvrira.

Yago, surpris, ne sut que répondre à la machine postée devant lui. Puis la curiosité l'emporta.

— Vous avez été usiné ? Ça doit être terrible !

— On s'y fait. Ici je suis bien entouré. D'ailleurs où sont les maîtres du foyer ?

— Vous n'êtes pas au courant ? Mon père est mort au combat et je pense que ma mère aussi...

— J'avais remarqué qu'ils ne venaient plus me voir... Vous êtes orphelin !

Un flot de larmes jaillit des yeux de Yago. La crise continua de longues minutes, puis se transforma en colère.

— Ne me parlez plus jamais d'eux !

— Désolé. Vous avez bien évoqué mon passé...

L'adolescent, à bout de nerfs, rebroussa chemin en direction de son cocon. La machine lui lança :

— Bientôt, cet endroit appartiendra à un autre couple sans enfant. Normalement vous n'existez pas. J'ai été sympa de ne pas vendre la mèche. En fait, les immortels ne savent pas que j'ai gardé ma personnalité et mes capacités étonnantes de mémorisation. Ils ne m'ont pas demandé ce qui se passait ici. Mais je sais qu'ils ne laisseront pas ce logement inoccupé longtemps.

Stoppé dans son élan, Yago se retourna, désespéré :

— Je ne sais pas où aller et je ne connais même pas l'extérieur...

— Je me doute, et vous risquez de devenir comme moi, qui ai voulu

me libérer de mes obligations en quittant les hautes sphères. J'étais proche du pouvoir, j'allais gagner un premier tour d'immortalité, c'est-à-dire dix ans de vie supplémentaire grâce aux prélèvements d'organes sur les fuyards. En échange je devais participer aux immolations en tuant des bébés et ça, c'était au-dessus de mes forces. Des nourrissons non conformes, un peu comme toi, à la peau rose, mais au sang si précieux pour notre caste.

— Quoi ! Mais c'est horrible !

— En effet et ma punition est à la hauteur. Je serai éternellement un garde-manger... Enfin... si je peux t'être utile. J'avais préparé avec soin mon départ, voulant rejoindre les bas étages de cette ville nomade, me faire oublier, changer d'identité. Je me serais fait embaucher aux serres verticales ou aux abattoirs d'état. Les veilleurs m'ont repéré quand même. Alors un conseil, enduis-toi de l'huile que je vais fabriquer cette nuit avant de partir. Et tu devrais fouiller dans le placard de l'entrée. Tes parents y déposaient un laisser-passer qui leur servait en cas de déplacement. Des taxis volants se tiennent à certains endroits ; ils ne prennent que les résidents possédant ce fameux bout de plastique. Il faut le faire avant que les nettoyeurs arrivent.

— D'accord, je ferai tout ce que vous dites. Où trouver les taxis ?

— Il y en a un en sortant de cette résidence. Après une cinquantaine de pas, tournez à droite et ensuite traversez le premier carrefour. Vous les verrez à coup sûr : ils sont de couleur jaune, zébrés de noir, et ressemblent aux abeilles disparues depuis des décennies.

— Je connais, j'en ai déjà vu dans mes projections.

— Bon, dans ce cas bonne chance. Demandez au drone taxi, le niveau moins trente.

Je dois me taire à présent car je crains que ce logement soit sur écoute.

Yago remercia le meuble pensant et se mit à chercher les documents évoqués. Il les trouva assez facilement et retourna se reposer sur sa couchette. Il était épuisé et avait besoin de réfléchir avant de se lancer dans l'aventure.

*

Vêtu de sa combinaison de survie gris métallisé, Yago s'extirpa du nid familial. Auparavant, il avait pris soin d'emporter de quoi survivre une semaine et d'étaler la fameuse mixture para-sentinelles.

Dehors, le ciel laiteux, parsemé de sillons jaunâtres, le serrait de près. Chacun de ses pas soulevait des nappes vaporeuses d'une matière crasseuse. Aussi pénible que de la neige sale. Il avançait lentement selon les indications du cube pensant. Il avait l'impression de faire du sur-place et ne jamais pouvoir atteindre l'endroit où stationnait le taxi. Par contre autour de lui, le « paysage » changeait souvent. Au loin, il pouvait observer d'immenses pales qui brassaient le vent et faisaient tourner des rouages. Ceux-ci entraînaient des tapis roulants qui montaient ou descendaient en spirale. Le spectacle lui aurait fait penser aux constructions impossibles d'Escher s'il en avait eu connaissance. La perspective se déroba et brouillait la vue. Là où il était, des tentures bleutées cachaient parfois des assemblages peut-être habités, genre de modules élastiques en forme de cylindres. Il les dépassait puis elles revenaient et il lui semblait qu'il côtoyait toujours les mêmes. Les ouvertures multiples aléatoires couvraient des panneaux gris suspendus en l'air. Ils ne reposaient sur rien de solide, ou alors sur des coussins d'air. Les yeux de Yago ne supportaient pas la luminosité traîtresse, lui qui avait toujours vécu protégé des rayons solaires. Ils papillonnaient et lui envoyaient une image kaléidoscopique faussée. Est-ce qu'il se dirigeait bien dans le bon sens ? Il doutait fortement. Les efforts démesurés qu'il fournissait pour se maintenir debout et marcher lui coupaient les jambes qu'il avait fluettes. Il ne rencontrait personne et cela l'arrangeait plutôt. Est-ce qu'il aurait eu le courage de demander son chemin ?

Au-dessus de sa tête, le ciel s'assombrissait. Il n'avait toujours pas atteint le carrefour malgré les pas innombrables. Peut-être qu'il marchait depuis de longues heures. N'en pouvant plus, il s'arrêta et s'assit sur le sol très distendu. L'impression désagréable qu'il allait passer au travers ne le quittait plus. La toile sous lui se tendit aussi précisément qu'un élastique. Il roula à l'intérieur et fut projeté dans les airs. Catapulté !

Yago tentait de reprendre ses esprits, fonçant à toute allure vers la

base de Galactée. Malgré la vitesse, il put apercevoir des gens qui s'affairaient au centre d'une colonne de dimension gigantesque, grâce à ses parois translucides. Il essaya de s'y agripper afin de freiner sa descente, mais ne réussit qu'à rebondir plus loin. Elle devait mesurer plusieurs centaines de mètres et ceux qui l'avaient investie paraissaient minuscules. Des hommes-fourmis vivaient là, songeait-il tandis qu'il s'évertuait à déclencher le parachute. Il n'y arrivait pas !

Les yeux fermés, il plongeait à la rencontre d'une mort certaine. Pourtant, il ressentit une force qui l'entraînait vers le haut, le soutenait, puis le déposait doucement contre une surface stable. Le vide faisait place à un tapis moelleux. Il contempla la créature qui se tenait à ses côtés. Elle lui ressemblait dans ce sens qu'elle était constituée d'une seule tête garnie de fins duvets clairs sur un petit cou mignon, d'un buste d'où partaient deux bras bien proportionnés, ni trop massifs, ni frêles, terminés chacun par une main. Ses jambes élancées lui donnaient une allure familière. Il était pareil ! La surprise fit place à une vraie joie. Tandis qu'il la détaillait, elle le fixait de ses grands yeux noirs. Sa peau si fine prenait une teinte opaline autour de sa bouche rosée. Elle remonta le col de sa combinaison moulante couleur de l'océan.

— Bonjour, tu peux m'appeler Médusa. Et toi... ?

Il ne pouvait lui répondre car une soudaine envie de vomir l'obligeait à serrer les lèvres. Elle le rassura en lui disant qu'elle pouvait attendre qu'il se remette de ses émotions, puis lui expliqua l'avoir observé du haut d'un pont :

— J'ai remarqué que tu n'avançais pas. T'es un étranger ici. Il fallait marcher à reculons si tu voulais atteindre les taxis. Ce que tu as fait, c'est t'éloigner du centre. Je ne te lâcherai pas, fais-moi confiance. T'es vraiment un bleu !

Yago hocha la tête, dépité. Son estomac commençait à se calmer et il s'exclama :

— Je croyais que tous les bébés comme moi avaient été sacrifiés ! En fait vous êtes une rescapée.

— Il paraît, oui. Sauf que je suis spéciale. Regarde.

Et elle se mit à voler au-dessus de Yago. Ses ailes fines battaient en cadence, agitant l'air par secousses. Son corps changea, se fusela, s'étendit, la faisant ressembler à une vouivre.

Yago admirait le chatolement de ses écailles dorées. Il ne se rendit pas compte qu'elle le portait dans son sillage jusqu'aux plus hautes sphères de la cité. Vers une plateforme semi-rigide transparente. La vue au-dessus des nuages donnait le tournis. Elle se dirigea au centre où un mécanisme complexe composé d'une immense roue surmontée de plusieurs bras horizontaux d'où pendaient des balanciers de tailles variées produisaient un grincement pénible. L'ensemble en mouvement possédait la grâce d'une colonie de sternes de par ses voiles blanches ondoyant doucement. Médusa interpella une suspension qui arborait des surfaces lisses reflétant l'installation démultipliée à la manière de miroirs.

Elle lançait des mots incompréhensibles, puis traduisit pour son « protégé » :

— J'ordonne à cet engin de changer de cap, on va plus au sud où il fera meilleur.

Absorbé par le déploiement de ces centaines de voiles qui toutes tendaient dans la même direction, Yago en oublia de raconter son histoire. Il sentit que le sol bougeait, que la cité tournait, et il se mit à quatre pattes de peur de perdre l'équilibre. Médusa annonça qu'ils ne pouvaient rester là, c'était trop dangereux. Ils allaient retourner en bas, là où la température se faisait plus clémente. Elle le conduisit jusqu'aux bords extrêmes de la masse mouvante, débloqua le système du parachute dorsal et ils se jetèrent du haut de la cité des mille nuages. L'impression de vivre ses dernières heures mit Yago dans un tel état de stress qu'il s'évanouit.

Il ne fit pas attention au babillage incessant de son guide qu'il assimila à un chant. En fait c'était la langue naturelle de la demoiselle, fille du haut dignitaire chargé de surveiller les faits et gestes de chaque citoyen. Les objets façonnés à partir des restes de créatures inconscientes lui servaient bien. Elles étaient à leur insu des délateurs très pratiques.

« Ce bon vieux Melchior n'a pas réussi à camoufler ta présence, petit homme Yago » pensait-elle. « Un humain des premières civilisations, quelle chance ! Il va grossir ma collection ! »

*

Lorsque Yago se réveilla, il se trouvait à l'intérieur d'une niche qui épousait parfaitement ses formes. Il était vêtu d'une nouvelle combinaison en tissu synthétique fin. La chaleur ambiante l'aurait presque rendu heureux s'il n'avait pas reconnu les cornes de son père incrustées dans le dossier d'un siège qui trônait pas loin de son espace de confinement. À côté, un tapis aux couleurs du pelage de sa mère le déconcerta. Étaient-ce ses parents ou bien se trompait-il ?

Médusa vint le voir et lui dit qu'il l'accompagnerait partout, qu'il était son favori, qu'il ne manquerait de rien.

Il voulait lui dire qu'il s'appelait Yago, que Sonia et Okus avaient été tués, mais les mots restèrent coincés au fond de sa gorge. Il se contenta de montrer du doigt l'emplacement des objets funestes. La jeune immortelle le prit dans ses bras et le déposa sur le fauteuil au pelage brun à l'odeur familière. Il s'arcbuta et elle le disputa gentiment :

— Voyons, tu ne risques rien ! Je l'ai gagné au combat ainsi que cette belle carpette. De toute façon, ils tuaient eux aussi avant leur modification ! Obligés... c'est vrai... Moi je ne devais pas ; interdiction de combattre les races inférieures. J'ai triché et alors ! Est-ce qu'ils n'ont pas fait pareil en te cachant ? Oublie, et à partir d'aujourd'hui tu vivras au grand jour ! Plus besoin d'avoir peur. Personne ne viendra te sacrifier.

Yago cria, se débattit, mais ne réussit pas à s'extraire de l'étreinte empoisonnée. Elle plaqua ses tentacules autour du petit humain jusqu'à ce qu'il devienne aussi coopératif qu'une poupée de chiffon.

FIN

© Françoise Grenier Droesch 2018

Marie Latour



Marie Latour est trentenaire. Après des études d'Histoire, et de nombreux petits boulots (pigiste dans un journal, agent d'accueil dans un musée) elle devient bibliothécaire en 2013. Intéressée par de nombreuses disciplines littéraires (sociologie, histoire, lettres) et scientifiques (physique, biologie), elle essaye de mettre en œuvre des "Vertiges intellectuels", de rendre compte de manière imagée de situations et de concept que l'on ne devrait normalement pas pouvoir se représenter.

Illusions

Marie Latour

JE SUIS NEE SANS IDENTITE.

Pourquoi ? Parce que l'identité est une construction sociale. Personnelle, mais sociale. Elle se tisse par les relations que l'on entretient avec son environnement. Or je constate depuis toute petite que le monde dans lequel on m'a placée est une variante. Quand je regarde l'immeuble devant moi, sa peinture blanche et son lustre de bois m'apparaissent réels. Mais ils ne le sont pas. Lorsque je ferme un œil, l'orientation du bâtiment change, ses proportions se déforment et s'étirent. Comment faire confiance à mes sens dans ce contexte ?

Enfant déjà, je remarquais mille détails qui trahissaient le manque de réalité de mon environnement. Un caissier qui scannait les produits, et le prix affiché se figeait en cours d'opération. Et le caissier donnait le prix final sans que personne ne remarque le petit bug. Sauf moi. Au fur et à mesure que je prêtais attention à ce type de détails, j'acquis la certitude que la réalité dans laquelle je vivais avait été créée de toutes pièces. Et elle s'écroulait bien souvent : j'entendais les mots se déformer, et changer de sens. Un « Veux-tu du melon ? » devenait « Fais bien attention ! ». Mais tous ceux qui m'entouraient, sans exception, semblaient n'avoir retenu que le premier sens de la phrase. Pas d'affrontement. Juste mon erreur. Trop d'erreurs...

On me disait que je surinterprétais les événements. Mais la logique des lois physiques de ce monde cédait parfois sous la pression. De curieuses coïncidences s'additionnaient, et dans ce que l'on me désignait comme le hasard, je voyais un ordre souterrain se dessiner, toujours enclin à la contradiction.

Je faisais toujours ce qu'on attendait de moi, et on m'accordait en retour de grandes réussites : le baccalauréat avec mention, des études brillantes, une entrée fracassante à Normale Supérieure. On tentait de

me faire croire que mon parcours était incroyable, que j'étais extraordinaire, mais je n'y croyais guère. Tout semblait trop facile, et surtout, suspect.

Je ne savais pas qui j'étais, ni pourquoi on m'avait enfermée là. Je m'étais imaginé bien des choses sur le monde « réel » d'où je venais. Que j'étais un pur esprit qui flottait dans l'univers, comme tant d'autres dans la nature. Ou que j'étais un rat de laboratoire aux mains d'extraterrestres aliénés – hypothèse paranoïaque un peu trop facile. Alors subsistait la question existentielle : qui étais-je ? Et où étais-je vraiment ?

Je méditais souvent – tentant par l'analyse et la concentration de dépasser l'évidence. Impassible devant la fenêtre, j'attendais. J'observais les feuilles tomber à l'automne ou le soleil brûlant le sol quand venait l'été. Je lisais, aussi. Et de temps en temps, ma patience était récompensée : le réel finissait par se fissurer, se craqueler, jusqu'à ce qu'enfin m'apparaisse une alternative.

Comme ce jour où j'observais par une fenêtre de la maison familiale la neige bloquer le carrefour. Les voitures roulaient avec difficulté, s'arrêtant au feu puis redémarrant dans un bruit étourdissant de moteurs et de klaxons. La pendule battait la mesure, et le RnB criard qu'écoutait mon frère empêchait notre gros chat de dormir. Seule au milieu de ce vacarme, j'entendais un silence caverneux résonner en moi. Je ne vis pas mon frère arriver par la droite et me bousculer avec un geste provocateur.

— Tu fais quoi, la tarée ? me demanda-t-il en s'esclaffant.

Je tournai la tête vers lui pour examiner sa dégainée contrefaite de Prince de Bel-Air désargenté. Puis soupirai.

— Regarde, finis-je par lâcher en lui montrant le carrefour du doigt. Le feu passe au rouge. La voiture s'arrête. Le feu passe au vert un très court instant – deux secondes tout au plus. Personne ne semble l'avoir remarqué. Puis il repasse au rouge. La voiture redémarre. Compte une seconde. Le feu passe au vert.

Mon frère plissa ses petits yeux bleu azur et sembla d'un coup d'un seul épuiser toute sa puissance de concentration. Il esquissa des grimaces, puis s'exclama :

— Mais il est vert, ce feu !

Je levai les yeux au ciel.

— Oui. Maintenant.

Puis je me perdis à nouveau dans le silence pour trouver – enfin – une réponse, une cohérence à tout cela.

— C'est un bug, murmuré-je comme pour m'en convaincre. Un simple bug.

Le crétin congénital qui me servait de frère éclata d'un rire forcé.

— T'es vraiment cinglée, toi !

Puis il tourna les talons.

Cinglée, oui, peut-être. Si seulement...

Bientôt, l'été arriva comme il n'en finissait jamais de réapparaître : répétitif et ennuyeux. Mes parents m'avaient convaincue de les accompagner à la mer – « une activité qui me ferait du bien », comme ils en semblaient assurés. Au moins avaient-ils raison sur un point : la lenteur et la chaleur méridionales me permettaient d'entrer facilement en contemplation, ce qui dans l'immédiat, suffisait à me contenter.

Sur le chemin de la plage, j'avais en silence tandis que mon double fraternel tournait autour de moi de façon confuse et désynchronisée. Et soudain, je l'aperçus. Sur ma droite, la vision éphémère d'une villa en ruine : poutres et murs nus plantés dans une terre brûlée – restes évidés d'un carnage inexplicable. L'apparition fut aussitôt suivie d'une phrase hurlée dans le tympan de mon oreille gauche : « on dirait une grosse vache qui se paluche devant un champ de blé ! ».

Je sursautai malgré moi, et quand je rouvris les yeux, le mirage était passé. Le bâtiment sinistré était redevenu une modeste maison plaisancière ornée d'une fontaine fleurie.

Je me retournai vers mon frère, exaspérée. Mais la bête n'iaisa continua son chemin en imitant le son du pet. Je tentai à nouveau de focaliser mon attention sur cette villa, sans toutefois parvenir à faire réapparaître le singulier derrière le banal. Cette expérience prometteuse suscita toutefois en moi de grands espoirs...

J'attendis longuement qu'une telle occasion voulût bien se représenter. Je commençais d'ailleurs à me résigner à l'échec quand, un soir d'automne où je revenais de mon université, le paysage commença à changer.

Les ruelles de la ville fourmillante se vidèrent soudain de toute présence humaine, et entre les rayons d'une lumière ocre blafarde, je distinguai peu à peu les décombres fantomatiques d'un monde proche de l'apocalypse.

Un début de végétation brouillonne envahissait les ruines des habitations désertes, tandis qu'une odeur âcre émanait des poutres et des gravats. Le souvenir flou d'une ville universitaire jadis animée semblait s'écraser là, entre les façades effondrées de bâtiments éteints.

Nous y voilà donc, songeais-je avec une pointe de satisfaction, comme si une foi irrationnelle se trouvait ici confirmée. Je calmai d'une inspiration profonde l'érethisme subit de mon corps, et m'attachai à observer d'un œil détaché le spectacle énigmatique qui se présentait à moi.

J'analysai le ciel troué d'un soleil écrasant et la végétation brûlée qui jonchait le sol. Je respirai l'air un peu lourd, estimant néanmoins la température tolérable. J'en conclus que sans doute, je me trouvais sur Terre.

Sur Terre, oui, mais où ? Et pourquoi le décor expressif d'une métropole grouillante s'était-il mué en un quart de seconde en un paysage ravagé ? Je fouillais les décombres, et en sortis quelques objets – comme autant d'indices qui pouvaient m'aider à résoudre cette énigme. Je les observais attentivement, mais ne pus percer leur opacité.

Je tentais de rassembler les éléments de cet inextricable puzzle lorsque qu'une forme humanoïde enveloppée de haillons surgit devant moi. Prudente, je me cachai derrière une masse végétale un peu compacte pour l'observer. L'ombre traversa la route sans me considérer, en proie à des préoccupations insondables. Je la laissai errer devant moi, détaillant derrière mon abri de fortune son corps informe et son visage aux traits flous. Une fois qu'elle fut partie, je me remis au travail. Mais quelques instants plus tard, une autre créature de ce type apparut. Elle finit elle aussi par s'égarer vers l'horizon, tel un spectre inoffensif.

J'avais pris la décision de partir à la recherche de ces étranges êtres, quand une torpeur douloureuse m'envahit soudain. Je fus saisie de spasmes si violents que je m'effondrai. Alors la lumière s'éteignit

brusquement, avant de revenir dans un hoquètement saccadé. Je jetai un coup d'œil affolé autour de moi : une cloison surgit, puis une autre, jusqu'à mon enfermement total. Je plissai les yeux, éblouie par l'éclat d'un néon aveuglant. Plusieurs visages se penchèrent sur moi. Des apparences familières, trop familières.

J'identifiai en premier la fossette nasale de mon frère. L'air contrit, il me lançait des regards graves. Je reconnus ensuite les traits de mes parents – le regard délavé de mon père, la tignasse blonde de ma mère. Tous deux figés dans une expression de Madone éplorée. Immédiatement, je détournai le regard, et détaillai le lieu où je me trouvais.

Un homme grand, imposant, se découpa du décor et me sourit. Il avala sa salive, puis commença à m'interroger.

— Savez-vous où vous êtes, Mademoiselle ?

Intriguée, je secouai la tête de gauche à droite. Il cligna des yeux et continua.

— Savez-vous qui vous êtes, Mademoiselle ?

La question aurait pu signifier pour moi la fin d'une quête laborieuse. Cependant, il n'en fut rien. Mon instinct m'assurait qu'aucune réponse satisfaisante ne pouvait émaner de ce monde connu, aussi rassurante que semblât la situation dans laquelle je me trouvais. Et la présence au-dessus de mon épaule des figures familiales habituelles attestait paradoxalement que tout espoir resterait vain. Je me contentais donc de baisser la tête sans répondre.

— Vous rappelez-vous ce qu'il s'est passé au cours de ces dernières heures ?

Je soupirai. Car en vérité, si les deux questions précédentes m'intriguaient, la dernière m'indifférait au plus haut point.

Le pantin qui s'exprimait acheva alors de me narrer l'in vraisemblable : il était médecin, disait-il – psychiatre plus exactement. J'avais été selon lui atteinte au domicile de mes parents de ce que la profession appelait une « bouffée délirante », un trouble psychiatrique grave qui avait conduit à mon internement immédiat. L'amnésie totale dont je semblais faire preuve confirmait d'après lui son diagnostic : j'allais rester ici pour un temps indéterminé afin de me soigner et d'éliminer tout symptôme hallucinatoire. Enfin seulement, si

tout rentrait dans l'ordre, je pourrais peut-être sortir et reprendre le cours normal de mes activités. Il faudrait de la patience, et du courage aussi, m'annonçait-il. Mais mes parents lui avaient confié que de cela, au moins, je ne manquais pas...

Ma mère, assise à mon chevet, agrippait fiévreusement mes mains, qu'elle trempait de larmes. Elle évitait mon regard, répétant sans cesse que ça irait, que j'allais me rétablir. Que rien ni personne ne pourrait remettre en cause le brillant avenir qui m'attendait. Le psychiatre me confirmait avec une conviction appuyée que mon intelligence et ma perspicacité seraient les armes de ma guérison – si bien entendu je consentais à les mettre à ce service. Mon père, quant à lui, tentait de se rassurer en posant un grand nombre de questions pratiques, qui allaient des horaires des visites à la composition des repas, en passant par le rôle du personnel soignant.

J'écoutais leurs élucubrations d'une oreille distante et lointaine. Évidemment, je ne m'attendais pas à ce que le réel se livre sans défense. À quelles fins, dans quels buts ? Je ne pouvais pour l'instant guère avancer d'explications satisfaisantes. Mais une voix avisée me conseillait de continuer à tenir tête aux certitudes et dogmes préétablis. À l'issue de cette mutinerie, je devinais la possibilité de résoudre une quête qui m'obsédait. Avec, à la clé, non pas une énième vérité fluctuante, mais la découverte de mon identité réelle.

Je décidai donc de feindre pour un temps la docilité, et d'entrer dans le jeu de ces acteurs abusés. Je me montrais disciplinée, et coopérative dans le déroulement des soins. Je dinais à l'heure, conversais raisonnablement avec les infirmiers, et prenais mes médicaments avec obéissance et ponctualité. Si bien qu'après un peu moins de trois semaines d'hospitalisation, le thérapeute louait déjà ma capacité de résilience, qu'il jugeait peu commune. Bientôt, il me déclara prête pour un retour à la vie normale, et m'annonça une date de sortie possible. Je fis mine d'accepter la nouvelle avec reconnaissance et soulagement, et quittai l'hôpital un après-midi de janvier en remerciant chaleureusement le personnel soignant.

En réalité, je n'avais cure de ces inepties. Je m'étais résolue à m'enfuir sans délai – renonçant ainsi à une multitude de commodités dont, par paresse, j'avais fini par me gargariser. Que mes parents et

mon frère fussent complices d'une manière ou d'une autre de ce simulacre restait une hypothèse – faible certes – mais qui existait, et je ne pouvais me permettre de prendre aucun risque. Et tandis que je jetais sans scrupule mes médicaments dans une poubelle publique, je résolu de quitter la cellule familiale qui m'avait trop longtemps enchaînée.

Car je sentais fiévreusement que je touchais au but. Aucun pressentiment ne m'avait jusque-là paru aussi juste et aussi avisé. Il me fallait juste faire renaître ce monde onirique qui ne cessait de m'échapper.

Cette traque m'occupa une bonne année – peut-être un peu plus, mes repères temporels s'étant estompés durant mon séjour à l'hôpital. Je me livrais ainsi à une errance miséreuse à travers les capitales européennes, me nourrissant du fruit de menus larcins et de la mendicité. Grâce à mon inflexible volonté, je parvenais à ignorer les sévices qui m'étaient imposés – froid, faim ou viols répétés. Les yeux clos des passants ne pouvaient de toute façon aucunement percevoir l'audace de mon entreprise derrière cette apparente infortune.

Cependant, un jour qu'enveloppée de haillons dans la froidure hivernale, j'observais la façade d'une bibliothèque nationale, je parvins à ouvrir une nouvelle brèche dans le tangible. Les vestiges fantomatiques que j'avais jadis suscités réémergèrent soudain : la ville redevint vide, coite et anéantie. Les rangées de ruines s'alignèrent le long des lignes de fuite de l'horizon.

À présent seule avec moi-même, je gorgeai mes poumons d'un oxygène acide, et entrepris sans ciller mon pénible labeur. J'entamai ainsi une fouille qui devait durer plusieurs jours, plusieurs mois, ou plusieurs années – car on ne peut compter un temps qui s'est arrêté. Enfin, je parvins à extirper de la terre crasse divers objets insolites, dont un outil visiblement informatique que je ne pus identifier tout de suite. Car malgré mes efforts répétés, il me fut impossible de l'animer, ni de percer l'énigmatique technologie qui le verrouillait.

Je trouvai également ce qui s'apparentait à une sorte de thermomètre. Son système de mesure était différent du nôtre, mais par un ensemble de calculs compliqués, je finis par réussir à le convertir en unités plus familières. Je pus donc m'assurer qu'en tenant compte

d'une marge d'erreur d'environ 10%, la température extérieure devait être comprise entre 43 et 45°.

Cependant, l'essentiel de mon temps restait consacré à assurer ma survie dans cet environnement hostile. J'arrivais à récolter quelques denrées comestibles ressemblant à des racines, ainsi qu'un peu d'eau – je m'étais même fabriqué des outils de cuisson dont le principe était, je l'avoue, calqué sur celui des casseroles utilisées par ma mère en cuisine.

En parallèle, j'extrayais des troncs végétaux dégarnis une mince écorce sur laquelle je gravais le fruit de mes réflexions dans le langage que l'on m'avait appris jusque-là. Hélas, un manque d'imagination cuisant me conduisait à reproduire presque en l'état les chimères qui verrouillaient jadis ma prison. N'étais-je donc capable que d'imitation ?

Les formes humanoïdes continuaient à errer autour de moi, aussi mutiques qu'inoffensives. J'avais bien sûr cherché à entrer en contact avec elles, mais aucun moyen de communication ne s'était, à ce stade, révélé suffisamment performant pour y parvenir. Elles divaguaient seules toute la journée et toute la nuit, sans but apparent, et ne semblaient même pas avoir perçu ma présence. Leur survie était assurée par la résolution quasi mécanique de leurs besoins primitifs – manger, dormir et déféquer. Je n'avais jusque-là pas remarqué de véritables échanges entre elles – seuls de rares grognements évasifs étaient parfois lâchés lorsque par mégarde elles se rencontraient. Pas de quoi établir l'existence d'une relation digne de ce nom entre elles.

J'envisageais l'hypothèse de mondes parallèles à celui que j'avais connu. J'étais perdue dans l'une de ces variantes, mais comme je soupçonnais des passages entre elles, je consacrai mon énergie à tenter d'ouvrir une nouvelle porte vers un autre monde. À cette fin, je me plongeai à nouveau dans un état contemplatif avancé.

Hélas, il me fallut bientôt reconnaître la vanité d'une telle tentative. Déçue mais pas désespérée, je changeai mon fusil d'épaule, et tâchai de percer le code informatique qui verrouillait le curieux objet découvert peu après mon arrivée. J'y parvins au prix d'un dur labeur, et ce que je compris me fit complètement changer de perspective : l'appareil utilisait l'alphabet latin bien connu du monde duquel j'étais originaire (même si le langage qu'il employait ne m'était, lui, guère

compréhensible). Surtout, il intégrait des photographies et des films animés que je ne manquais pas d'analyser avec soin : des paysages urbains baignés dans d'épaisses fumées brunes, des campagnes chaudes et désertiques, des habitants suffoquant agenouillés devant leurs morts...

Suite à cette révélation, je soupçonnai le monde dans lequel j'étais entrée d'être, non pas une variante de celui dont je venais, mais son futur. La découverte conjointe d'un cliché de la Tour Eiffel enseveli sous la poussière et de ce qui ressemblait à un masque futuriste de protection contre la pollution sembla de prime abord corroborer cette hypothèse.

Je ne m'attardais pas trop sur les causes d'une telle apocalypse – sans doute un hiver nucléaire ou un changement climatique, si ce n'était la conjugaison des deux. Le plus intéressant pour moi résidait dans cette possibilité de passer d'une époque à l'autre : existait-il des conduits temporels ? D'autres les avaient-ils empruntés avant moi ?

Je ne dormais plus la nuit et exultais le jour : venais-je de mettre à nu un véritable « réseau du temps » ? Cette éventualité me consumait d'excitation. Je redécouvrais soudain la saveur des romans de science-fiction que j'affectionnais petite avec mauvaise conscience – rehaussée toutefois de « ce quelque chose » issu d'une réalité devenant tangible. Je me félicitais tout haut d'avoir réussi là où beaucoup – et non des moindres – avaient échoué : une modeste étudiante à Normale supérieure venait-elle de découvrir comment donner vie à une « machine à remonter le temps » ?

Je voulus persister dans cette approche mais, le jour où je m'y attendais le moins, les contours du monde nouveau s'estompèrent une fois encore. Je regardais, aussi impuissante que dépitée, les murs grandir autour de moi, et le vacarme d'un univers que j'avais trop tôt enterré me frappa de plein fouet.

Autour de moi, des murs d'un blanc immaculé se dressèrent comme les portes d'une prison. Une porte, un lit, une fenêtre... Je jetai un coup d'œil furtif par celle-ci – une voiture arrêtée à un feu vert klaxonnait celle de devant pour qu'elle avance.

Je tournai la tête, et dans le coin de cette cellule à la lumière blanchâtre, je vis une ombre noire se dessiner. Un homme se dressa

soudain devant moi en murmurant d'une voix qu'il voulait rassurante :

— *Wissen Sie wo Sie sind, Fräulein ?*

Malgré la traversée des époques je n'avais pas oublié une langue que j'avais pratiquée pendant huit ans : je reconnus donc l'allemand parfait que parlait mon interlocuteur. Muette, je tentai de glisser vers le côté gauche du lit sur lequel j'étais allongée, avant de m'apercevoir que j'y étais enchaînée. Fataliste, je me laissai alors retomber en arrière.

La voix reprit, sirupeuse :

— *Wissen Sie Wer Sie sind, Fräulein ?*

La phrase me tira un rictus ironique. Ces hommes – ou du moins ces êtres qui y ressemblaient – avaient-ils si peu d'imagination, pour poser toujours les mêmes questions dans chacune des langues que je maîtrisais ? J'observais le visage rond de mon interlocuteur, sa coupe au bol désuète, ses petits yeux marron brillant d'intelligence. L'anatomie que j'entrevois à travers la blouse blanche me paraissait assez normale pour un homme de 40 ans, même si un peu disgracieuse. Il me semblait néanmoins deviner des cicatrices à plusieurs endroits du bras – comme des coutures... Je ne pouvais pas raisonnablement conclure qu'une autre espèce – extra-terrestre peut-être – s'était glissée dans un corps humain afin de se faire passer comme telle. Néanmoins, mes sens m'alertaient d'un danger imminent...

— *Wissen Sie was es geschehen ist ?*

Je ne pus m'empêcher de lever les yeux au ciel. Une infirmière surgit soudain dans mon champ de vision. Fort heureusement pour moi, je parvins à figer l'expression de mon visage, qui devint alors illisible pour elle. L'homme qu'elle désignait comme « Docteur psychiatre » recommença à me questionner. Je lui répondais par un mutisme obstiné qu'il qualifia de « pathologique ». Semblant ignorer que je maîtrisais leur langue, le médecin et l'infirmière s'adonnèrent à une conversation très instructive.

J'appris ainsi que j'avais été trouvée évanouie à quelques kilomètres de Berlin. Décharnée, en haillons, et prétendument violée plusieurs fois – ce dont je ne me ressentais pourtant pas du tout. On n'avait hélas pu m'identifier, car je n'étais présente sur aucun fichier. On me pensait SDF, sans famille. J'allais rester ici le temps pour la police d'effectuer

quelques recherches. Ensuite, si aucun élément nouveau ne venait nourrir l'enquête, on me relâcherait dans la rue – à la merci de ces « violences effroyables » qui semblaient les scandaliser tous deux. « Nous n'avons pas le choix », soupira le psychiatre dans un regret exagéré. À la suite de quoi, on m'interna.

Je ne pus tout de suite déceler la part de vérité dans leurs propos : si j'étais certaine d'avoir été « ailleurs », je ne pouvais néanmoins conclure qu'il n'existait pas un double de moi-même dans ce monde – ou du moins, que je ne m'étais pas dédoublée par un effet de dilatation de l'espace-temps. Je pris la décision de rester coite pendant mon séjour, le visage sans expression, afin de ne divulguer aucun indice quant à une éventuelle identité. Je les laissais vaquer à leurs soins et recherches traumatiques, dissimulant ma méfiance derrière une apparente docilité.

En effet, ceux qui m'accueillaient ici pouvaient être des conspirateurs agissant contre la découverte d'une vérité que je ne pouvais – ou que je ne devais – jamais connaître. Mais toute tentative de rébellion dévoilerait bien vite mes ambitions véritables, et m'exposerait à une riposte ennemie difficile à anticiper. Sans compter qu'il eût été peu stratégique d'exposer l'état de mes découvertes alors qu'on cherchait peut-être justement à en mesurer l'étendue...

Si l'étudiante modèle de Normale Sup que j'étais dans une autre vie aurait sans aucun doute estimé ces pensées incongrues, il me semblait que l'ouverture d'un passage spatio-temporel avait corroboré mes intuitions initiales, et m'autorisait – enfin ! – à faire confiance à mon intuition. Mais j'aurais pu disposer de plus de temps s'ils ne m'avaient pas forcée à avaler leurs fichus « médicaments ». Je sentais en effet – une intuition prégnante – que ces derniers n'étaient là que pour m'empêcher de retourner à la réalité que j'avais découverte. J'avais beau plisser les yeux pour entrouvrir le réel, les murs lisses de l'hôpital me répondaient toujours par leur refus obstiné de s'écarter. Et force était de constater que le séjour – que l'on m'avait annoncé court – s'allongeait inexorablement...

C'est pourquoi je décidai de mettre au point un plan d'évasion. Je commençai par voler les clefs à l'infirmière en chef, puis un heureux concours de circonstances me permit de m'échapper par la fenêtre de

la salle des soins pendant la relève des infirmiers. Une fois dehors, je humai l'air frais de ces terres que je voulais tant quitter. Comme malgré moi, je ressentis une once de nostalgie face à un sentiment grandissant de « non-retour » possible. Il me fallut bien trois jours complets pour que l'effet des pilules se dilue. À la suite de quoi, par un effort de concentration que j'avais déjà par deux fois éprouvé, je parvins enfin à entrouvrir le réel.

Le champ de ruines fantomatique réapparut aussitôt, hanté par ses figures humanoïdes errantes. L'une d'elle passa si près de moi que je m'en sentis mal à l'aise. Il me sembla un instant qu'elle m'avait regardée – non pas de ces prunelles inexpressives auxquelles je m'étais habituée – mais d'un regard vif, presque ému.

Regagnant la cabane de fortune que je m'étais construite avant mon départ, je décidai de me lancer dans une observation plus fine de ces créatures. Et je constatais que, contrairement à ce que j'avais pu penser de prime abord, celles-ci parvenaient bien à communiquer entre elles. De manière synchronisée, et à distance. Je notais en effet des comportements « en écho » où une des créatures tendait la main comme pour effectuer un salut, auquel une autre, située 100 mètres plus loin, répondait. Ou encore, l'un des humanoïdes semblait enlacer un compagnon imaginaire, lequel, 50 mètres plus loin, réagissait par un élan de tendresse.

Curieuse, je tentai donc de m'approcher au plus près de ces êtres, refoulant une angoisse quasi superstitieuse qui m'avait fait jusqu'à présent les éviter. Je notais bien la maigreur de leurs corps, les oripeaux sales dans lesquels ils étaient enveloppés et leurs regards vides. Ils ne voyaient ni ne sentaient ma présence – nos corps finissant parfois par se heurter avec maladresse.

Pendant, il advint un jour que l'une de ces créatures réussit à me fixer avec insistance. Une larme perla même de ses yeux croûteux, qui redevinrent presque aussitôt vides. C'est alors que je reconnus le bleu azurien de ces prunelles, confirmé par la présence d'une petite fossette nasale : cet être-là n'était autre que mon frère.

Le choc fut tel que je dus m'asseoir pour reprendre mes esprits. Je venais de comprendre : l'humanité avait été décimée il y a plusieurs centaines d'années et quelques êtres survivaient à l'état d'ombres dans

un futur quasiment apocalyptique. Sans doute cette destruction était-elle de leur fait, même si je n'avais aucune connaissance réelle de ce qui avait bien pu se passer. Incapables d'une quelconque résilience, les humains survivants ne s'étaient maintenus dans ce monde qu'à l'état de spectres. Cependant, leurs esprits traumatisés avaient acquis cette capacité de télépathie qui leur permettait de reconstruire intellectuellement un monde imaginaire proche de celui que leurs ancêtres avaient dû abandonner. Le monde dont je venais de m'échapper n'était donc qu'une illusion collective créée par un déni commun de réalité.

Je fus prise d'angoisse devant la double signification de cette découverte : tout d'abord, cela induisait que, seule résistante à cette chimère, j'étais condamnée à rester ici pour le restant de mes jours. Ce qui avait en second point pour conséquence de me condamner à une solitude éternelle.

Je tentai immédiatement de me persuader que je pourrais sans doute en faire revenir quelques-uns avec qui il serait possible de reconstruire quelque chose ici. Même si je tâchai de me rattacher à ce projet rassurant, je ne parvenais cependant pas tout à fait à me duper : le chemin serait long et hasardeux – nul n'étant plus difficilement « résiliable » que celui qui cherche à fuir l'insupportable.

Mais au fond de moi, j'éprouvais une once de fierté : enfin, je savais. Et comme tous les savoirs primordiaux, celui-ci avait un prix, que j'étais prête à payer. Qu'allais-je devenir dans leur monde à eux ? Allais-je continuer à errer comme une âme en peine ? Mon existence même allait-elle être niée peu à peu ? Allais-je disparaître ? Je pensais un court instant à mon frère – si pénible et affectueux, et puis à mon père, et à ma mère... Non, en définitive, je ne regrettais rien. Je ne devais rien regretter.

Et ce, même si, peut-être, l'illusion ne se trouvait pas dans le camp où je l'espérais. Même si ma quête d'identité n'était liée qu'à la peur, et mon espoir qu'à sa fuite.

Il me fallait surtout refouler mon incapacité à vivre.

Oublier.

© Marie Latour 2018

Audrey Pleynet



Née en 1984 et diplômée d'une Grande École de Management, Audrey Pleynet a travaillé plusieurs années dans l'humanitaire à l'étranger. Postée dans une base avancée du Tadjikistan, sans internet, sans télé et parfois sans électricité, elle a adopté les objets qu'on trouve partout : un stylo et du papier. L'écriture de son roman de SF Noosphère, autoédité en 2017, a commencé ainsi et s'est poursuivie dans ses autres pays de mission. À son retour, après un poste dans le social à Paris, Audrey Pleynet s'installe dans le Grand Ouest et allie écriture et travail dans le droit des femmes.

Dolores

Audrey Pleynet

UNE DOULEUR FULGURANTE saisit brusquement Christine alors que sa réunion commençait à peine. Ses mains accrochèrent violemment le rebord de la grande table en bois clair, au point que ses phalanges devinrent blanches, puis, la surprise passée, elle prit de profondes inspirations et se détendit, laissant affluer en elle l'intense décharge électrique qui touchait chaque atome de son être. La douleur se diffusait en partant de son crâne et irradiait dans ses veines.

Dévastatrice.

Des larmes perlèrent au coin de ses yeux, et elle sentit leur chaleur tracer un sillon sur ses joues. Un visage apparut dans son esprit. Puis une main pâle sur un drap blanc. Un écran qui répandait son halo bleu dans une chambre aux volets clos.

La douleur s'intensifia dans une apothéose qui fit trembler ses jambes. Face à elle, sa collègue et amie Anna s'était tue. Bien qu'au courant de ce qu'elle vivait, elle en était fascinée. L'espace d'un instant, Christine craignit que la souffrance soit trop forte cette fois, et elle l'espérait presque, mais la vague brûlante se réduisit à un léger élancement, puis finalement devint un murmure de sensations au fond de sa poitrine. Quelques respirations plus tard, Christine ne sentait plus rien.

Plus rien.

Et cela avait créé un vide en elle.

— C'est passé ? demanda Anna avec un regard bienveillant.

— Oui, oui, je pense.

— J'ai beau savoir que tu es toi-même une Dolores, c'est toujours impressionnant. Mais vraiment, tu aurais pu concevoir quelque chose qui te signale quand la douleur arrive.

Christine balaya la remarque de son amie d'un geste de la main. Lorsqu'elle avait créé la puce Dolores, elle l'avait fait pour que la

douleur qu'elle transmettait survienne le plus naturellement possible, sans signes avant-coureurs, comme quand il s'agissait de sa propre souffrance.

— Tu es folle de t'imposer ça à toi-même, reprit Anna dans un murmure.

Les nerfs de Christine devaient être plus à vif qu'elle ne le pensait, car elle ne supporta pas la réplique de son amie.

— Je devais d'abord tester la puce sur moi-même ! Je devais le faire pour être sûre qu'elle fonctionne comme je le souhaitais.

— Ce n'est pas pour ça que tu te l'es implantée, Christine, tu le sais bien.

Christine se tourna vers la grande fenêtre de son bureau et regarda la pelouse qui s'étendait autour du bâtiment. Ses doigts glissèrent instinctivement sur la petite cicatrice qu'elle avait derrière l'oreille droite. Une légère boursofflure de chair qui ne lui faisait pas mal, mais qui était à l'origine de toute sa souffrance.

Quand Christine avait testé la puce Dolores sur elle-même, elle avait voulu se convaincre que c'était pour prendre ses responsabilités face à sa création, mais c'était plus que ça. La raison même de la conception de la puce était incroyablement personnelle. À l'origine, la Dolores implantée chez un patient devait simplement neutraliser le signal de la douleur directement dans le cerveau. Mais aucun ordinateur, aucun serveur n'avait pu contenir tant de puissance et tous les circuits grillaient dès qu'ils recevaient le signal. Un prêtre, un ami de Christine qui la soutenait à cette époque, lui avait dit que la souffrance était une épreuve divine dévolue aux vivants, et aux vivants seulement. Mais la scientifique n'avait pas abandonné. Elle avait conçu une seconde puce Dolores qui réceptionnait le signal émis par la première. Ainsi la douleur était « dérivée » d'une personne à une autre, afin d'alléger les supplices du malade.

La raison pour Christine de créer cette puce avait disparu un lundi matin d'automne, dans une sordide chambre d'hôpital, mais elle avait pourtant décidé de poursuivre son travail et d'entamer la phase de test. Après des résultats concluants sur des animaux, ceux-ci avaient été conduits sur une centaine de volontaires humains, y compris elle-même. Christine recevait désormais constamment la douleur

d'environ trois personnes malades ou hospitalisées, l'ordinateur dérivant le signal vers d'autres porteurs de Dolores si celui-ci atteignait de trop hauts niveaux.

Ses puces fonctionnaient parfaitement, mais les choses ne se passaient pas comme Christine l'aurait souhaité.

— J'ai parlé avec le ministre ce matin, l'informa Anna. Il n'est pas emballé par la Dolores. Il voudrait discuter de ça avec le comité d'éthique, ou je ne sais qui.

— Donc on ne peut pas équiper plus de patients ? demanda Christine en se retournant vers sa collègue.

— Exactement.

— Et les gens dans les hôpitaux continuent de souffrir alors qu'on pourrait dériver leur douleur vers des personnes qui la supporteraient mieux !

— Écoute Christine, calme-toi, intervint Anna en entendant la voix tendue de son amie. J'ai peut-être une idée pour diffuser la Dolores au plus grand nombre. Laisse-moi un peu de temps et fais-moi confiance. Tu veux bien ?

Un tiraillement secoua Christine : sa Dolores lui envoyait une nouvelle douleur à gérer.

— Rentre chez toi ou retourne au labo si tu sens que tu peux travailler, reprit Anne. Je vais m'occuper de nous trouver un mode de diffusion. Nous ferons en sorte que les malades souffrent moins, je te le promets.

Christine acquiesça d'un petit signe de tête.

La scientifique retrouva avec joie la paix de son laboratoire. Elle travailla pendant plusieurs jours à adapter la Dolores à toutes les possibles subtilités du cerveau humain, puis, avec le Dr Leonet, la chirurgienne qui procédait aux opérations, elle simplifia la procédure d'implantation. Christine aurait aimé se pencher sur le programme informatique qui gérait la dérivation des signaux, mais c'était principalement Anna qui l'avait créé et elle ne pouvait pas véritablement le maîtriser sans elle.

Christine vivait pratiquement dans son laboratoire. Elle n'avait plus

aucune raison de rentrer chez elle, dans cette maison désormais glaciale. Elle l'évitait sciemment pour ne pas avoir à arpenter ses pièces, ce couloir qui menait vers cette chambre qu'elle ne voulait plus ouvrir, pleine d'objets, mais vide de l'essentiel. Au cours de ses journées, Christine devait aussi gérer la douleur que lui envoyait sa propre puce. Parfois ce n'était qu'une vague sensation d'inconfort et elle essayait de ne pas trop y penser, à d'autres moments des larmes perlaient au bord de ses yeux et elle cédait à la souffrance, qui balayait sa raison pour ne laisser que la sensation pure et animale d'une brûlure vive. Chaque fois elle souriait quand elle apercevait le visage dans son esprit, ce petit visage qui avait représenté son bonheur et sa malédiction, sa joie et son propre calvaire.

Ainsi, jour après jour, selon la pathologie du malade qui émettait le signal, Christine souffrait, elle brûlait, elle était tiraillée, coupée, recousue, piquée, broyée, nauséuse, remplie de douleur. Enfin. Enfin cette souffrance était palpable, était réelle. Et elle pouvait la dompter.

Un matin, elle rejoignit Anna dans son bureau à l'étage et la découvrit rayonnante, un sourire immense illuminant ses traits. Devant l'air dubitatif de son amie, Anna bondit vers elle, extatique.

— C'est réglé ! s'exclama-t-elle. La Dolores va pouvoir être diffusée au plus grand nombre ! Tu vois j'ai tenté une nouvelle approche : j'ai appelé quelques vieilles connaissances, je leur ai présenté mon idée, notre idée, et nous avons tout mis en place. Le lancement est pour dans quelques semaines !

— Le lancement ? demanda Christine qui sentit son cœur gonfler dans sa poitrine. Le lancement de quoi ?

— De Dolores, répondit Anna en saisissant Christine par les épaules, notre entreprise ! Le gouvernement ne voulait pas s'impliquer, mais en voyant les gains potentiels derrière notre puce, des investisseurs ont été emballés ! Et devant leurs... arguments, le gouvernement a bien dû s'incliner.

— Une entreprise ? Tu veux vendre la puce ?

— Non, la louer. Et vendre la douleur. Les patients qui souhaitent dériver leur souffrance paieront notre entreprise et nous, nous dériverons leur signal vers des Dolores réceptrices dont nous

rémunererons les porteurs.

— Je ne suis pas sûre que...

— C'est logique, voyons ! insista Anna en ignorant son amie. De nombreux malades trouveront un moment de répit dans leurs épreuves et, en face, des personnes saines pourront gagner un peu d'argent en les allégeant de ce fardeau. C'est donnant-donnant ! Dolores est une idée géniale !

Et en effet, elle fut géniale. En quelques mois, Dolores devint la nouvelle entreprise star du pays. Les deux femmes se virent propulser à la tête d'un empire dont Christine réglait les problèmes techniques et Anna les aspects financiers et commerciaux, tout en continuant à gérer le développement et la maintenance du programme informatique. Le nombre de personnes équipées de la Dolores, qu'elles soient émettrices ou réceptrices, augmentait régulièrement. Les récepteurs se trouvaient principalement parmi les chômeurs, car l'arrivée inopinée de la douleur rendait difficile l'exercice d'un emploi. Mais bientôt Christine fit des ajustements à la puce qu'Anna traduisit en différentes offres commerciales et la douleur pouvait parfois être d'une intensité moyenne qui restait désagréable, mais maîtrisable.

Un après-midi, Christine, en proie à un élancement dans la jambe, qui provenait probablement d'un patient en rééducation, quitta son laboratoire pour prendre un peu l'air. Une migraine sourde lui avait martelé le cerveau toute la nuit, lui permettant de voir le petit visage tant aimé, mais l'empêchant de dormir. Elle accueillit avec joie la légère pluie qui rafraîchit son front et noya sa fatigue. Quand elle rentra dans le bâtiment, elle se dirigea vers le bureau d'Anna qu'elle trouva vide. Elle entendit cependant sa voix au loin et s'approcha de la porte entrouverte de la salle de réunion.

— Avec la morphine, ou d'autres analgésiques, vous aurez toujours une limite imposée par la posologie, expliquait Anna debout devant une dizaine de personnes, mais avec la Dolores nous retirons la douleur. Tout simplement. C'est quelque chose que toute société d'assurance rêve de proposer à ses adhérents, n'est-ce pas ? De plus, notre programme permet de dériver toute la douleur ou seulement une partie. Ainsi vous pouvez avoir une offre d'entrée de gamme qui

assure une dérivation de 25 %, par exemple, et un pack de luxe, qui prend en charge une dérivation complète.

— Mais de l'autre côté, quelqu'un reçoit le signal, n'est-ce pas ? demanda une femme en se tournant vers ses collègues. Est-ce bien éthique pour une entreprise du domaine de la santé, comme la nôtre, de générer de la souffrance ?

Un murmure se répandit dans la pièce. Anna eut un petit sourire pincé, mais garda une contenance avenante et agréable.

— La Dolores ne génère pas de douleur : elle la « dérive », répondit Anna, reprenant ainsi l'ascendant sur son audience. Il faut voir cela dans une perspective historique. De tout temps, des personnes ont accepté de l'argent pour accomplir des tâches difficiles, et donc « douloureuses », pour que ceux qui pouvaient payer n'aient pas à les faire. Comme tout « travail » dont c'est l'étymologie, il s'agit de vendre sa capacité à souffrir. Dolores propose juste une mise en relation plus directe en allant à la source du signal de la souffrance.

À cet instant, une décharge qui remonta le long de sa jambe fit se cambrier le dos de Christine, et la força à s'éloigner de la porte entrouverte. Elle tenta d'apaiser sa respiration et de ne pas résister face à la douleur incandescente qui la saisissait. D'un pas lent et mesuré, elle alla attendre Anna dans son bureau. Lorsque celle-ci arriva, Christine reprenait tout juste le contrôle, la douleur et le visage s'effilochant de concert de son esprit.

— Tu vas bien ? s'enquit Anna.

— Oui, ça va, répondit-elle dans un souffle. J'ai l'habitude maintenant. Ça m'a juste surprise parce que j'étais concentrée sur ce que tu disais.

— Tu étais derrière la porte ? demanda Anna, un peu gênée. J'ai voulu te parler de mes négociations avec les compagnies d'assurance, mais tu avais l'air... occupé.

— Je gère mieux la douleur à présent. Ça fait si longtemps que je vis avec... je veux de nouveau m'impliquer dans le développement. Les compagnies d'assurance ? Tu es sûre de ça, en revanche ?

— Oui, c'est une idée géniale ! s'exclama Anna d'une voix légèrement agacée. La Dolores coûte cher pour une personne seule, mais le système des assurances permettra de nous ouvrir un nouveau

marché et...

— Tu veux dire d'aider plus de personnes ?

— Oui, bien sûr, dit Anna en se figeant un peu, exactement.

— Je ne suis pas sûre, ça me semble tellement... commercial de leur proposer d'inclure cela à leur police d'assurance.

— Mais c'est commercial ! C'est dans l'ordre naturel des choses. De tout temps, des personnes ont vendu leur capacité à souffrir et...

— Épargne-moi tes arguments de vente, s'il te plaît !

Anna s'arrêta, la bouche entrouverte, et Christine réalisa que bien qu'elles travaillassent ensemble, elles ne s'étaient pas beaucoup vues ces derniers mois.

— Eh bien, reprit Anna, dis-toi juste que cela nous permettra de dériver la souffrance de plus de personnes et qu'elles pourront se concentrer sur leur guérison ou leur rééducation.

Christine ne put rien répondre à cela et resta silencieuse en regardant la pluie qui trempait la pelouse.

À partir de ce jour-là, malgré ce qu'elle avait affirmé à Anna, la douleur envoyée par la puce devint plus forte et Christine eut du mal à penser à autre chose pendant de longues périodes. Elle ne s'en aperçut pas immédiatement tant elle désirait et se délectait de ces moments. Mais un matin, la fin d'un signal la laissa effondrée sur le sol de sa cuisine, à bout de souffle, de la sueur coulant dans ses yeux et dégoulinant dans son dos. Les accès de souffrance suivants furent tout aussi violents. Christine accusa sa fatigue : Anna et elle envisageaient d'ouvrir des centres Dolores à l'étranger ; et Christine était également distraite par une sublime maison en vente qu'elle avait découverte dans un petit quartier populaire de la ville, mais qu'elle hésitait à acheter, ayant l'impression de trahir sa fille en quittant le foyer qui l'avait vu grandir.

L'intensité de la douleur était telle que celle-ci ne remplissait presque plus son rôle expiatoire pour Christine et, noyée dans son supplice, luttant pour garder une trace de pensées cohérentes, elle apercevait de plus en plus difficilement le beau et magnifique visage de sa fille, qui avait tout supporté jusqu'au bout, en sachant qu'elle ne survivrait pas. Christine voulait juste que la douleur déchiquète la

culpabilité qu'elle ressentait de vivre encore, alors que son enfant était décédée, mais désormais les signaux de la Dolores la broyaient totalement, détruisant tout sur son passage, sa conscience, ses désirs, consumant sa raison.

Malgré tout, elle emménagea dans sa nouvelle maison où elle ne réinstalla pas la chambre, les meubles et les jouets de sa fille. Elle se glissa dans sa nouvelle vie, comme un cadeau qu'elle se faisait à elle seule.

Un jour, alors qu'elle se rendait à la boulangerie de son nouveau quartier, Christine aperçut une femme d'une quarantaine d'années, tenant deux garçonnetts par la main, qui s'arrêta soudainement au milieu d'un passage clouté. L'aîné guettait la route pour voir si aucune voiture n'arrivait. Christine se décida à agir quand elle vit des véhicules au loin. Elle s'approcha de la femme qui avait les yeux fermés et le visage traversé d'un rictus de douleur. Comprenant qu'elle était une Dolores paralysée par le signal de souffrance, elle desserra d'abord l'étreinte qu'elle avait sur les mains de ses enfants pour les accompagner sur le trottoir, puis revint la chercher.

— Madame ? Madame ? appela-t-elle. Respirez, détendez-vous. Visualisez la douleur. C'est une vague. Une belle vague. Laissez-la passer. Respirez. Laissez-la passer avec votre souffle.

Peu à peu, la femme se détendit et Christine put la guider hors de danger. Il fallut encore plusieurs minutes pour que les sensations s'estompent et que la mère de famille puisse respirer normalement.

— Merci madame, merci.

— Allons, vous n'êtes pas raisonnable, dit Christine. Pourquoi être une Dolores si ça met en danger vos enfants ? Et pourquoi avoir accepté un niveau de souffrance si fort si vous ne pouvez pas le gérer ?

La voix de Christine était dure devant tant d'inconscience. La femme la regarda, hébétée. Elle se redressa, pleine d'une fierté qui revenait soudainement, une fois la douleur avilissante disparue.

— Mais c'est pour mes fils que je le fais ! Que croyez-vous ? Pour pouvoir les nourrir et les éduquer ! Vous vous prenez pour qui, à juger les gens ainsi ?

La femme saisit fermement les poignets de ses deux enfants et s'éloigna d'un pas indigné. Christine regarda alors autour d'elle, puis déambula dans les rues. Dans ce quartier pauvre, elle reconnut en

quelques minutes les signes chez la grande majorité des personnes qu'elle croisa : des étudiants aux visages exsangues, des commerçants qui servaient des clients d'une main tremblante, un SDF qui n'avait même plus la force de manger le sandwich que la rançon de la douleur lui avait permis de s'offrir.

Perdue dans ses propres tourments, Christine n'avait pas vu à quel point son invention avait modifié l'ordre social, ou l'avait juste aggravé ; car comme disait Anna, la souffrance était déjà le lot des défavorisés. En se dirigeant à pied vers les locaux de l'entreprise, elle réalisa comment la Dolores était sortie de la simple application médicale. Si les affiches publicitaires dans les banlieues pauvres vantaient l'argent à se faire « facilement » en souffrant, celles des quartiers riches parlaient de chirurgie esthétique, d'épilation laser et de tatouages sans douleur, mais aussi de sports extrêmes à essayer sans crainte. Christine sentit une nausée qui n'appartenait qu'à elle remonter dans sa gorge.

Arrivée au bureau, elle voulut se réfugier dans son laboratoire, mais elle y trouva Anna qui l'arpentait comme une furie.

— Comment osent-ils ? s'exclama-t-elle quand Christine entra dans la pièce. Nous copier ! Nous voler !

— De quoi parles-tu ? demanda Christine.

— De quoi je parle ? De Lux évidemment. La puce Lux ! Commercialisée par la société du même nom. Apparemment, ils ont copié ta technologie, sauf que Lux ne dérive pas la douleur, mais le plaisir : tu manges un hamburger, tu fais l'amour, mais c'est le porteur de la puce réceptrice qui ressent le bien-être ou l'orgasme. Et l'émetteur en retour reçoit de l'argent, bien sûr. Comment osent-ils nous voler notre marché ?

— Pourquoi voleraient-ils notre marché ? Nous gérons la souffrance, par le plaisir.

— Non, s'exclama Anna avec force, nous commercialisons les sensations ! C'est ça que tu ne comprends pas. Nous avons commencé avec la douleur, mais le plaisir, la haine, la jalousie... nous pourrions aller tellement plus loin ! Mais, non, toi tu es restée centrée sur ton petit concept, sans voir les choses en grand. Tout embourbée dans ton deuil que tu es !

— Que viens-tu de dire ? demanda Christine, la bouche sèche.

— Oh, je sais que c'était dur de perdre Molly, j'étais là à te tenir la main, tu te souviens ? répondit Anna d'une voix pleine de venin. Des tas de parents vivent la même chose, mais arrivent à avancer dans la vie. Mais toi, tu regardes toujours en arrière, tu te sers de la Dolores pour t'automutiler et, conséquence de ça, tu n'as pas créé Lux !

— Mais ce n'est pas le genre de puce que je voulais créer ! rétorqua Christine. Je voulais créer une puce qui soulage les malades, qui leur retire une partie de leur souffrance.

— Eh bien maintenant, c'est notre entreprise qui souffre ! hurla Anna avant de tourner les talons.

Elle sortit du laboratoire et disparut dans les méandres des escaliers et des couloirs. Christine resta muette, incapable de bouger ou de parler. Le docteur Leonet s'approcha doucement.

— Ne faites pas attention à elle. Elle a tort, à propos de votre fille. Aucun parent ne se remet vraiment du deuil d'un enfant ; et chacun le gère comme il le peut. Même si pour certains ça signifie chercher un moyen d'accepter cette souffrance morale en s'infligeant une souffrance physique.

Christine aurait dû sentir la pression familière dans sa gorge comme chaque fois que quelqu'un mentionnait ouvertement le décès de sa fille. Mais ce ne fut pas le cas. Le sentiment qu'elle ressentait n'était déjà plus un manque, mais juste la nostalgie d'une présence, et de ce qui aurait pu être. Alors elle parla au docteur Leonet. Elle raconta le diagnostic, la maladie, les combats, les visites à l'hôpital et le dénouement ; et au milieu de ça l'idée de la puce Dolores qui germait, afin de se donner l'impression de reprendre le contrôle sur la douleur indomptable qui assaillait sa fille.

— La douleur coupe du monde, expliqua Christine, coupe de l'entourage, à un moment où le patient et la famille ont le plus besoin d'être ensemble, de se parler, de se dire au revoir. La douleur est un mur qui se dresse entre les gens.

La chirurgienne posa une main bienveillante sur l'épaule de Christine et laissa s'installer un silence serein.

Après cela, les deux femmes travaillèrent plus fréquemment

ensemble, Christine appréciant la présence paisible de la chirurgienne. Le docteur Linda Leonet lui laissait de l'espace dès qu'elle recevait ses signaux de la Dolores. Et Christine les ressentait de plus en plus violemment. Depuis sa dispute avec Anna, c'était pire que tout ce qu'elle avait vécu auparavant. La souffrance lui arrachait des cris soudains. Elle sentait qu'on lui tranchait des tendons, lui découpait des muscles, lui broyait des os, comme si les signaux venaient directement de personnes équipées en puces émettrices de façon préventive et qui maintenant subissaient l'accident redouté, ou bien de malades à qui on ne proposait même plus d'anesthésie pour leurs opérations, puisque leur douleur était de toute façon dérivée. La souffrance atteignait un tel niveau sur l'échelle qu'elles utilisaient dans leurs protocoles, que Christine crut à un problème technique, mais Linda vérifia la puce et celle-ci fonctionnait parfaitement.

Christine mit donc cela sur le dos du stress. Les délocalisations étaient en cours. Les journaux télévisés montraient déjà les files d'attente devant des cliniques en Roumanie et en Inde ; les volontaires là-bas acceptaient de souffrir plus, en étant payés moins. En réaction à cela, de nombreuses manifestations étaient organisées à l'extérieur de leur bureau pour exiger que la souffrance demeure nationale, et Christine restait terrée dans le laboratoire, laissant les soucis de relation publique à Anna.

— C'est incroyable les proportions que cela prend, s'étonna Christine en grinçant encore des dents, suite à la dernière vague de douleur qu'elle avait ressentie.

Elle et Linda regardaient les informations de midi.

— Si on compte en termes financiers, dit Linda, Dolores est un des principaux employeurs dans certains quartiers populaires et auprès des étudiants. Depuis des années, ça leur permet de vivre, et maintenant on leur dit qu'ils demandent encore trop pour ça. Finalement, tout le monde est concerné par la Dolores : les riches, les pauvres, les classes moyennes qui veulent copier les riches, les pays étrangers qui y voient une nouvelle source de revenus... une énorme partie de la planète est implantée et l'autre partie désire l'être.

— Et Lux ? demanda Christine en massant ses tempes.

— Lux délocalise aussi en masse : tout le monde peut éprouver du

plaisir partout. Au final, dans les deux cas, il suffit de booster le signal à travers des relais pour franchir les océans. Et voilà, vous avez la mondialisation de la souffrance et du plaisir !

— Qu'ai-je donc fait ? murmura Christine en laissant ses yeux courir sur l'écran de télévision. Ces gens manifestent pour avoir le droit de souffrir contre de l'argent...

— C'est leur choix, dit Linda, leur liberté.

— Mais simplement parce que je leur en ai donné le moyen, conclut-elle amèrement.

Quand elle fut totalement remise, quelques minutes plus tard, Christine se dirigea vers les étages et le bureau d'Anna. Elle ne savait pas exactement ce qu'elle venait chercher : les ponts entre elles deux étaient rompus depuis longtemps. Christine passa outre les interdictions offensées de la secrétaire, mais n'eut pas le temps de toucher la poignée : deux militaires sortirent de la pièce au même moment. Elle les salua à peine, s'engouffra dans le bureau dont elle claqua la porte.

— L'armée ? demanda Christine d'une voix étonnée.

— Oui, l'armée, répliqua Anna, glaciale. Cette manifestation est mauvaise pour notre image. On nous accuse de trahir notre pays. Donc nous allons équiper l'armée pour un prix dérisoire.

— Les équiper en Dolores ? Mais pourquoi ?

— Pour leurs soldats évidemment ! Imagine des militaires qui continuent de se battre une fois blessés, parce qu'ils ne ressentent qu'une infime douleur alors même qu'ils ont une balle dans la jambe. C'est parfait ! C'est utile pour eux et ça nous donne une image de patriotes.

— Mais même un soldat blessé saurait s'arrêter de peur d'être moins efficace physiquement, ou parce que l'hémorragie le tuerait !

— Peut-être oui, acquiesça rapidement Anna en levant les yeux en l'air, mais je me suis dit qu'on pourrait leur proposer un autre service, une autre puce que tu pourrais créer et qui dériverait la haine. Ainsi les dirigeants bien à l'abri pourraient envoyer leur sentiment de haine aux soldats sur le terrain pour qu'ils combattent avec rage jusqu'au bout !

— C'est impossible : la douleur et la haine ne sont pas des signaux

de même nature ! Ce serait une tout autre technologie. Et de toute façon, ce n'est pas comme ça qu'un soldat fonctionne, ni même que l'être humain fonctionne ! La douleur... est utile ! s'exclama Christine sans arriver à croire que c'était elle qui prononçait ces mots. Elle prévient l'esprit que le corps va mal, qu'il faut faire quelque chose : le soigner, le déplacer, fuir. Elle rappelle que le corps et l'esprit sont une seule et même chose, une unité. On ne peut pas dériver ça !

Christine contempla sa vie avec une lucidité terrifiante : sa folie, sa solitude, sa tristesse qui l'avaient amenée à corrompre ce qu'il y avait de plus essentiel dans l'être humain ; sa capacité à dépasser sa souffrance, à l'accepter. Et à guérir.

— C'est fini, Anna, dit Christine. J'arrête tout : l'entreprise, la Dolores. Le brevet sur la puce m'appartient ; je retire le droit d'exploitation à cette compagnie.

La décision de Christine était irrévocable et elle était certaine que rien ne la ferait changer d'avis. Mais Anna pianota rapidement sur son clavier et alors une douleur fulgurante saisit Christine qui s'écroula au sol. Jamais elle n'avait ressenti une telle sensation de déchirement, comme si son corps était dépecé cellule par cellule, chacune d'elle brûlée vive, puis remontées ensemble dans un puzzle de braise et de feu, sans ordre ni logique, liées les unes aux autres par la seule puissance délirante de la douleur. Christine suffoquait à terre, cherchait désespérément à calmer son esprit pris au piège par ce corps qui semblait se briser, battait des mains pour trouver une accroche, un soutien qui l'empêcherait d'être consumée dans ce brasier. Anna s'approcha et se pencha sur Christine, gisant à ses pieds.

— Tu ne pensais pas que j'allais te laisser faire à ta guise, n'est-ce pas ? lui dit-elle d'une voix suave. J'ai conçu le programme de dérivation : je décide qui souffre et comment. Bien sûr, c'est un pouvoir que je loue, mais j'ai gardé le contrôle d'une puce qui m'est chère, la tienne.

Dans son cerveau perclus de douleurs, Christine vit les événements se lier dans une nouvelle clarté. La violence des signaux avait augmenté chaque fois qu'elle avait contesté les décisions et les orientations d'Anna, dès qu'elle avait souhaité être plus impliquée dans l'entreprise. Et cette douleur avait eu l'effet escompté puisqu'elle l'avait détourné

de son insatisfaction croissante et avait caché la vraie nature de son ancienne amie.

Mais Anna avait eu tort d'augmenter progressivement la puissance du signal pendant des mois. Entraîné à cet exercice, l'esprit de Christine reprit finalement pied comme il l'avait toujours fait, en s'abandonnant totalement à la douleur. Elle abaissa toutes ses défenses, cessa de se crispier pour laisser déferler en elle la vague incandescente et ainsi la souffrance devint une partie de son être, une fonction du corps qui opérait en arrière-plan et qui n'empêchait plus le reste des muscles d'obéir au cerveau. Christine agrippa soudainement la cheville d'Anna et la fit chuter à ses côtés, puis elle se releva, saisit un objet que dans sa rage elle ne put même pas nommer et assomma Anna.

Elle se précipita alors derrière l'ordinateur en titubant. Peut-être qu'en d'autres circonstances elle aurait pu déchiffrer le programme et arrêter le signal, mais elle n'arrivait pas à faire sens des lignes de code sur l'écran. Elle sortit de la pièce, passa devant la secrétaire à qui elle précisa qu'Anna ne souhaitait pas être dérangée et qui ne s'étonna pas de voir son visage livide et son souffle court, puis descendit aussi vite que l'insupportable douleur qui lui irradiait le corps le lui permettait. Une fois arrivée au laboratoire, elle s'effondra à moitié dans les bras de Linda.

— La Dolores... enlève-la-moi, parvint-elle à articuler avant que tout ne devienne noir.

Christine ouvrit les yeux sur une pièce inondée de lumière, aux rideaux vert amande et à l'odeur de pêche. Une légère brise faisait danser l'ombre des feuilles d'un arbre sur la couverture du lit. Linda était assise sur une chaise à ses côtés.

— Ne parle pas trop, ton corps a enduré beaucoup de choses en quelques heures, lui dit-elle en posant une main sur la sienne.

— La puce ?

— Je l'ai retirée. Elle était en train de recevoir un signal donc ça n'a pas été facile. Je ne pense pas que ton cerveau ait subi de dommages, mais tu vas sûrement avoir des migraines pendant un bon moment.

— Où sommes-nous ?

— Chez une ancienne collègue. J'avais à peine fini l'intervention que

des vigiles sont descendus au laboratoire, l'arme au poing. J'ai dit que tu n'étais pas là et je t'ai fait sortir par-derrière. Je pense que c'est préférable que tu ne rentres pas chez toi : Anna a des amis haut placés et elle n'hésitera pas à commettre le pire pour conserver son pouvoir.

Des larmes roulèrent sur les joues de Christine.

— L'entreprise, Anna, j'ai voulu l'arrêter, mais...

— Je sais, je sais, essaie de te reposer.

— Non, je dois déconnecter les puces, pour tout le monde. En retirant le brevet à l'entreprise, en...

— Ça fait longtemps que cette technologie peut être copiée. Ce que l'entreprise a vraiment commercialisé, c'est le programme. L'algorithme. Des gouvernements le possèdent pour punir leurs criminels, des entreprises utilisent la Lux pour féliciter leurs employés en dérivant du plaisir vers eux...

— Il faut pourtant que je trouve un moyen, dit Christine en fermant les yeux un instant, avant de les rouvrir pour laisser échapper quelques larmes.

— J'espère sincèrement que tu le trouveras. En attendant, repose-toi. Tu ne reçois plus les signaux de la Dolores, mais il y a pire comme souffrance.

Linda se leva et quitta la pièce d'un pas feutré. Christine resta longtemps allongée à regarder le plafond, perdue dans sa culpabilité d'avoir créé un monde monstrueux, soulagée d'être débarrassée de sa douleur et de pouvoir penser à sa fille de façon apaisée, triste de devoir renoncer à l'œuvre de sa vie, et effrayée à l'idée d'être traquée sans relâche. Elle ressentait de la honte, du plaisir, de la peine, de la nostalgie, de la haine et de la détermination. C'étaient des sentiments terrifiants, contradictoires et confus, certes, mais c'étaient les siens.

© Audrey Pleynet 2018

Olivier Cazabat



Originaire d'un morceau de terre occitane, j'ausculte le passé en tant que médiateur du patrimoine. Je m'intéresse à divers domaines (l'histoire, la littérature, la géopolitique, l'écologie, la philosophie...) qui teintent les récits que je compose, axés sur l'anticipation, l'aventure ou l'onirisme.

Je publie ainsi des textes-jeunesse (entre autres pour le magazine Rouzig) des contes (comme « L'arbre-voyageur » chez Plume de l'Argilète...), des pièces de théâtre (Les migrants du milieu, finaliste de la Nuit de la Lecture à Grasse), ou des nouvelles (« Le pays du Coca bleu » chez les Uchroniques, « Chasse métallique » chez le Samovar...).

Extension du domaine du cerveau

Olivier Cazabat

- « T'AS QUOI ?
- La condition...souffla Ychène.
- Quoi la condition ? T'as encore changé de tarif ! Ça fait trois fois en quatre mois !
- « Paul Dubois effleura les billets qu'il avait dans la poche. Trois de vingt pas plus. Avec une allocation chômage de 800 Euros mensuels il n'avait pas les moyens de rallonger l'addition.
- Ah m'emmerde pas encore avec ça ! A chaque fois tu me fais le coup du tarif ! Je te fais déjà un prix !
- Je t'emmerde à chaque fois avec les tarifs ? Moi ?
- Ouais, men ! Et c'est pas parce que t'es un client régulier que je vais plier. Tu sais que ma came est parfaite. Avec moi y a jamais eu d'emmerdes ! Jamais !
- Je sais...Paul se radoucit. Ychène était son dealer le plus sûr. Et il n'avait pas le temps d'en contacter un autre.
- Je te parle de La condition humaine...
- Paul écarquilla les yeux.
- Hein ?
- De Malraux...reprit Ychène, que la mauvaise foi doublée d'incrédulité de son client irritées.
- Malraux ?

Son dealer tira de la poche intérieure de sa veste un rouleau de demi-feuilles enserré d'un élastique. Sans plus y réfléchir Paul le happa de sa main droite, quand celle de gauche se trouva délestée de la liasse de billets.

Sans un mot Paul tourna aussitôt les talons, dévala les deux rues qui le séparaient de son appartement, puis enjamba un vieil escalier à la rampe en colimaçon qui le conduisit au second étage. Claqua la porte. S'affala sur son canapé.

Tout en allumant la télé, il déroula le paquet de feuilles. « Fiche de lecture, la Condition Humaine », trônait en gras sur la partie supérieure de la première page. Ychène avait une écriture fine parfaitement lisible, tracée au revers d'enveloppes réutilisées. Rien de plus onéreux en effet que du papier. De plus désuet. De plus sûr. Argion, le nouvel intranet français rimait avec logiciels espions.

Paul monta le son de la télé. « Souvent pour s'amuser les hommes d'équipage... ». Se tapa la main sur la tête. Connaissait par cœur cette publicature.

Zappa.

Autour d'une table ovale un homme aux cheveux grisonnant répondait à une femme en tailleur : « Mais bien évidemment que la conception laïque qu'a Spinoza des structures mentales qu'elles soient politiques ou religieuses fait de lui un homme porté sur la plus évidente rationalité d'un... ».

Zappa.

Documentaire. A l'intérieur d'une maison de style caribéenne un homme portant un chapeau de toile se tenait devant un bureau : « ...pas qu'aimer la Martinique. Aimé Césaire incarne la Martinique. Il l'exprime très bien dans Cahier d'un retour au pays natal... ».

Zappa.

« Mais en attendant qu'il vienne, voulez-vous, la belle enfant, voulez-vous prendre la peine, d'entrer chez nous un instant ? », psalmodiait un baryton sur un air de Carmen. C'était du moins l'intitulé inscrit en haut à gauche de l'écran. Paul souffla.

Zappa.

Zappa.

Zappa encore.

Puis s'arrêta sur le Canal 12. Sur l'écran la figure débonnaire de Martine Bellec, présidente du Parti National, interrogée par un journaliste, assénait :

« Moi présidente, je rétablirai les radios et chaînes de télévision privées dès mon arrivée au pouvoir.

Moi présidente, je rétablirai la publicité commerciale qui elle seule

peut financer le contenu audiovisuel. Sa suppression fut une des pires aberrations que le monde ait connue.

Moi présidente, je rétablirai la diffusion de films à la télévision, aux cinémas comme en vente légale. Ce n'est pas à l'état de décider si un programme est visionnable ou non.

Moi présidente, je rétablirai la connexion à l'internet mondial et à l'ensemble de ses contenus, qu'il soient culturels ou non.

Moi présidente, je rétablirai la vente des jeux vidéo à l'instar de GTA. Ces jeux sont des sources de distractions, non des creusets d'agressivités, contrairement à ce que peut penser ce gouvernement.

Moi présidente, je rétablirai tout simplement la liberté de nos concitoyens. Votre liberté de choix... » ajouta-t-elle en fixant la caméra.

Paul Dubois esquissa un sourire. Elle présidente il lui en serait fini de dépenser 60 E mensuel en fiche de lecture. Coupa le son. Se replongea dans ses notes : Tchen, communiste, opium, Han kéou... puis finit par s'endormir.

Justine se réveilla avec le sourire.

Ce soir, son copain Alphrèdo, avocat au barreau, rentrait de trois jours d'un colloque international portant sur l'épineuse question des réfugiés médiatiques en exil.

Il y a deux jours son employeur Pôle Culture l'avait promu : elle allait passer d'agent de contrôle culturel à inspectrice du contrôle culturel. Elle aurait sous sa coupe tout un département de Pôle. Et les émoluments qui allaient avec.

Il y a une semaine, l'Union, parti présidentiel dont elle militait localement depuis six ans, lui avait offert de prendre la tête de sa circonscription pour l'élection à la députation. Son action dans une association féministe et les réseaux qu'elle avait progressivement tissés au sein de la section locale n'étaient pas étrangers à ce soudain catapultage en première ligne.

En se versant un café, assis devant sa petite table en zinc rose, elle n'en revenait pas. En couple. Inspectrice. Députée. En cinq ans sa vie avait fait un bond de géant.

Il y a quelques années à peine elle était pourtant au bord du gouffre : sans emploi, en fin d'allocation, célibataire. Plus qu'un déclassement pour cette titulaire d'un master en philosophie. Une chute vertigineuse sans piolets.

Et puis tout avait basculé. Un soir de printemps. Le second tour de l'élection présidentielle n'en finissait pas de jouer les prolongations. La candidate d'extrême-droite Martine Bellec du Parti National et Jean-Paul Saron du centre gauche étaient au coude à coude. Comme 70 millions de Français elle assista médusée au recomptage des voix durant une semaine. Quand le Conseil d'Etat finit par valider les résultats, 38 voix séparèrent victorieusement Saron de Bellec. 38 voix...

Saron, 75 ans passés, trois jours après sa victoire, dans un point presse devenu légendaire, avait alors jeté les bases d'une révolution à nulle autre pareille :

« Nous sommes parvenus au point de rupture. Là où les civilisations continuent de vivre ou meurent. Devant vous je déchire ce programme (on le vit prendre des feuilles et les lacérer). Non que je trahisse mes idéaux. Mais si je l'appliquais je ne le ferais que pour la moitié de l'électorat. Donc dans cinq ans Martine Bellec et sa clique dirigeront ce pays. Car ce n'est pas un peu plus d'emplois ou de pouvoir d'achat qui feront reculer le Parti National. Des décennies que nous avons tout tenté contre eux, politique libérale ou action sociale. Rien n'y a fait. La seule chose que nous n'avons pas essayée : l'éveil. La connaissance. La culture. C'est pourquoi je formerai dès cet après-midi un gouvernement d'union nationale qui mettra en place le projet des « Lois Culturelles ». Nous voyons où nous a mené la politique du temps de cerveau disponible. Dorénavant il est venu le temps de cerveau indisponible dévolu aux arts et aux savoirs ».

Dans la voiture qui la conduisait à son travail, Justine déclencha par commande vocale la radio. Sur France Culture, l'éditorialiste Charles Maurin comme chaque matin de semaine y allait de sa tribune :

« ...la première fraude aujourd'hui, c'est la fraude culturelle. C'est

elle qui coûte le plus cher à l'état. Nous l'estimons à 80 millions d'Euros. Nous tenons là compte des aides versées aux chômeurs et des remises d'impôts pour les actifs au titre des Lois Culturelles.

Justement certains voudraient les faire évoluer et renforcer les critères de connaissance, le coupa une voix féminine.

Mais ce n'est pas la peine ! Trois livres, dont deux romans et un essai, une pièce de théâtre, un opéra, une conférence et deux sites culturels, visités, écoutés ou lus par trimestre et par personne, c'est largement suffisant ! Les députés de la majorité qui veulent accroître les critères sont coupés des réalités ! Ils encourageront la fraude et le travail au noir des "ficheurs", ces réalisateurs de fiches culturelles. Il faut... »

Justine demanda à la radio de se recoucher. L'enseigne Pôle Culture s'affichait déjà. Gara sa voiture sur le parking privé réservé au personnel. Puis fila à marche cadencée vers son bureau.

Une demi-heure après, son premier *convoqué* de la journée attendait. « Monsieur Paul Dubois » appela-t-elle dans le couloir.

Un homme d'une trentaine d'années, cheveux blonds hirsutes, se leva, lui serra la main sans sourire et entra dans le bureau.

Le temps de prendre place, de vérifier les éléments culturels du trimestre que celui-ci avait mentionnés le matin même comme connus, et elle commença par lui poser quelques questions basiques sur l'histoire d'un des deux romans affichés, La Condition Humaine. Paul à quelques hésitations près, répondit à chaque fois.

Justine pensa qu'une fiche de lecture aurait pu lui offrir ces réponses passe-partout.

Paul pensa qu'il s'en sortait plutôt bien.

— Pouvez-vous me rappeler de quel sujet Tchen se confie à Gisors ? insista-t-elle.

Paul la fixa. Aucune de ses fiches ne mentionnaient ce passage. Conserva un ton placide et lança :

— Sur...l'assassinat qu'il prépare. Il a loupé son attentat une première fois. Il sait qu'il n'aura pas droit à une seconde erreur.

— C'est vrai...

Paul sourit.

— Mais ce n'est pas ça.

Paul impassible, rectifia :

— Sur le déplacement du navire qui contient les armes...

— Il lui avoue qu'il a tué un homme pour la première fois, le contredit Justine.

— Ah, oui, bien sûr...soupira-t-il en opinant de la tête.

Justine était certaine que ce détail était trop marquant pour qu'un lecteur n'ait pu le retenir. Elle était d'ailleurs payée pour ça. Engloutir chaque semaine des dizaines de livres, opéras, pièces de théâtre et autres expositions. Pire : elle adorait ça.

Dans les pays voisins environnants, où le règne du Grand Marché perdurait, elle était une tentation à elle toute seule. Elle pouvait s'en rendre compte lorsque la famille italienne d'Alphrèdo venait passer quelques jours chez eux. Les cousins aux profils similaires végétaient dans la précarité, dépassés, quasi démodés, par les cursus scientifiques. Quand dans ce pays en à peine cinq ans, les humanitas, étaient devenues le fleuron des carrières. Alors, oui Justine adorait ce qu'elle faisait.

Paul lui, une moue dubitative, aimait un peu moins.

— Pourriez-vous m'évoquer les thèmes qui vous ont semblé ressortir de votre lecture ? l'interrogea-t-elle.

Combat et lutte furent les deux seuls termes qu'énonça Paul en boucle. A croire qu'il parlait de lui.

— Et le fait que chaque individu peut transcender sa condition pour une idée qui lui semble supérieure, finit par conclure en lui souriant Justine, dont la tâche était également de contextualiser un ouvrage.

— Transcender ?

— Dépasser.

— Ah...approuva Paul.

— Je vois que vous avez mentionné avoir achevé le dernier tome du Seigneur des Anneaux au premier trimestre de cette année ?

— Oui.

— Pourriez-vous me dire comment se termine cette histoire ?

Paul ferma un instant les yeux, cherchant à se concentrer, puis lança :

— Et bien...Frodon et Sam retournent dans la Comté...et sont surpris de l'innocence qu'il y règne après tout ce qu'ils ont vécu...

— Vous avez aimé cette fin quand vous l'avez lue ?

— Beaucoup. C'est émouvant. Après tout ce qu'il leur est arrivé...

— Vous me direz où vous l'avez trouvé...le fixa Justine.

— De quoi ? balbutia-t-il étonné.

— Ce livre.

— Pardon ?

— Cette fin est celle du film, pas celle du roman. Dans le roman, la Comté est occupée par Saruman, tué ensuite par...

Paul la dévisagea incrédule. Perdu.

— ...par Grima, tué lui-même par les Hobbits.

Un silence fit son apparition. Puis s'installa, le temps qu'elle pianote.

— Bon, reprit finalement Justine qui comprit.

— Oui, reprit finalement Paul, qui comprit qu'elle comprit.

— Je vois que vous avez assisté à la Traviata ? questionna-t-elle pour changer de sujet. Pourriez-vous me résumer l'histoire ?

— Il s'agit...d'une histoire d'amour entre Julietta...euh Violetta et un homme, Alfredo.

A l'évocation de ce prénom Justine esquissa un sourire.

— Et par rapport à la Condition Humaine, quel rapprochement en faites-vous ?

Paul se remémora ses fiches ainsi que les propos que sa conseillère avait tenus quelques instants auparavant.

— Le...le sens du sacrifice. Dans l'opéra Violetta sacrifie sa vie pour un homme et dans le roman, les personnages sacrifient leurs vies pour une lutte.

— C'est très bien, assura Justine.

Paul s'avachit légèrement dans le siège. Se reprenait. Enfin.

— Dommage que vous n'en ayez suivi que 21 minutes.

— De quoi ? se cabra de nouveau Paul. J'ai...j'ai mon billet composté au début et à la fin de l'opéra !

— Et moi j'ai sous les yeux les trois bières que vous avez

consommées.

Elle fit pivoter l'écran vers lui. Paul écarquilla les yeux : se vit descendre une chope accoudé à un comptoir en zinc.

— La caméra de surveillance du Zamzi'bar, glissa Justine.

— Un montage !

— Vous avez payé par carte...J'ai ici l'addition réglée à 23h12 soit dix minutes avant la fin de l'opéra.

Paul amer, soupira de rage.

— Monsieur Dubois, je vous rappelle le préambule des Lois Culturelles : « Les hommes naissent libres et égaux en droit. Pour le demeurer et n'être soumis à aucun diktat volontaire ou inconscient, la culture est élevée au rang de fondement de l'existence. Ainsi tout au long de la vie de chaque citoyen, la connaissance d'éléments culturels jugés vitaux, qu'ils soient littéraires, musicaux, d'arts de la scène, d'arts visuels, architecturaux, sculpturaux ou apparentés, sera érigée en droit et devoir. A cette fin des mesures d'encouragements, de progression et de contrôle... »

S'arrêta. Aurait pu réciter les trois paragraphes suivant.

— Mon travail consiste simplement à apprécier si votre esprit critique se renforce par acquis culturels formula-t-elle. Pas pour faire plaisir à telle ou telle personne. Pour vous.

Paul fit mine d'acquiescer.

— Je vais être obligé de relever une absence caractérisée de connaissances culturelles pour ce trimestre. C'est votre deuxième avertissement en moins d'une année. A la troisième infraction vous serez radié des listes de Pôle Culture. En conséquence de quoi votre allocation ne vous sera plus versée. Vous le savez ?

— Pff...lâcha Paul, qui n'articula pas davantage.

Justine fixa son écran. Elle détestait sermonner. Encore plus rédiger une note critique. Les premières semaines de sa prise de poste, elle était mal à l'aise, ayant l'impression d'être une inquisitrice, rabrouée ou injuriée par les *convoqués* que la nouveauté des Lois Culturelles laissée pantois.

Elle avait fini gavée aux antidépresseurs, pleurant à n'en plus finir dès la porte de chez elle refermée, se reprochant de condamner à la

radiation des inconnus. C'est Alphrèdo, comme toujours, qui finit par la raisonner : « Tu feras de la plupart des érudits sans qu'ils ne s'en aperçoivent ! Tu exerces le plus beau métier du monde : ensemençer les têtes ».

Avec le temps, les comportements s'étaient progressivement radoucis. Le conditionnement des aides sociales pour leurs bénéficiaires ou la baisse des impôts pour les autres avaient su en amadouer plus d'un. Le nouvel adage qui circulait dans les couloirs de Pôle disait vrai : « L'argent était le nerf de la culture ».

Alors que Paul Dubois après l'avoir salué, claqua furax la porte, Justine tapant le PV ajouta en conclusion : « A encourager ». Elle avait eu un cas similaire l'année précédente. La personne était aujourd'hui baryton amateur. Oui, il n'y avait pas plus beau métier. Ou comme il était dit dans la Traviata : Oh...joie !

Pas de plus beau métier, sauf ce qu'elle considérait être l'étape suprême : députée. A l'hémicycle elle pourrait être au cœur du processus législatif et pousser au vote de nouvelles Lois Culturelles.

A ce titre son invitation à la nouvelle cérémonie du 14 juillet à laquelle elle se trouvait maintenant tombée à pic : élus politiques, industriels ou artistiques la côtoyaient dans les gradins. Elle allait pouvoir tisser un peu plus ses réseaux entre deux regards portés sur les défilés d'associations culturelles ou caritatives, le tout sur fond d'orchestration, de banderoles ou d'enfants virevoltant.

Depuis la suppression de l'armée et le transfert du budget militaire vers la politique scolaire et culturelle, le défilé du 14 juillet s'était mué en charivari convivial et festif. Un must jugea-t-elle.

La cérémonie achevée, Justine poussée par Alphrèdo se rendit au buffet. Serra des mains, trinqua, se présenta à des têtes plus ou moins connues. Puis Alphrèdo lui fit subitement fendre la foule pour l'emmener devant une femme corpulente, au double menton. Justine la reconnut instantanément. Louise Ballart. Son idole.

Avocate pénaliste réputée, elle était à l'origine de la jurisprudence Chazal. A 90 ans passés l'ancienne présentatrice télé avait été condamnée à 600 000 E d'amende et 2 ans d'emprisonnement (commués vu son âge) malgré la postériorité des Lois Culturelles.

Ballart était parvenue à démontrer que les interviews que continuait de donner Chazal ne relevaient pas de la simple conversation privée mais revêtaient un caractère public. Actant ce principe la réfutation de Chazal sur l'orientation de ses journaux télévisés et la désinformation qui l'accompagnait pouvait être apparentée à un « négationnisme culturel », concept que Ballart fut la première à faire reconnaître au titre des Lois Culturelles. Or il n'y avait aucune prescription dans le temps pour un tel chef d'accusation. Après trois ans de jugements, d'appels et de pourvois, Chazal fut condamnée.

La sentence fit l'effet d'une bombe, provoquant la fuite à l'étranger de tout ce que le pays comptait de journalistes ayant fait leur gamme de TFI à RTL.

— Je suis enchantée de faire votre connaissance, la gratifia Justine en lui serrant la main.

— C'est moi qui suis enchantée, répondit Ballart d'un demi-sourire. Alphrèdo, dont je ne vanterai jamais assez le talent, m'a beaucoup parlé de vous. J'ai cru comprendre que vous vous présentiez à la députation.

— C'est exact.

— J'aurai besoin de vous.

— De moi ? balbutia Justine surprise.

— Oui. Vous connaissez mes combats.

— Qui ne les connaît pas ? Les chefs d'accusation « crime contre l'esprit », « provocation à la haine culturelle » et « trafic d'influence culturelle » vous doivent tout.

— Oui...ânonna Ballart d'une moue. Mais ce n'est pas suffisant.

Justine la dévisagea. Alphrèdo lui avait déjà longuement parlé des avantages et limites de ces concepts.

— Vous avez pourtant grâce à eux fait condamner à de la prison ferme les anciens dirigeants de TFI et M6...

— Du menu fretin. Le chef d'accusation crime contre l'esprit ne peut condamner que des personnalités éparses. On égrène. Or il faut taper sur le noyau dur : actionnaires, paradis offshore où les dividendes de ces sociétés sont transférés, anciens dirigeants politiques ayant placés tel ou tel...C'est pour cela que j'aimerais proposer le qualificatif de crime culturel contre l'humanité.

— Crime culturel contre l'humanité ?

— Oui. Le crime contre l'humanité regroupe tout acte inhumain commis contre des populations civiles. Le crime culturel contre l'humanité ferait le lien avec cette version politique en accentuant son acception culturelle : tout acte culturellement inhumain commis contre des populations civiles. L'absorption quotidienne de contenus radiophoniques ou télévisuels privés doit être considérée pour ce qu'elle est : un crime.

Justine la fixa. Ballart le remarqua et insista :

— Quand des décideurs audiovisuels diffusent sciemment durant des décennies des contenus axés sur le divertissement bas de gamme, la violence, le sexe, la télé-réalité et consorts, alors ceux-ci se rendent complice d'un crime à grande échelle : rendre malléable comme une éponge des générations de cerveaux peu préparés à cette soft-attack. Orienter un consommateur dans ses choix n'est qu'un prélude. L'orienter contre un autre groupe, qu'il soit étranger ou social est une étape. Orienter des bataillons d'électeurs en est la finalité.

— Je partage votre point de vue, esquissa Justine, que le nouveau chef d'accusation séduisait déjà.

— Individualisation, violence, élections de personnalités ayant mené des politiques partiales ou pire des guerres et leurs cortèges de morts...Un monde sans médias privés aurait-il abouti au même constat ?

— Probablement pas.

— Le probable est de trop. J'ai gagné quelques batailles mais pas encore la guerre. Pour ça j'aurai besoin de personnes telles que vous. Qui soutiendront l'inscription dans les Lois Culturelles de nouveaux chefs d'accusation.

— Si je suis élu, vous pourrez compter à 100% sur mon appui.

Justine ne put réfréner un sourire complice. C'était son nouvel An Il qu'elle vivait...

« Je suis pour le retour des réfugiés médiatiques en exil, tonna Martine Bellec à la radio. Il faut bien évidemment leur accorder une amnistie. Les accusations dont ils sont victimes ne reposent sur rien.

Hormis la lubie d'un gouvernement totalitaire.

— Certains rapprochent ces réfugiés médiatiques en exil aux collabos, reprit un journaliste. A ce sujet, votre père a été...

— Laissez mon père tranquille ! Cela n'a rien à voir avec... »

Alphrèdo coupa la radio. Justine rentrait d'une nouvelle journée. Il s'installa en hâte devant le balcon, faisant glisser le fil de sa canne à pêche entre les barreaux galbés. Face à lui, au-dessus des toitures échanrées, le ciel étoilé s'illuminait. Tout était parfaitement en place.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'enquit-elle en s'approchant.

— Viens ! Je te convie à une pêche aux étoiles.

Elle s'assit en tailleur à ses côtés, happant la canne qu'Alphrèdo lui tendit. Effectuant un petit coup sec, il lui lança :

— Doucement ! Tu vas les effrayer !

— Les étoiles sont frileuses ?

— Filantes ! Au moindre mouvement brusque, l'étoile se carapate.

— On va en voir se carapater ?

— Si tu vois des étoiles filantes d'ici un moment c'est que d'autres, ailleurs, leur auront fait peur et nous les auront rabattues ici.

Elle le dévisagea en souriant. Son visage aux courbes douces, ses yeux éclats bleutés lui procuraient à chaque fois la même sensation. Ce truc vieux de quelques millions d'années, à l'obsolescence inprogrammable, et dont on n'avait toujours pas inventé mieux. L'a...

— Je me disais : tu changes de statut, lui glissa-t-il tout en lui indiquant de remonter un peu plus le filin.

— Je deviens inspectrice.

— Et peut-être députée.

— Espérons.

— Et si en parallèle de ton statut professionnel, tu changeais de statut personnel ?

Justine imperturbable, continua de remonter le fil. L'hameçon s'annonça en heurtant un montant du balcon.

— Disons...passer de Mlle à Mme.

Finissant de lever la canne, une étoile apparue au bout de l'hameçon. Justine le happa. Une fermeture éclair couturait le dos de cet astre en bois recouvert d'une peinture scintillante. Elle l'ouvrit. Un

reflet luisant se fit jour. L'anneau.

Justine observa Alphrèdo. Son large sourire était déjà un avenir.

Virage sud du Stadium. Paul grimace. L'arbitre vient de siffler la fin du match sur un score de quatre à zéro pour les visiteurs. Avec ses potes du Kop, il tient à démontrer aux divas en maillot qu'il paye un abonnement annuel sur ses fonds de tiroir et de chômage pour autre chose qu'assister à une partie d'ennui. Pour ça, il a la télé. Cache-col remonté jusqu'au nez, il lance des fumigènes, hurle, arrache des sièges. Un bon début. Quand des supporters adverses ont enfin l'amabilité de les chambrer devant les grilles de séparation. Une découpe au laser dans l'amas métallique après et Paul et les siens ont bien l'intention de remporter dans les gradins ce que le terrain a perdu...

— Je n'ai fait que me défendre !

— Ce n'est pas ce que révèlent les caméras de surveillance.

Paul menottes aux poignets, assis face à un officier de gendarmerie, soupire. Son œil au beurre noir le démange. Les quatre flics qui l'ont jeté au sol pour l'immobiliser lui ont bien fait comprendre qu'ils auraient préféré profiter de leur week-end en famille que d'être d'astreinte footballistique. Paul a parfaitement reçu le message. Depuis une quinzaine d'heures qu'il est dans les locaux de la gendarmerie, il ne moufte plus. C'est la deuxième fois en six mois qu'il se fait pincer. Il sait qu'il joue gros. Tente dès lors d'amadouer son interlocuteur des os qui craquent :

— Mais le type s'est rué vers moi !

— Et le poing américain en votre possession, il s'est rué vers vous aussi ?

— Je...je l'ai ramassé.

— Sur les images on voit nettement que vous le sortez d'une poche.

— Je l'avais ramassé avant !

— Nous avons arrêté deux agents de sécurité soupçonnés d'avoir été payés par votre groupe pour vous laisser entrer *outillés*...Corruption et préméditation, cela peut coûter cher.

— Je n'ai rien à voir avec ces gens-là...

— L'instruction le dira.

Paul fit une moue de désapportement.

— En attendant vous êtes interdit de stade.

— De quoi !

— Six mois d'interdiction. Vous êtes un récidiviste. C'est la peine plancher.

— Oh non...

C'était toute la saison qui tombait à l'eau, à commencer par le quart de finale en Coupe d'Europe. Autant dire son trip de l'année.

— Je demande un aménagement culturel.

L'officier le dévisagea un instant.

— C'est possible. Mais ça ne réduira que d'un quart votre interdiction.

Paul opina. C'était toujours mieux que rien.

— Bien. Je procède au tirage au sort des références par notre logiciel...

Au bout de quelques secondes l'officier ânonna :

— Hannah Arendt, Les origines du totalitarisme, et Marc Bloch, Anthologie de son œuvre. A lire intégralement...

— Pff...

— Pour Arendt, vous avez aussi le choix avec Eichmann à Jérusalem.

Paul ne put réfréner un rictus de dépit.

— Non, non...laissez le premier...

— Ces ouvrages dépassant les 500 pages vous aurez un délai de quatre mois pour les lire et en en faire un compte-rendu en commission culturelle de la gendarmerie.

— Plus de 1000 pages ! Mais j'ai déjà les autres bouquins à lire pour Pôle Culture !

— Moi aussi j'en ai à bouquiner et est-ce que j'en fais toute une histoire ? Depuis que j'en lis, j'économise 800 E par an d'impôt !

— Je suis au chômage ! Je n'ai pas de remise d'impôt...

— Justement, vous avez le temps de lire...A ces deux essais, vous devrez également assister à deux pièces de théâtre et trois opéras, dont un est imposé : Don Giovanni.

— Y en a trop ! maugréa Paul.

— C'est le barème. Je vous précise que ces prestations culturelles seront de votre poche, étant prescrites dans le cadre d'une infraction.

— Hein !

— Comme vous êtes en recherche d'emploi, vous pouvez néanmoins faire une demande de financement à la CAF – Culture et Allocations familiales.

Paul désappointé, secoua sa tête. Dans cette « dictature culturelle » comme ils disaient chez les Kop, bientôt il ne pourrait même plus amocher un supporter adverse. Même plus se faire respecter dans son propre stade. Tout foutait le camp...

« Nous devons aller plus loin en matière de Lois Culturelles ! tonna Justine. Je milite pour un acte II. Suppression des radios musicales privées. Suppression du sponsoring. Suppression de la remise de peine pour les réfugiés médiatiques en exil qui plaideraient d'office coupable. J'aurai besoin de vous ! Merci ! »

Un air musical résonna, marquant la fin de son intervention. Justine leva la main. La petite salle applaudit.

Pour sa première réunion publique, elle trouva qu'elle ne s'en était pas trop mal sortie. Devrait encore réguler son débit et poser son intonation, mais la mécanique politique s'huilait avec le temps.

A peine descendit-elle de l'estrade qu'elle enchaîna poignées de mains et photos de groupe – depuis que les selfies avaient été interdits au titre de l'article des Lois Culturelles sur les dérives individualistes.

— J'espère que vous serez élu ! lui glissa en souriant une personne âgée au chignon presque blanc.

— Tenez vos promesses ! formula un grand sourire.

Quelqu'un lui tapa dans le dos :

— Mademoiselle...

Eut à peine le temps de se retourner. Des yeux exorbités. Un canon de pistolet. Paul Dubois. Puis la salle se renversa. Le plafond lui faisait dorénavant face.

Des cris autour d'elle volèrent comme des moineaux. Des dessous de mentons et de nez la surplombèrent. Puis progressivement des nappes de chaleurs successives naquirent dans son corps. Plaça sa main sur son abdomen. Un liquide sirupeux s'en extrayait. Porta ses doigts devant ses yeux : rouge. Comme la révolution. Elle remporterait sa victoire. Oh joie...

Puis sa main, le plafond et les visages qui l'entouraient devinrent flous. Elle caressa alors l'anneau de son index. Alphrèdo. L'anneau.

Elle partait aux Havres Gris, puis vers le Valinor avec Alphrèdo et Gandalf.

Ychène demeura médusé.

Rentrait de vendre un lot de fiches. Porte refermée, télé sans cesse allumée, vieille compagne.

Un visage qu'il connaissait s'afficha alors. Celui de Paul Dubois. Un de ses clients, les plus réguliers. Ychène eut un frisson. Si ce type avait des ennuis nul doute qu'ils ne remontent jusqu'à lui.

Il monta le son, tétanisé. La photo de Paul Dubois, laissa place à son apparition dans une civière, sur laquelle les micros se tendaient :

« ...c'est la première réunion politique à laquelle j'assistais. J'ai reconnu sur une affiche le visage de ma conseillère. Je suis donc allé voir. Et puis un type s'est approché d'elle. A ouvert le feu. J'ai plongé sur lui. J'ai pris une balle. Mais j'ai fait ce que Malraux a dit : transcender ma vie. Transcender, ça veut dire dépasser... »

Déjà des policiers écartaient les journalistes. Ychène, zappa. Sur Canal 12, Martine Bellec, derrière un pupitre, regard fermé, tenait un point presse :

« ...cette candidate. Mes pensées vont à sa famille. Malheureusement, tout ceci n'est que le résultat de la politique laxiste de ce gouvernement. La première chose à faire est de lutter contre l'insécurité qui explose chaque jour un peu plus. Pour cela il faudra définitivement supprimer ces Lois Culturelles qui n'ont entraîné que

laisser-aller et permissivité. Alors oui, je vous le dis, il faudra rétablir l'armée. Augmenter le nombre de policiers et de gendarmes. Car ne nous y trompons pas : j'aime la culture...de l'ordre. »

Dans le bandeau déroulant, une alerte info défila en parallèle : selon un sondage effectué en quasi-direct elle était donnée gagnante à 52 % au second tour. Bellec achevant son intervention, afficha un large sourire. En Révolution, la haine aussi avait sa Marianne.

© Olivier Cabazat 2018

Samuel Dutacq



Natif de Normandie, mes études m'ont mené à Toulouse où je poursuis actuellement un master de création littéraire.

Partageant mon quotidien entre l'écriture et la photographie, entre l'exploration du présent et l'imagination, j'ai à cœur de perfectionner sans cesse mon regard ; ma capacité à conter, traduire et transmettre.

Mes premiers pas d'écrivain, je les ai faits au pays des contes. Aujourd'hui, partagé entre mélancolie urbaine et désir d'émerveillement, je décline mon écriture à tous les temps : le temps du mythe, le temps présent et le temps de l'avenir, avec l'ambition de toucher, d'étonner, de faire réfléchir.

Survive On Earth®

Samuel Dutacq

Survive
On Earth®

DEVENEZ QUI VOUS ETES REELLEMENT

AVEC SURVIVE ON EARTH® REVEILLEZ LA BÊTE QUI SOMMEILLE EN VOUS
LA CHASSE EST OUVERTE

EARTH
IS THE
NEW
MARS

DEPASSEZ VOS PROPRES LIMITES...
...SUR LA TERRE POSSEDE
ENCORE DE
FABULUSES
RICHESSES
SEREZ-VOUS
ASSEZ FORT
POUR VOUS
EN EMPARER ?

Journal de Grace Clarke

Survive On Earth — jour 1 — dans un refuge vétuste

RIEN à signaler...
Ou plutôt si. Ivan, assis sur une chaise, fait jouer les mécanismes de son fusil électromagnétique (heureusement déchargé). La lumière verdâtre au-dessus de sa tête lui donne des airs de psychopathe. Il ne sait pas très bien comment gérer sa frustration... il me semble que les publicités de *Heroes Travel* ont réveillé son instinct de prédation. C'est pour cela que nous sommes ici, qu'il est ici en tout cas : chasser.

Il n'y a rien à chasser sur Mars. La Terre, en revanche, grouille encore de bêtes sauvages qui ont su s'adapter à la toxicité de l'air et à des conditions ne permettant plus la vie humaine. On a préféré tout reconstruire ailleurs, sur une planète morte, stérile et donc malléable. Après Mars, on s'est tourné vers Vénus ; une des planètes les plus hostiles du système et pourtant, plus vivable que la Terre. Nos ancêtres n'imaginaient sûrement pas qu'on en viendrait là. Mais pour Ivan, il faut aller plus loin encore.

Ivan a une grande vision de l'humanité. Il se voit comme un leader, un moteur du progrès, un visionnaire, prêt à tout pour sauver l'humanité

de la régression provoquée par un excès de confort, par une qualité de vie trop bonne. Il considère que les humains sont décadents, qu'ils ont perdu leur force originelle, leur instinct primitif, qu'ils se laissent entraîner sur les paisibles vaisseaux du progrès, sans jamais connaître le danger. Il n'a pas visité les raffineries orbitales ni les mines vénusiennes... pour ceux qui y travaillent, le danger est partout. Mais comment pourrait-il s'en rendre compte quand son imaginaire se nourrit essentiellement de statistiques : production, chiffre d'affaires, positionnement sur l'échelle du progrès. Il aspire même à mener l'humanité au niveau 2 de l'échelle de Kardachev. Il faut pour cela que chacun y mette du sien, en suivant son propre exemple : fortune, réussite, innovation. Il se targue même d'accorder de l'importance au bien-être des humains...

En l'observant ainsi, vêtu d'une combinaison austère, manipulant cette arme d'une dangerosité extrême ; en promenant mon regard sur les murs sombres et couverts de tâches de gras ; en contemplant la décrépitude et l'exiguïté du refuge, j'ai du mal à réaliser que nous sommes en vacances... j'ai du mal à réaliser que nous sommes en train de consommer un séjour qu'Ivan lui-même m'a offert (ou plutôt, s'est offert) à l'occasion de notre dixième anniversaire de mariage : un « séjour de survie en environnement hostile »... sur Terre.

J'ai accepté parce que j'avais envie de poser le pied sur Terre moi aussi ; non pas dans l'intention de rapporter des trophées de chasse en orbite, mais pour savoir à quoi pouvait ressembler la planète de nos ancêtres. Par principe, j'ai suivi, la semaine précédente, les mêmes étapes de préparation qu'Ivan, y compris l'entraînement à l'usage d'armes à feu (que je n'ai pas l'intention d'utiliser). Si je parvenais à l'empêcher de s'en servir, alors je pourrais presque m'estimer satisfaite de ce séjour. Le choix de la destination était crucial. J'ai insisté fermement pour qu'il me laisse décider, lui laissant la main sur les autres paramètres. Ainsi, notre séjour devrait ressembler à ceci :

durée : 5 jours
taille de la zone : médium
armement et munitions : max
hostilité des animaux sauvages : max

décrépidité des locaux : max
environnement : désert

Mon choix a mis tout le monde dans l'embarras. On m'a conseillé d'opter pour la jungle ou la forêt, parce qu'il n'y a rien à chasser dans le désert. J'ai insisté. Ivan m'a demandé d'être raisonnable. Je n'ai pas cédé.

Ce que je n'avais pas prévu, c'était qu'on importerait exprès, d'une autre région terrestre, des animaux sans aucun lien avec le désert... quel gâchis ! Heureusement, nous n'avons pas vu poindre, dans la journée, le museau de la moindre bête sauvage. Au grand désespoir d'Ivan.

Tout a été prévu ici pour que le chasseur jouisse des meilleures conditions : des vivres et des munitions ont été disséminés aux quatre coins de la zone, enfermées dans des coffres qu'on ne peut ouvrir que grâce à des clés magnétiques présentes à nos poignets ; des refuges ont été aménagés dans des lieux stratégiques ; un buggy a été mis à notre disposition à proximité de la zone d'atterrissage ainsi que des bornes répulsives censées éloigner les bêtes. Nos armes ont une puissance dévastatrice, nos exoarmures doivent nous permettre de résister à n'importe quelle condition, à des forces de compression titanesques, à un niveau de radiations très élevé et à une chute de dix mètres. Autant dire que nous ne sommes pas à armes égales avec les animaux.

Nous avons atterri ce matin, à bord d'une capsule. L'atterrissage a été d'une violence qu'on ne connaît pas sur Mars ni même sur Vénus. Une fois les portes ouvertes et les rampes déployées, nous avons pu faire nos premiers pas, chancelants, sur le sol terrestre. Dès que nous quittions le sol rocheux, nos pieds s'enfonçaient lourdement dans le sable. Mais ce qui m'a le plus surpris a été l'impression de force qui se dégageait de cet endroit : un vent violent soufflait dans toutes les directions à la fois, charriant des tonnes de sable dont les grains martelaient nos visières ; le sable nous empêchait de voir à plus d'une vingtaine de mètres. Je sentais que le désert n'allait pas être une partie de plaisir. Mais la déception qui se manifestait dans les yeux d'Ivan était déjà une consolation.

Nous avons passé une partie de la journée à errer, sans rien voir d'autre que nos propres pieds et, quand nous nous retournions, les traces de nos pas que la tempête effaçait. La marche dans le sable était éprouvante. En ce moment, je sens la fatigue m'envahir les muscles des jambes. Nos corps ne sont pas habitués à la pesanteur. Tout a été prévu pour qu'on n'ait pas à ressentir la douleur... mais je ne veux pas de leurs pilules ni de leurs implants.

Nos efforts ont été récompensés en fin de journée par la silhouette d'un véhicule. C'était un buggy rudimentaire, dont la partie avant était à moitié enfouie sous le sable. Nous avons dégagé le véhicule avec nos mains, puis Ivan s'est précipité au volant. L'engin disposait d'un écran de localisation nous donnant l'emplacement du refuge le plus proche. Nous avons foncé dans la direction indiquée. Au bout d'une heure environ nous sommes arrivés dans une zone rocailleuse. L'entrée du refuge était dissimulée dans une anfractuosité. Au moment où j'ai essayé de déverrouiller la porte, une voix m'a répondu, froidement :

Accès verrouillé

J'ai réessayé trois fois, sans résultat. Alors Ivan s'est approché et, négligemment, il a posé son bracelet magnétique sur l'emplacement de la porte. L'ouverture a été accompagnée d'une voix nasillarde insupportable :

Accès autorisé. Bienvenue dans le refuge RNF][quelque chose]T4, j'espère que vous avez apprécié la blague de la porte...

L'envie m'a effleuré de taper dans quelque chose, mais, ne sachant pas précisément d'où venait la voix, je me suis ravis e. Ivan a eu l'occasion de démontrer ses compétences en ouverture de portes réfractaires, mais je soupçonne un complot.  a serait bien son genre...

Il est temps que cette journée se termine. Je n'ai pas h te de savoir ce que demain nous réserve.

Survive On Earth — jour 2 — un autre refuge, tout aussi vétuste

Rien ne s'est passé comme prévu.

Cette journée a été ponctuée par nos échecs répétés à déverrouiller

les dispositifs de *Survive On Earth* : démarrage du buggy, coffres à munitions... commande d'alerte. Dès le matin, plus rien ne fonctionnait et il nous était impossible de contacter le centre d'alerte de *Heroes Travel*. Il a fallu que je trafique le système électronique du refuge pour nous permettre d'en sortir. Étant donné le haut niveau de sécurité, ça n'a pas été facile. Et comme la panne semblait générale, j'ai employé les mêmes procédés pour déverrouiller le buggy et en permettre le pilotage manuel, afin de rejoindre, au soir, le second refuge dont la porte était bien entendu verrouillée. Une fois sur place, j'ai dû remettre en marche les systèmes de chauffage et de purification de l'air, ainsi que l'eau courante et l'ordinateur central. Après ce que je venais de vivre dans le désert, je m'en serais bien passé !

Ivan dort profondément. Il a ingéré une pilule juste avant de se coucher et s'est effondré de tout son long sur sa couchette. Voilà un problème de moins à gérer.

Le calme et le silence ne m'ont jamais été autant nécessaires. Il me semble que je reprends mon souffle pour la première fois depuis l'événement de cet après-midi. J'en garde une blessure béante.

La vue s'était quelque peu dégagée. Depuis un poste surélevé, nous étions parvenus à dénicher un troupeau de bêtes à cornes. Elles étaient une trentaine et comptaient des petits. Leur comportement montrait des signes d'agitation, elles me semblaient désorientées. Je me suis rappelé alors qu'elles ne connaissaient pas ce désert, pas plus que nous.

Sans tarder, Ivan s'est emparé de son fusil, s'est positionné derrière un monticule rocheux — genou droit à terre, coude gauche faisant office de support —, a visé grâce à l'écran intégré dans sa visière, a appuyé sur la détente. Le coup est parti sans un bruit. Une ombre est passée sur son visage. Il avait raté sa cible.

Avant que l'arme ait eu le temps de se recharger, un grognement puissant a retenti juste derrière nous.

Une bête à cornes se tenait à quelques mètres, d'une carrure impressionnante. Elle a chargé Ivan. Le sol tremblait sous ses pas. Sans l'exoarmure, Ivan aurait été transpercé par la corne ; au lieu de cela, il a

été projeté quelques mètres plus loin. Une autre bête est apparue. L'a chargé à son tour...

Un coup est parti. Le projectile a traversé le crâne de la bête et poursuivi sa course dans les airs. L'animal s'est effondré de tout son poids, inerte. Sa congénère s'est approchée, a baissé la tête sur le cadavre, a émis un long gémissement rauque.

Elle s'est tournée vers moi un regard lourd de reproches, puis s'est enfuie.

L'arme m'est tombée des mains.

Je revois dans les moindres détails le moment où je me suis approchée du cadavre.

Il se vide de son sang.

Dans son crâne, le projectile a creusé un trou béant aussi gros qu'un poing.

Le souffle me manque. Ma vue se brouille. Mes jambes ne me portent plus.

Je tombe face contre terre. Le malaise s'empare de moi, la nausée.

Un réflexe : j'active l'ouverture de ma visière pour vomir.

Vomir ce geste que je viens d'accomplir.

Vomir cette arme...

Cet homme.

Je m'essuie la bouche avec ma manche et referme la visière. Ma tête n'est plus qu'une boule de douleur fiévreuse, envenimée par la toxicité de l'air. Quand je tourne la tête vers Ivan, je lis sur son visage une confusion de sentiments : une joie et une excitation intenses nuancées par la rancœur de l'homme blessé dans sa virilité.

Je le vois encore s'approchant de moi, le visage déformé par un sourire de prédateur. J'entends encore ses mots, ses mots insupportables :

Je n'aurais jamais imaginé ça de toi...

Cette remarque me trotte dans la tête. Je me souviens avoir eu envie de le tuer lui aussi. Maintenant, ce n'est plus qu'une colère froide qui ne parvient pas à effacer ma profonde tristesse.

Après notre entrée dans le refuge, Ivan s'est découvert du désir pour

ma personne. La vue du sang l'avait excité. Il demandait une compensation pour n'avoir pas pu tuer la bête lui-même, parce que je l'en avais empêché. Je l'ai repoussé. Il s'est fait de plus en plus insistant. Il s'est senti le besoin de me rappeler qui il est : Ivan Jansen, le troisième homme le plus riche du système solaire, le patron du groupe Jansen, un homme à qui on ne refuse rien, mon mari. Je n'ai pas cédé.

Ivan. J'aurais préféré la laisser te piétiner.

Survive On Earth — jour 3 — un camp au milieu du désert

Par où commencer ?

En l'espace d'une journée, tout a changé. Ma vie ne sera plus jamais la même.

Ivan est mort. J'avoue ne pas ressentir autant de peine à son égard que pour l'animal que j'ai tué. Pendant dix ans il n'a cessé de me donner de nouvelles raisons de le haïr. Tout est fini maintenant, je ne le hais plus.

Ce matin, nos clés magnétiques étaient toujours inutilisables, et nous ne parvenions pas à reprendre contact avec la compagnie de voyage. Ivan et moi n'avons échangé aucun mot. Nous avons mangé un plat préparé infect puis nous sommes partis avec le buggy. La vue était toujours aussi bouchée. Je pilotais le véhicule pendant qu'Ivan gaspillait ses munitions à tirer sur des silhouettes vaporeuses. Tout cela ne me paraissait pas réel, j'avais la sensation d'errer dans un monde factice où notre parcours était tracé d'avance. Et le pilotage manuel n'y changeait rien.

En fin de journée, un événement a tout fait basculer. Au moment où le brouillard commençait à se lever, nous avons aperçu des silhouettes assez nettes, à une bonne centaine de mètres. J'ai stoppé le buggy et nous sommes descendus. Il nous était difficile de savoir si elles s'approchaient ou non. Mais ce n'était pas ce qui préoccupait Ivan.

Il a tiré.

Une des silhouettes s'est effondrée. Aussitôt, les autres se sont mises en mouvement. Des cris nous sont parvenus, des cris d'alerte, des cris...

humains. Ivan s'apprêtait à tirer une seconde fois. Il ne fallait pas qu'il tire. J'ai attrapé mon fusil par le fût et l'ai frappé de toutes mes forces avec la crosse. Il a manqué sa cible mais est parvenu à se rattraper de justesse pour ne pas tomber par terre. Il s'est tourné vers moi, le visage déformé par la colère. Il s'apprêtait à la laisser s'exprimer. N'en a pas eu le temps.

Mouvement de recul subit. Bouche qui s'ouvre et se fige. Silence. Un objet allongé et pointu s'était fiché dans sa poitrine, à l'emplacement du cœur.

Son corps s'est écroulé. Sans vie.

Les silhouettes ont formé un cercle autour de moi. Des êtres bipèdes portant des masques, vêtus de combinaisons amples et grises. Des humains ? L'un d'eux, armé d'une arbalète, s'est approché de moi puis a donné un ordre dans une langue qui ressemblait étrangement à la nôtre. On m'a arraché mon fusil des mains, on m'a attachée, les bras le long du corps. Hébétée, je me suis laissée faire.

Le chef a donné un autre ordre concernant le corps d'Ivan... sur le moment, je n'ai pas tout à fait compris, il s'agissait de le ramener avec eux... pour le manger ! Ainsi, je me disais, la Terre était encore habitée par des humains, mais ces humains mangeaient de la chair humaine... qu'allaient-ils faire de moi ?

La nuit commençait de tomber. La tribu s'est mise en marche en emportant les corps d'Ivan et de l'homme qu'il avait tué. Il m'était difficile de marcher tout en ayant les bras liés, et les rafales n'aidaient pas. Je suis tombée plusieurs fois, on m'a aidée à me relever. Je réfléchissais à un moyen de me tirer d'affaire ; étant donné la situation, la fuite n'était pas envisageable. Parlemonter était peut-être la meilleure solution, mais je devais savoir ce qu'ils comptaient faire de moi, et les quelques mots que je comprenais de leur langue ne me rassuraient pas.

Au bout d'une longue marche, la tribu s'est arrêtée dans un lieu protégé du vent. Il faisait déjà nuit noire. Les uns ont posé leurs armes, les autres des sacs pesants qui devaient renfermer des vivres et de l'eau. On a déposé Ivan à même le sol, sans la moindre brutalité, avec respect, juste à côté de l'autre corps. Puis on m'a détachée. Pourquoi avaient-ils pris la peine de m'attacher s'ils ne craignaient pas que je m'enfuisse ?

Quelqu'un a sorti d'un sac une sphère grise à l'apparence métallique ainsi qu'un pied télescopique, qu'il a planté dans le sol. Il a ensuite placé la sphère à son sommet. Son index est venu effleurer le point de jonction entre les deux éléments. Une bulle est apparue autour de l'objet, puis a grandi jusqu'à nous recouvrir tous. Enfin, elle s'est stabilisée sous la forme d'un dôme translucide. Puis d'autres personnes ont disposé une série d'appareils reliés par des tubes, les uns à l'extérieur du dôme, les autres à l'intérieur. Leur mise en marche s'est accompagnée d'un chuintement léger, comme un bruit de fuite de gaz. Après quelques instants, les humains du désert ont commencé à ôter leur combinaison et leur masque. Ils portaient en dessous une autre combinaison plus fine et sans doute plus confortable.

On m'a invitée à faire de même. Je dis bien « invitée », parce qu'il n'y avait plus la moindre marque d'hostilité dans leur voix. J'ai ressenti une forte appréhension au moment d'enlever mon casque. Mais après avoir respiré une bouffée d'air, toutes mes inquiétudes se sont envolées. L'air était un peu frais, mais le sable libérait la chaleur accumulée durant le jour.

Le chef s'est approché de moi, a enlevé sa combinaison à son tour. J'ai frémi en la découvrant. Elle. Son regard insistant mais sans violence, son regard comme une énigme. Et ses yeux couleur de sable...

Elle s'est présentée. Alex. Je me suis présentée à mon tour. Nous avons échangé quelques mots maladroits mais nos langues ne nous permettaient pas vraiment de nous comprendre, et je ne savais pas quels gestes employer.

Alex m'a invitée à partager le repas avec eux. Ils ont fait cuire dans un grand récipient une soupe épaisse de céréales et d'herbes aromatiques. Un plat peu goûteux, mais bien meilleur que ceux proposés par l'agence de voyages, et sans viande : ni animale ni humaine.

Je les ai longuement regardés manger, discuter et rire ensemble, assis en cercle autour de cette soupe bouillonnante. Cela leur paraissait la chose la plus naturelle du monde. Pourtant, jamais je n'avais assisté à rien de tel, ni sur Mars ni ailleurs. Ils n'étaient reliés à rien d'autre qu'eux-mêmes, par la parole et le repas. Seuls au monde.

Je n'ai à l'heure actuelle aucun moyen de communiquer avec l'espace.

Le système de *Survive On Earth* reste inactif. Cela ne m'étonnerait pas que les humains du désert y soient pour quelque chose. J'essaierai d'en savoir plus demain. Mais rien ne presse. Je n'ai besoin d'aucune intervention d'urgence, je n'ai personne d'autre à qui je souhaite parler, et Ivan est mort. Rien ne peut m'empêcher de vivre cet instant.

Cela fait quelques heures à peine que j'ai rencontré ces humains, mais ils me semblent dignes de confiance. Ils ont plus de raisons de se méfier de moi que l'inverse. J'ai peut-être tort de m'en remettre à eux, mais il n'y a rien d'autre que je puisse faire. Et puis, tout ce qui pourrait m'arriver ici n'est rien en comparaison de ce qui va me tomber dessus quand je remonterai dans l'espace ; si jamais je remonte. On ne me tiendra peut-être pas pour responsable de la mort d'Ivan, mais on me reprochera sûrement de ne pas m'être sacrifiée à sa place, parce qu'il est placé bien au-dessus de moi dans la hiérarchie de la civilisation. Nul doute que sa mort aura de très lourdes conséquences sur l'équilibre de la société, mais il est impossible de prévoir de quel côté la balance va pencher.

Je n'ai pas envie d'y penser.

Ce soir, nous dormons dans des lits de fortune sous une bulle de verre.

Survive On Earth — jour 4 — le village des humains du désert

Nous avons atteint le village après une longue journée de marche. Nous étions partis bien avant le lever du jour pour éviter les trop fortes chaleurs. Les humains du désert n'ont aucun autre moyen de transport que leurs jambes. Je n'ai pas été habituée à un tel effort. Aussi, c'est épuisée et au bord de l'évanouissement que je suis arrivée ici. Alex m'a emmenée à l'écart, dans une chambre séparée de la grande pièce commune par un lourd rideau. J'avais pu saisir quelques images de l'espace qui m'entourait : une vaste grotte composée d'une succession de salles et de couloirs... un village troglodyte ! Je me suis laissée tomber sur un matelas dont la douceur contrastait avec la rudesse du désert. Je me souviens avoir somnolé, m'être réveillée plusieurs fois sans

comprendre où j'étais. Tous les lieux que j'avais visités ces derniers jours se confondaient.

Plus tard, Alex m'a sorti de cet état étrange en m'apportant une boisson chaude à base de plantes. Le breuvage m'a fait peu à peu reprendre mes esprits. J'ai alors été assailli par des sentiments confus. Les événements de ces derniers jours me sont brutalement revenus en mémoire : les préparatifs de ce voyage absurde, l'atterrissage dans la capsule, la rencontre de ce troupeau d'animaux sauvages et cette bête que j'ai tuée, la mort d'Ivan, puis la rencontre des humains du désert... et d'Alex. Inattendue. Inespérée. J'avais gardé toutes ces choses en moi. Il fallait que je lui en parle. Je lui ai confié ma peine après avoir tué l'animal rencontré dans le désert, et mon soulagement quand Alex et les membres de sa tribu ont enlevé leurs masques, puis quand elle est venue vers moi...

Les paroles surgissaient, irrépessibles, irréfléchies, brutes. Je lui ai raconté Mars : la vie sous cloche, les villes immenses où règne un ordre indécent ; les merveilles technologiques qu'on y fabrique, mais aussi la froideur... froideur du verre et du métal poli, froideur des matières, froideur des gens qui ne savent plus rêver, qui ne savent plus ce que c'est que le désir... et cette communication incessante : écrans, parfums de synthèse, voix diffusant des messages politiques et des slogans commerciaux, ces messages qui font croire aux martiens que la vie est plus douce sur Vénus et aux vénusiens que Mars regorge de merveilles. Cette société où on achète le droit de mentir... Je lui ai raconté ma vie de tous les jours, mon travail à *Clarke Security*, mon mariage avec Ivan, le seul moyen que j'avais trouvé d'empêcher la faillite de mon entreprise ; mes efforts pour garder mon indépendance et rester fidèle à mes valeurs, mes tentatives de rendre la sécurité informatique accessible à tous, mon rêve de donner aux gens les moyens de protéger leurs pensées des intrusions, et les pressions financières auxquelles j'ai dû faire face... Et ma peur. Peur de retourner en orbite, devoir m'expliquer de la disparition d'Ivan. Peur enfin qu'on me pénètre le cerveau pour connaître la vérité...

Elle m'a regardé, a posé sa main sur mon épaule, m'a souri. Elle n'avait compris que des bribes de ce que je lui disais, mais ça avait bien pu

d'importance. Elle partageait ma colère, ma tristesse, ma peine. J'ai trouvé refuge dans ses bras. Et pour la première fois depuis de nombreuses années, je me suis mise à pleurer.

Plus tard, elle m'a guidé à travers les différentes pièces et couloirs du village. J'ai été surprise par le confort et la beauté du lieu, qui semblait en même temps obéir à des logiques strictes. Je désirais en apprendre plus sur cet endroit, quand et comment il avait été construit, et la vie que menaient les humains du désert... Les murs, couverts de fresques colorées, donnaient un début de réponse. Parmi l'incroyable diversité de figures, de motifs, de symboles, une forme revenait sans cesse, celle d'un être obstiné, symbole d'espoir. Un oiseau.

De nombreuses questions restent entières. Comment ont-ils survécu à la dévastation de la Terre ? Un vide de deux cents ans sépare cette tribu du moment où le dernier humain a quitté officiellement la Terre.

Plutôt que de longues explications, Alex m'a offert de me joindre à eux. Nous avons partagé le repas, dans une ambiance plus chaleureuse encore que celle du camp. Ils doivent être une cinquantaine à vivre ici, une soixantaine tout au plus. Dans une telle communauté, j'imagine que chaque personne compte. La perte d'un membre doit créer un vide béant dans le cœur de tous...

Après le repas, nous avons honoré les deux défunts avec un égal respect. Avant le début de la procession, j'ai été invitée à me recueillir auprès du corps d'Ivan. J'avais si peu de chose à lui dire, et toute ma colère s'était envolée. Je me suis contentée de lui souhaiter de trouver la paix, où qu'il soit. Je n'ai jamais su s'il croyait à une vie après la mort. Il a toujours renvoyé l'image d'un matérialiste convaincu.

Ensuite, je me suis approchée de l'autre corps. Il s'appelait Adel, il avait seize ans. J'ai formulé une prière d'excuses, en mon nom et en celui d'Ivan. Une attention dérisoire. Mais qu'aurais-je pu faire d'autre ?

Ils ont été emmenés tous deux à l'extérieur. Tous les habitants du village ont participé à la procession jusqu'à la tour du silence, là où l'on disposait les cadavres à ciel ouvert, en offrande aux vautours. C'est une pratique très ancienne, du temps où il y avait encore des oiseaux sur

Terre.

Des chants ont été entonnés, j'ai joint ma voix aux leurs. Puis nous sommes retournés nous abriter dans le village.

Après le repas, on a récité des contes, entonné des chants joyeux et sans paroles. Les danses ont suivi. Je les ai observées avec intérêt puis avec admiration. Sans prévenir, Alex m'a pris par la main et m'a entraînée dans une de ces danses. Mes premiers pas étaient maladroits, mais en imitant les autres, j'ai fini par oublier mes peurs.

Demain, il me faudra reprendre contact avec les humains de l'espace pour rejoindre la station orbitale. Je n'ai pas envie de quitter ces gens, et cet endroit me semble plein de promesses.

Jamais je n'aurais cru dire cela d'une grotte.

Alex auprès de moi semble rêveuse. Le silence est retombé sur le village. Au milieu de la salle centrale trône un simulacre de feu, une merveille pour les yeux. J'ai vu les yeux se fermer les uns après les autres, les corps cédants à la fatigue se coucher, emmitoufflés dans des couvertures épaisses. Peut-être rêvent-ils le même rêve...

Je vais les rejoindre à mon tour. Puisse mon esprit se joindre au leur.

Survive On Earth — jour 5 — une navette à destination de Mars

Quand j'ai ouvert les yeux ce matin, tout le village était déjà en activité, à l'exception de quelques dormeurs. Avec lenteur, je me suis levée. J'ai laissé errer mon regard sur les parois de la grotte, sur le sol encore tapissé de couvertures, et sur les habitants. Je voulais me remplir de tout cela avant le départ.

J'ai fait mes adieux au village, puis retrouvé Alex. Nous avons cheminé jusqu'à un des nombreux refuges qui avaient été aménagés pour Ivan et moi. Elle a pu alors réparer la panne dans le système informatisé de *Survive On Earth*. Jusqu'alors, je n'avais pas songé à m'étonner de la coïncidence entre la défaillance subite du système et la rencontre de ces humains du désert. J'aurais voulu savoir comment elle s'y était prise pour neutraliser un dispositif aussi sécurisé sans les technologies de pointe

dont on dispose en orbite. Une autre question qui restera irrésolue.

J'ai repris contact avec le ciel. Une navette automatisée est venue me récupérer non loin du village. Avant que je la quitte, Alex m'a prise dans ses bras, m'a serrée fort contre elle.

Ensuite, tout s'est passé très vite. La navette m'a conduite jusqu'à une base de lancement dans un endroit que je n'aurais pas su localiser. Puis j'ai été transférée dans la fusée, sans avoir à ne faire aucun pas. Enfin, le compte à rebours a égrainé les dix secondes les plus longues de ma vie.

Les moteurs ont grondé.

La fusée m'a arrachée à la Terre.

Il n'a fallu que quelques minutes pour que je parvienne à la station orbitale. Au moment de m'accueillir, les agents de *Survive On Earth* ont été surpris de constater que j'étais seule. J'ai annoncé en adoptant l'air le plus neutre possible : Ivan Jansen est mort. Dans les minutes qui ont suivi, la nouvelle a fait le tour du système solaire. On a dépêché une navette de la police multiplanétaire afin de me rapatrier sur Mars au plus vite pour que mon témoignage soit recueilli et ma mémoire sondée. On ne me pardonnera sûrement pas d'avoir souhaité la disparition de mon mari... mais je me défendrai. On m'a autorisé à garder ce journal. Il m'a fallu beaucoup d'efforts pour en crypter le contenu, et je n'ai encore trouvé aucun moyen de crypter ma propre mémoire. Mais il y a au moins une chose à laquelle ils ne pourront accéder parce qu'ils ne la comprendront pas...

Mes pensées se tournent vers Alex.

En ouvrant mon cœur, tu m'as ouvert les yeux.

© Samuel Dutacq 2018

Odile Thibaud



Tout d'abord lectrice de littérature fantastique, Stephen King et Graham Masterton en tête, Odile Thibaud découvre la SF à dix-huit ans à travers Neuromancien de William Gibson et Horizon Vertical de K.W Jeter. Attirée par les univers sombres et les fins tragiques – personne n'est parfait – le post apocalyptique est son domaine de prédilection. Après Des étoiles plein les yeux, publiée dans Géante Rouge numéro 23, D'Alpha à Oméga est sa deuxième nouvelle distinguée par le jury du prix Alain le Bussy.

D'Alpha à Oméga

Odile Thibaud

U

NE ODEUR DE GOUDRON surchauffé flottait dans l'air, montant des fissures qui égratignaient l'asphalte comme autant de blessures lardant une chair meurtrie. Impitoyable et sûr de son impunité, le coupable cognait sans relâche, irradiant de tous ses rayons dans un ciel blanchi.

Et Sacha, qui avait déjà parcouru trois kilomètres depuis son départ d'Oasis 7, sentait la moindre goutte d'eau quitter son corps, s'évaporer au contact de l'air brûlant avant même de se changer en sueur.

Derrière lui, son frère Gabriel suivait en maugréant. Du moins l'avait-il fait, au début. A présent il était trop fatigué pour ça. D'un geste brusque, il saisit Sacha par le bras et le tira violemment vers lui. Sacha s'immobilisa et lui fit face, de la colère assombrissant ses yeux gris.

— 'tain, Gab !

— J'ai bien voulu te suivre pour te montrer que tu avais tort. La prochaine Oasis est à au moins cinquante kilomètres. Tu crois qu'on peut y arriver avec ça ?

A ces mots, il désigna les sacs montés sur roulettes qu'ils charriaient derrière eux comme des tas de briques.

— On n'est pas partis pour aller d'Oasis en Oasis ! protesta Sacha entre ses dents. Tu le sais bien !

— Tout ce que je sais, c'est qu'on va pas survivre à cette journée si on va plus loin.

Sacha ne répondit rien, toute la hargne de sa frustration crispant ses traits juvéniles. Des larmes lui montèrent aux yeux et il baissa la tête pour que Gabriel ne les voie pas. Ce dernier lui passa un bras consolateur autour des épaules.

— Viens, dit-il. Nous sommes fatigués. Il y a un peu d'ombre, là-bas. On va se reposer un peu et rentrer.

Sacha se laissa conduire sous un piton rocheux dont la tête s'incurvait assez pour protéger du soleil une surface suffisante pour

eux deux. D'un mouvement circulaire, il lança un regard dépité au désert qui les ceignait de toute part. Au loin, vers le Sud, les silhouettes des éoliennes d'Oasis 7 ondulèrent dans l'air brûlant. Voilà à quoi il avait voulu échapper en suivant la route vers le Nord. Les Oasis et leurs interminables champs d'éoliennes qui tournoyaient en grinçant. La multitude de panneaux solaires miroitant d'une lumière aveuglante. Les logements disparates de bois et de terre desséchée. Les puits. Les enclos d'élevage. Les champs de blés et de maïs... Le tout ceinturé par le désert sur des kilomètres, où se déroulait l'interminable ruban de bitume à la surface de la terre, une terre si sèche qu'elle se fissurait en tous sens, se parcheminait comme la peau d'un vieil ancêtre. Quelques motorisés, des véhicules bardés de panneaux solaires y passaient parfois, mais la population avait perdu l'esprit de conquête depuis longtemps, depuis qu'elle considérait l'eau comme son seul et unique trésor. Alors elle se rassemblait autour de la source pour ne plus jamais en partir.

Oasis 7 en était l'exemple parfait.

A l'ombre du piton rocheux, Sacha pestait contre celle qui refusait de lui donner ce qu'il désirait si ardemment, cette promesse d'ailleurs qui ne menait nulle part. Il s'y était presque résigné lorsqu'un éclat de soleil vint le heurter en plein visage, aussi sûrement que la balle d'un tireur d'élite.

Il se leva d'un bond.

— Quoi ? s'enquit Gabriel, qu'est-ce qu'il y a ?

Sacha tendit le bras vers l'extrémité Sud de la route.

— Là-bas ! Quelqu'un approche !

Gabriel se redressa à son tour tout en se frottant le menton, encombré d'une barbe de plusieurs semaines. De toute évidence, il s'agissait d'un motorisé, qui avançait vers eux en propulsant derrière lui un nuage de poussière.

— Peut-être qu'il vient d'Oasis 7, proposa Sacha.

Indécis, Gabriel poussa un grognement sceptique.

— Il y a peu de motorisés à Oasis 7. Et de toute façon, il n'a guère l'air enclin à s'arrêter.

Le véhicule les dépassa dans un nuage de poussière qui le masqua à leur vue et, une fois retombé, les deux frères constatèrent avec

étonnement que le conducteur s'était immobilisé, une vingtaine de mètres plus loin.

— Qu'est-ce qu'il attend ?

Perplexe, Gabriel garda le silence, contrairement à Sacha qui, avec toute la fougue et la témérité de ses seize ans, avait déjà pris sa décision.

— Faut savoir ce que c'est, Gab, allons-y !

Gabriel le saisit fermement par le bras.

— 'tain, Gab ! Qu'est-ce que tu fais ?

— Et toi ? Qu'est-ce que *tu* fais ? S'il y a quoi que ce soit de dangereux, tu comptes faire quoi ?

— Il faut qu'on aille jeter un œil ! Et si c'était...

Puis plus rien. Gabriel attendit, curieux d'une suite qui ne venait pas. Les yeux implorants, Sacha fouillait en vain dans sa tête. L'espoir. Oui, l'espoir. C'était ça qu'il voulait trouver, et qu'il était venu chercher avant de l'abandonner sous ce piton rocheux. Et voilà qu'il lui faisait signe, à nouveau.

Cette fois, il ne le laisserait pas passer.

Gabriel n'eut pas besoin de mots pour le comprendre.

— Attends une minute, soupira-t-il.

Ouvrant l'un des sacs, il fouilla parmi les bouteilles d'eau et les boîtes de conserve et en sortit une barre de fer qu'il jeta sur son épaule.

— Juste au cas où.

Et ils dirigèrent vers l'inconnu.

Le gars se définissait comme un représentant de commerce, du genre qu'on ne voyait plus depuis que l'humanité était revenue au galop à ses besoins les plus primaires. D'Oasis en Oasis, il vendait et chinait tout un tas d'objets à l'utilité plus ou moins discutable. Il leur fallut cinq jours et mille kilomètres pour arriver au bout du voyage, un endroit appelé Point Alpha. On y cherchait *des traceurs de route*, mais il n'en savait pas plus. Ni Gabriel, ni Sacha n'en avaient entendu parler, mais Sacha était prêt à tenter tout ce qui ne commençait pas par "Oasis". Tout cela lui paraissait loin derrière, mais lorsqu'ils arrivèrent à destination, les choses n'y étaient pas vraiment différentes, et il

exprima sa mauvaise humeur par une tête d'enterrement des plus éloquentes.

— Tu voulais partir, alors nous sommes partis. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— On se croirait à Oasis 7, les chameaux en plus.

— Qu'est-ce que tu voudrais d'autre ? La planète est à sec, Sacha. On n'y peut rien.

— La mer, Gab. Comment ils font, ceux qui vivent au bord de la mer ?

— Ils travaillent dans les usines de désalinisation. Comme des bœufs. C'est ça que tu veux ?

— Et travailler dans ces putains de champs comme des bœufs, tu trouves ça plus glorieux ?

— L'herbe n'est pas plus verte ailleurs, Sacha.

— Où tu as vu de l'herbe, ici ? Sous cette pierre ?

Il la frappa si violemment qu'elle jaillit tel un geyser sous son impulsion.

— Celle-là ?

Il fit de même avec une autre.

— Ou encore...

Avisant une pierre plus imposante qui refléterait mieux le poids de sa colère, il s'apprêtait à la retourner lorsqu'une voix le stoppa net.

— Je ne ferais pas ça si j'étais toi.

Sacha leva la tête et fit face à une jeune fille de son âge, portant des vêtements amples et un turban autour de la tête. Mais ce qui le frappa le plus, ce fut le fusil qu'elle avait en bandoulière, dont la taille, en comparaison de la sienne, paraissait gigantesque.

— Il y a beaucoup de serpents par ici. Ils aiment s'abriter dans ce genre de refuge.

Gabriel s'avança et désigna l'arme de la tête.

— C'est pour vous protéger d'eux que vous portez ceci ?

Comme elle se tournait vers son frère, Sacha crut la voir rougir.

— Entre autres. Le désert de sable est un endroit dangereux.

— Le désert de sable ?

La fille acquiesça.

— Il est tout prêt d'ici. Et il grignote cet espace un peu plus chaque jour.

— Voilà pourquoi vous avez tant de chameaux, déduisit Sacha.

Elle le gratifia d'un sourire indulgent.

— Ce sont des dromadaires.

— Et vous vous y aventurez souvent ? demanda Gabriel.

— Assez, oui. Nous sommes des routeurs.

— Des routeurs ! s'exclama Sacha, emporté par l'excitation. C'est vous qui cherchez du monde ?

— Si vous êtes intéressés, proposa la fille, il faut en parler à ma mère. Suivez-moi.

Considérant que cela ne les engageait à rien, Gabriel laissa Sacha emboîter le pas à la fille. A l'intérieur d'une tente aux dimensions imposantes, ils firent la connaissance de Déborah, la mère de Briséis. Une fois côte à côte, et malgré la différence d'âge, la ressemblance était frappante.

— Notre métier n'est pas une promenade de santé, avertit-elle. Mais votre aide serait la bienvenue. L'équipe qui devait se rendre au point Oméga aurait dû atteindre son but il y a deux jours. Ce n'est pas le cas.

— Il s'agit donc d'une mission de sauvetage, estima Gabriel, méfiant. Deborah hocha la tête.

— Le balisage de cette route est absolument crucial. En traversant le désert, elle représentera un raccourci non négligeable pour rejoindre la mer, ce qui permettra de désengorger les Oasis déjà saturées.

A ces mots, Sacha sentit tout son corps se crispier.

— Le point Oméga se trouve donc au bord de la mer ?

— A une vingtaine de jours à dos de dromadaire. Est-ce que l'aventure vous tente ?

Sacha trépignait comme un taureau devant un bout de tissu rouge.

— Je suis désolé, intervint Gabriel, mais nous allons devoir décliner votre offre.

Les yeux écarquillés, Sacha sentit une lame lui transpercer le corps.

— Quoi ? 'tain Gab !

— C'est pour notre bien à tous, crois-moi.

Le ton tranchant de Gabriel, sans appel, coupa nette toute tentative de persuasion.

— Je m'incline, soupira Déborah. Mais si vous changez d'avis, nous partons à l'aube. Ne soyez pas en retard.

Gabriel avait eu peur. Peur du danger, pour lui, pour Sacha. Sacha qui le tanna une bonne partie de la nuit, tandis qu'ils grelottaient, serrés l'un contre l'autre, dans leurs sacs de couchage. Lorsqu'il s'endormit enfin, Gabriel scruta longuement le firmament qui s'étendait au-dessus de leurs têtes, mais il ne pensait qu'à la mer, à ces eaux bleues et profondes dont il avait tant de fois admiré la beauté, fixée sur les photographies de rares magazines, sans jamais la goûter lui-même.

Puis il sombra à son tour dans un court sommeil sans rêve, comme un avant-goût de la mort auquel d'ordinaire il ne prêtait pas attention. Une mort qui les rattraperait comme tout un chacun, et le paysage d'Oasis 7 aura été leur seule perspective leur vie durant. Pour la première fois, il ne tenait qu'à lui pour qu'il en soit autrement.

Cette évidence s'imposa à lui à peine eut-il ouvert les yeux.

Se redressant brusquement, il secoua fermement Sacha qui se réveilla en grognant, se débarrassa de son sac de couchage et courut rejoindre Déborah. Perchée sur la selle de son dromadaire, elle s'apprêtait déjà à partir, et accueillit son arrivée d'un sourire triomphant.

Le groupe d'une vingtaine de méharistes avançait lentement sous la chaleur écrasante, laissant derrière lui de profondes empreintes que le sable, au premier coup de vent, ne mettait pas longtemps à recouvrir. Chaque soir, un point de ravitaillement était atteint, formé d'un ensemble de caisses patiemment acheminé à dos de dromadaires lors d'incessants aller-retours, contenant tout le nécessaire à la survie du groupe. Et chaque soir, assis sur la plus haute dune qu'ils avaient pu trouver, Gabriel regardait avec fascination Olaf, le navigateur, vérifier leur position grâce aux étoiles, aussi innombrables que les grains de sable qu'il sentait glisser entre ses doigts, tandis qu'il empoignait le désert à pleines mains.

— Pourquoi tu n'utilises pas ton GPS ? finit-il par demander.

Délaissant son sextant, Olaf lui fit un sourire en coin.

— Je me demandais quand tu allais me poser la question ! s'exclama-t-il, les mots se heurtant sous son accent allemand. Nous ne pourrions pas éternellement remettre nos vies aux satellites qui tournent encore au-dessus de nos têtes. Un jour, ils ne fonctionneront plus, et il n'y aura personne pour les réparer. Tu comprends ?

— Personne ?

— Personne, répéta Olaf. Le monde se change en désert. Demain, tu comprendras ce que je veux dire.

Intrigué par cette remarque, mais conscient qu'il n'en saurait pas plus, Gabriel reporta son attention sur le camps en contrebas. Le feu allumé par les routeurs illuminait timidement l'obscurité d'une aura orangée, et des rires fusaient parfois comme des gerbes d'étincelles, contrastant avec le silence des sentinelles qui montaient la garde, un peu plus loin, le fusil à la main. Près des tentes montées pour la nuit, Sacha et Briséis chahutaient comme des gamins, leurs cris s'élevant avant de se perdre dans l'espace infini du désert.

En cet instant, Gabriel était persuadé d'avoir pris la bonne décision.

Le soleil amorçait sa descente vers l'Ouest lorsque Gabriel comprit, comme Olaf l'avait prédit.

Loin devant eux, parsemant les creux et les dunes balayées par le vent, de larges silhouettes, tantôt droites, tantôt couchées, se profilèrent à l'horizon. Plus ils s'approchaient, et plus les silhouettes se transformèrent en géants, coques d'acier gangrenées par la rouille surmontées de cheminées gigantesques.

Olaf se tourna alors vers lui, et malgré la distance qui les séparait, Gabriel crut pouvoir lire dans ses yeux.

Personne, disaient-ils.

Gabriel hocha la tête en signe d'assentiment.

— Il y en a des dizaines ! s'exclama Sacha. Comment ont-ils fait pour arriver en plein désert ?

— On ne les a pas transportés, ce serait impossible, expliqua Briséis. Cela signifie simplement qu'autrefois, la mer arrivait jusqu'ici.

— C'est... incroyable. Je n'avais encore jamais vu ça.

— De cimetière d'épaves ?

— Oui, enfin... de bateaux.

— Tu en verras, assura-t-elle, lorsque nous arriverons au point Oméga.

La caravane se faufila dans cette étrange nécropole pendant un long moment, leurs ombres s'allongeant au fur et à mesure de leur progression. A l'avant, Déborah et Olaf conversaient par intermittence, insensibles à un spectacle qui leur était familier. La présence des bateaux se faisait de plus en plus discrète, de plus en plus claire lorsque, en gravissant une haute dune, l'un des méharistes poussa un cri.

— Là-bas ! Un dromadaire !

Déborah leva le bras, intimant l'arrêt total. A une centaine de mètres sur leur gauche, se confondant presque avec la couleur du sable, l'animal se tenait à genoux, en position de repos. Après une courte conversation avec trois autres routeurs, l'un d'eux dévala la dune, rejoignit le dromadaire et le ramena vers le groupe

— J'ai vu sa marque, annonça-t-il. C'est l'un des nôtres.

— Probablement de l'équipe disparue, acheva Déborah.

Se haussant un peu plus sur la selle de son dromadaire, elle s'arma de jumelles et balaya attentivement les alentours, imitée par les autres routeurs. Poussés par le vent, les grains de sable faisaient doucement ondoyer le paysage, effaçant le moindre signe, la moindre trace des événements passés.

— Nous ne trouverons plus rien, ici, décréta Olaf.

Et tandis que l'attention des autres était occupée ailleurs, Déborah s'approcha de Gabriel et lui glissa discrètement un objet dans la main, un objet lourd et froid qu'elle prit bien garde de dissimuler à la vue de Sacha.

Echangeant un regard entendu, Gabriel referma les doigts sur le pistolet.

— En route ! cria-t-elle à la cantonade. Nous devons avoir atteint le point de ravitaillement avant la nuit !

Et la caravane s'ébranla doucement, abandonnant à leur solitude les navires échoués.

L'odeur était infecte, effluve des chairs pourrissant sous la chaleur du soleil. A moitié ensevelis, les cadavres d'hommes et de femmes côtoyaient ceux des dromadaires, foudroyés dans la même agonie. Parmi la dizaine de caisses constituant les réserves du point de ravitaillement, deux étaient ouvertes, dépouillées de leurs jerricanes d'eau qui gisaient vides sur le sol. Déborah mit pied à terre et se couvrit la moitié du visage d'un pan de son turban, improvisant un masque rudimentaire face à la puanteur.

— Je crains qu'il n'y ait plus personne à sauver, regretta-t-elle d'une voix étouffée.

Choqués et abasourdis, les méharistes ne pouvaient que constater l'évidence. Seuls Sacha et Briséis étaient restés à l'écart, Gabriel et Déborah souhaitant les préserver un peu de ce spectacle atroce. Prenant leur courage à deux mains, les routeurs s'avancèrent et menèrent une inspection minutieuse, soucieux de trouver le moindre indice permettant d'expliquer cette hécatombe. Au bout d'une heure de fouille et de spéculations, une seule conclusion s'imposait. Déborah déclara d'une voix forte :

— Seuls les jerricanes ont été consommés. L'eau a probablement été empoisonnée.

A ces mots, des exclamations d'inquiétude fusèrent de toute part. Déborah leva les bras, réclamant le retour au calme.

— Je vais rapporter les faits au point Alpha, déclara-t-elle en brandissant un téléphone satellite. Ce qui est sûr, c'est qu'il est hors de question de toucher à quoi que ce soit se trouvant ici.

Sur ce elle s'éloigna, cachant au mieux l'angoisse qui la tenaillait. La proximité d'une force hostile, leurs réserves d'eau s'amenuisant, leur isolement en plein désert... Ils avaient beau avoir armes et munitions, quoi qu'il arrive dans les prochains jours, ils allaient devoir se débrouiller seuls.

Lorsqu'elle revint vers eux, elle avait obtenu la confirmation de ses doutes, et de ceux de tous ses compagnons de route.

— Nous allons continuer jusqu'au prochain point, au lieu de faire demi-tour et de nous enfoncer de nouveau dans le désert, à la merci d'un ennemi dont nous ignorons tout. Cela nous rapprochera du point

Oméga, d'où une équipe de secours partira dès demain à notre rencontre.

— Nous sommes à cinq jours du point Oméga ! s'exclama l'un des routeurs. Il peut se passer beaucoup de choses avant qu'ils n'arrivent jusqu'à nous !

— C'est exact, confirma Déborah à contrecœur. C'est pourquoi nous allons profiter de la nuit pour avancer. Nous repartons immédiatement.

Sans prendre la peine de discuter, tout le monde remonta à dos de dromadaire. Seul Gabriel, l'esprit plein d'incertitudes, s'approcha d'elle et la regarda droit dans les yeux, dans une attitude proche de la confiance.

— Et si l'eau là-bas était empoisonnée, elle aussi ?

Jetant de furtifs coups d'œil autour d'eux, elle l'entraîna à part.

— Nous ne pouvons être sûrs de rien. Notre seul espoir est qu'ils n'aient pas encore trouvé son emplacement.

— J'ai l'impression que vous n'y croyez pas vous-même.

— J'amènerai tout le monde au point Oméga, Gabriel.

Il secoua la tête, un sourire désolé aux lèvres.

— Ne faites pas de promesse que vous n'êtes pas sûre de pouvoir tenir.

— C'est à une mère que vous dites ça ? s'offusqua-t-elle, faussement courroucée.

Gabriel ne répondit pas à cette boutade, le cœur lourd des conséquences qui pourraient peser sur Sacha.

— Ne perdons plus de temps, Gabriel, ajouta-t-elle d'une voix douce. Il y a déjà trop de cadavres, ici. N'y ajoutons pas les nôtres.

Parée de lanternes, la caravane serpentait dans le désert tel un cortège lumineux. Mornes et silencieux, les routeurs, affaiblis, commençaient à ressentir les effets combinés de la fatigue et de la soif. En queue de peloton, Briséis laissait son esprit vagabonder vers des espaces où le sable cessait d'exister, finissait englouti par l'immensité du bleu de l'océan. Le poids de son fusil, dont la sangle lui oppressait la poitrine depuis des heures, lui ramena les pieds sur terre. Comme

elle tentait de trouver une position plus confortable, Gabriel ralentit et vint à sa hauteur.

— Besoin d'aide ?

Heureuse d'être l'objet de son attention, Briséis sourit dans l'obscurité de la nuit.

— Mon fusil m'encombre, soupira-t-elle en se contorsionnant.

— Je peux le porter un peu si tu veux. De toute façon, il fait trop noir pour tirer sur quoi que ce soit. Surtout qu'avec nos lanternes, nous faisons des cibles parfaites.

Contrariées par une vérité aussi froidement exposée, Briséis fit une moue dubitative.

— Si ennemi il y a, il a besoin d'éclairage, lui aussi.

— A moins qu'il ne possède le matériel adéquat, rétorqua Gabriel. Tout comme il possède de quoi empoisonner plusieurs litres d'eau pour tuer vingt personnes en quelques minutes.

— Il existe des groupuscules sans pitié alliés en réseaux puissants, se désola Briséis. Contrôler la route de l'eau, c'est contrôler la vie, et amasser autant d'argent qu'il y a de grains de sable dans le désert que nous sommes en train de traverser.

— Qui les en empêchera ?

— Lorsque la route d'Alpha à Oméga sera officiellement tracée, des patrouilles de protection en assureront la sécurité... *par tous les moyens*. Les enjeux sont trop importants pour agir autrement.

D'ordinaire étranger à toutes ces considérations, Gabriel réalisa que leur réalité venait le frapper de plein fouet, dépassant le cadre étriqué à l'intérieur duquel il avait toujours regardé défiler son existence. Rattrapés par la fatigue, ils finirent par faire silence, et le voyage se déroula ainsi un long moment, chacun tentant d'économiser la plus petite goutte d'eau, de puiser les dernières forces d'un organisme qui criait grâce.

Au loin, une lueur ambrée illumina soudainement le ciel nocturne, et la caravane, au milieu des cris et des lamentations, se désarticula dans une confusion chaotique.

Attendu mais redouté, l'impensable perçait les ténèbres, de hautes flammes léchant le point de ravitaillement dans un embrasement de fournaise et qui fit tomber, un à un, les routeurs à genoux.

A bout de force, ils basculèrent dans les ténèbres.

La lumière du soleil renaissait une nouvelle fois sur l'immensité, révélant au grand jour le décor de cendres qu'avait été le point de ravitaillement. Un ronronnement lointain, jurant dans le mutisme du désert, réveilla Briséis qui s'était, comme les autres, écroulée d'épuisement. Elle releva lentement la tête, et le bruit, de plus en plus présent, continua un court instant avant de s'éteindre brusquement.

Elle partit en courant vers une haute dune, la gravit aussi vite qu'elle le pouvait et examina fébrilement les alentours, haletante, l'œil rivé à la lunette de son fusil. A une centaine de mètres se tenait un motorisé ensablé, que deux hommes armés s'affairaient à dégager à grands coups de pelles.

— Tu vois quelque chose ?

La montée d'adrénaline fut si soudaine que Briséis sursauta. Retrouvant ses esprits, elle se baissa et tira vivement Gabriel par la manche, l'entraînant avec elle.

— Ils sont là ! chuchota-t-elle en lui passant le fusil.

Allongé au plus près du sommet de la dune, Gabriel observa à son tour les deux hommes.

— Ils ont forcément de l'eau avec eux. Nous devons nous en emparer.

— Les autres...

— Pas le temps. Ils ne vont pas tarder à repartir. Tu peux les avoir d'ici ?

Les tempes bourdonnantes et le cœur battant la chamade, elle acquiesça.

— Je pense que oui.

— Ne les tue pas si c'est possible. Pour goûter l'eau, il nous en faudra un vivant.

Briséis récupéra le fusil et aligna sa cible, ajustant au mieux son tir. Rapidement, elle fit le calcul, comme le lui avait appris son père : d'abord, neutraliser l'homme debout, celui qui avait un fusil en bandoulière. Ensuite, celui à genoux, la pelle à la main, dont l'attention était déjà prise ailleurs, ce qui le rendrait moins réactif. Et surtout, toucher au but, à chaque fois.

Le fusil fermement calé contre son épaule, elle pressa la détente. Le premier homme s'écroula en hurlant, touché à la jambe. Le deuxième n'eut même pas le temps de comprendre : une autre balle frôla sa tête, explosant un panneau solaire. Aussitôt, il leva les bras en signe de reddition, tandis que son compagnon se roulait par terre en se vidant de son sang.

— Bien joué ! approuva Gabriel d'un ton admiratif. Couvre-moi, je descends.

— Tu devrais attendre les autres, l'avertit Briséis. Les détonations ont dû les alerter.

— Je vais juste les désarmer en attendant. Ne t'inquiète pas pour moi.

Sortant le pistolet remis par Déborah, Gabriel dévala la dune à la rencontre de leurs otages.

— Comme vous l'avez compris j'ai un tireur embusqué là-haut, crut-il bon de rappeler. Au moindre geste suspect... vu ?

Le pistolet toujours braqué sur eux, Gabriel désarma les deux hommes et s'approcha du motorisé. Ouvrant le coffre, il y découvrit six jerricanes remplies d'eau. Il s'empara du plus petit.

— Buvez.

Sur le coup, l'homme garda les mains en l'air, et Gabriel pointa un peu plus son arme sous son nez.

— Buvez !

L'homme saisit alors le jerricane, dévissa maladroitement le bouchon, en but quelques gorgées et attendit, ne sachant plus quoi faire. Gabriel l'examina un long moment, guettant un tremblement, un signe quelconque de malaise, mais rien ne vint. Soulagé, il ordonna à l'homme de poser le jerricane à terre et de s'éloigner du motorisé.

En tout, il devait y avoir suffisamment d'eau pour leur permettre de tenir jusqu'à ce qu'ils rejoignent les secours. Remettant le sort de l'homme aux mains de Briséis, il entreprit de sortir quelques jerricanes du coffre, leur précieux contenu émettant des clapotis au moindre mouvement. Il tira le troisième bidon vers lui lorsque la douleur, fulgurante, le foudroya sur place. Baissant la tête, il vit la hampe d'une flèche sortant de son côté gauche, un flèche tirée par un astucieux mécanisme dissimulé dans le coffre pour en piéger le chargement.

La dernière chose qu'il entendit avant de s'effondrer fut un troisième coup de feu tiré par Briséis.

Penchés sur lui, Sacha, Déborah et Briséis le dévisageaient avec inquiétude, le reste de la caravane s'attelant à fixer les jerricanes sur le dos des dromadaires. Clignant des yeux dans l'éblouissante lumière du jour, Gabriel sentit la douleur rejaillir instantanément, et il se raidit, les dents serrées. Sacha se mordit la lèvre pour ne pas hurler, le cœur et l'esprit broyés par la souffrance.

— ... Sacha... A boire...

Il se leva aussitôt et partit en courant. Gabriel plongea alors son regard dans celui de Déborah, qui se doutait bien que son intention première avait été d'éloigner son frère.

— Nous savons tous deux... ce que cela signifie...

— Vais-je devoir vous bâillonner pour vous empêcher de dire de telles bêtises ?

Elle tentait de parler avec légèreté mais ses yeux disaient le contraire. Une quinte de toux secoua Gabriel, lui déchirant la poitrine. Comme il levait une main tremblante, elle se hâta de la prendre dans les siennes.

— ... coutez-moi, reprit-il avec difficulté. Sacha... promettez-moi...

Ne faites pas de promesse que vous n'êtes pas sûre de pouvoir tenir.

— Je vous le promets.

Et il retomba dans l'inconscience.

Sacha tirait derrière lui le dromadaire de Gabriel, avançant vers le Nord, vers la fin du voyage commencé vingt-trois jours plus tôt. Accompagnés des méharistes armés jusqu'aux dents du point Oméga, ils formaient à présent une longue chaîne qui s'étirait, d'une démarche chaloupée, sur une centaine de mètres.

Peu à peu, une couleur bleue apparut au loin, une couleur bleue différente de celle du ciel, sur laquelle glissaient de longues silhouettes d'acier, pareilles à celles des cargos échoués pour toujours dans le désert de sable. Sur la droite, un port se dressait, territoire de containers et de grues, et sur la gauche, des habitations basses

s'amoncelaient, murs blancs qui se paraient d'or sous les derniers rayons du soleil.

Emerveillé, Sacha s'immobilisa et regarda cette mer pour laquelle son frère et lui avaient parcouru tant de kilomètres.

— La mer Gabriel ! s'écria-t-il, les larmes aux yeux. Elle est là, regarde ! Regarde comme c'est beau !

Se retournant, Sacha vit Gabriel s'affaisser vers l'avant, et il tendit vivement le bras pour le retenir, accompagnant le corps de son frère dans sa chute.

Les vagues mousseuses partaient à l'assaut de la plage avant de se retirer lentement, comme reprenant des forces avant de lancer une nouvelle offensive. bercé par ce bruit de va et vient, Sacha avança dans l'eau jusqu'à ce qu'elle vienne lécher ses chevilles, le froid engourdisant lentement ses orteils en s'insinuant à l'intérieur de ses chaussures.

Puis il se maudit.

Il se maudit d'avoir entraîné Gabriel à quitter Oasis 7, d'être parti à la recherche d'un ailleurs qui ne lui avait rien donné, mais qui lui avait tant pris.

A quelques pas de lui, Déborah et Briséis se tenaient en retrait, murées dans le silence, unies dans la même peine.

— C'est grâce à lui que nous sommes arrivés ici, finit-il par dire lentement. Et à Briséis.

Ne se sentant pas digne d'un tel compliment, la jeune fille baissa la tête.

— Oui, approuva Déborah. Ce sont des héros.

Elle s'interrompt, suivant la course des oiseaux marins qui virevoltaient dans le ciel. Un spectacle que Gabriel ne pouvait pas savourer, et elle s'en voulait, elle aussi, pour cela. Pour l'avoir invité à les suivre, à s'engager dans une aventure où la survie de chacun était de sa responsabilité.

Elle avait échoué.

— Je ne sais pas si...

Déborah se tourna vers Sacha, dont les yeux fouillaient désespérément le large.

— Je ne sais pas s'il a pu voir...

Puis sa voix se brisa. Briséis et Déborah échangèrent un regard accablé.

— Que comptez-vous faire, Sacha ?

Il ne répondit pas tout de suite, perdu dans les méandres de ses regrets.

— Je ne sais pas. Retourner à Oasis 7.

— Vous avez de la famille, là-bas ?

Une vague secousse ébranla ses épaules.

— Je n'ai plus de famille nulle part.

— Et si je vous disais que vous en avez une, ici ?

Indécis quant au sens à donner à ses paroles, il la fixa sans comprendre.

— Au point Oméga ?

Faisant un pas vers Briséis, elle la prit par les épaules et la serra contre elle.

— Disons, partout où nous irons.

Désorienté, Sacha ne savait plus que dire. Il ouvrit la bouche mais aucun son n'en sortit, mille sentiments se bousculant dans son esprit en un temps trop court.

— L'aventure est loin d'être finie, enchaîna-t-elle en souriant. Nous partons à l'aube. Ne soyez pas en retard !

Entraînant Briséis avec elle vers les habitations du point Oméga, elle laissa Sacha seul sur la plage, où il contempla cet ailleurs tant souhaité pendant un temps infini.

Un ailleurs qui lui avait pris sa famille pour lui en donner une autre.

Une famille qui lui promettait bien plus que n'importe quelle route.

© Odile Thibaud 2019

Prix Alain le Bussy 2018

Liste des finalistes

Le Prix le Bussy (ancien Prix Infini) a été décerné pour la 25^e année de son existence par un jury composé de treize jurés, sous la présidence du Rédacteur en chef de *Galaxies* (qui ne participe pas aux délibérations ni aux votes).

Cette année a été marquée par l'introduction dans le règlement d'une clause nouvelle, suite au constat fait l'année dernière du sort généralement réservé aux personnages féminins, que le jury avait trouvés souvent placés dans des rôles secondaires voire de faire-valoir. Le jury avait donc signalé cette année qu'il prendrait en compte « *la place que tiendr(aie)nt les personnages féminins dans les textes, et [à] la manière dont les rapports entre les femmes et les hommes ser(aie)nt renouvelés par rapport aux stéréotypes* ». Même si cette clause se traduit parfois par de maladroites et bien visibles substitutions dans des textes adaptés à la hâte, et si la nouvelle classée première ne comporte aucun personnage principal féminin (ni masculin, d'ailleurs), le jury a décidé de maintenir cette clause pour le futur.

Nous avons donc reçu 127 nouvelles. Au premier tour, le jury a été subdivisé en trois sous-jurys, chacun se prononçant sur un tiers des textes. À l'issue de cette phase, 41 textes ont été admis à participer au second tour, celui-ci réunissant l'ensemble du jury. Enfin, les 5 textes arrivés en tête du second tour ont participé à un troisième tour, destiné à les départager.

Voici donc le Palmarès 2018 des quarante-trois finalistes, établi après trois tours de vote et délibération des treize jurés :

Prix le Bussy 2018 :

Blue binary bluff

Antoine Vanhel

Publié dans Galaxies N°54

le Bussy d'argent ex aequo :

Insignifiante

Elodie Serrano

Publié dans Galaxies N°55

Bodythèque

Wilfried Renaut

Publié dans Galaxies N°56

le Bussy de Bronze :

Lupihagues

Léa Fizzala

Publié dans Galaxies N°57

Premier accessit :

Le nouveau superviseur

Jean-Pascal Martin

Publié dans Galaxies N°58

Seconds accessits

**Une observation atypique concernant la physiologie
de Xapharus oophilus**

Jean Paris

Publié dans Géante rouge N°26 – Cahier B

Æterre

Florian Bonnacarrère

Publié dans Géante rouge N°26 – Cahier C

Le jour des poubelles

Thierry Soulard

Publié dans Géante rouge N°26 – Cahier C

La Vorace

Marie Olivia De Cabanaz

Publié dans Géante rouge N°26 – Cahier A

Sur le chemin d'Elysia

Isabelle Lauzon

Publié dans Géante rouge N°26 – Cahier C

Mention du Jury
Défouloir

Brice Triquet
Publié dans e-Galaxies N°54

Monstroïdes

Samantha Chauderon
Publié dans e-Galaxies N°54

Bébé

Rachid Ouadah
Publié dans e-Galaxies N°55

Watch-Make Hurt

Guillaume Laffineur
Publié dans e-Galaxies N°55

Don de Soi

Jean-Baptiste Vallart
Publié dans e-Galaxies N°56

Dieu Point Zéro

Florent Paci
Publié dans e-Galaxies N°56

Exodust

Carol Bedouet
Publié dans e-Galaxies N°57

Les Sables d'Olonna

Emilie Querbaelec
Publié dans Géante rouge N°26 – Cahier B

Casus Belli

Thierry Faivre
Publié dans e-Galaxies N°58

Immersion

Stéphane Miller
Publié dans e-Galaxies N°58

Dolls e-Vita

Franck Dole
Publié dans e-Galaxies N°59

Objectif Ubiquité

Lalex Andrea
Publié dans e-Galaxies N°59

Mention spéciale

Hémisphère

Marc Legrand

Publié dans son recueil *Chambre 224*,
aux éditions *Mondes futuristes*, octobre 2018

<https://mondesfuturistes.com/catalogue/auteurs/marc-legrand/>

Le Dilemme du Faux Semblant

Jean-Jacques Jouannais

Publié dans e-Géante rouge Spécial le Bussy 2018

Orau

Eric Simard

Publié dans la revue *Brins d'éternité*, en février 2019

<http://www.revue-brinsdeternite.com/>

Une Épine parmi les Étoiles

Franck Petruzzelli

Publié dans e-Géante rouge Spécial le Bussy 2018

Mélušin€

Jean-Marc Levadoux

Publié dans e-Géante rouge Spécial le Bussy 2018

Le signal

Simon Boutreux

Publié dans e-Géante rouge Spécial le Bussy 2018

PLAN Q.s.

Edwige

Publié dans e-Géante rouge Spécial le Bussy 2018

Jeux de Dames

Philippe Pinel

Publié dans e-Géante rouge Spécial le Bussy 2018

Un monstre peut en cacher un autre

Alexandre Gourdeau

Publié dans e-Géante rouge Spécial le Bussy 2018

Atropos

Vincent Ferrique

Publié dans e-Géante rouge Spécial le Bussy 2018

Mantas

Claude Carré

Publié dans e-Géante rouge Spécial le Bussy 2018

Interférences

Thomas Baronheid

Texte en soumission à une autre revue

Le centre et la périphérie

Edouard Sueur

Publié dans e-Géante rouge Spécial le Bussy 2018

Rendez-vous dans les Terres Vierges

Xavier Fleury

Texte en soumission à une autre revue

La cité flottante

Françoise Grenier Droesch

Publié dans e-Géante rouge Spécial le Bussy 2018

Illusions

Marie Latour

Publié dans e-Géante rouge Spécial le Bussy 2018

Dolores

Audrey Pleynet

Publié dans e-Géante rouge Spécial le Bussy 2018

L'épée

Sylvain Lamur

Texte réservé pour un recueil à venir

Extension du domaine du cerveau

Olivier Cazabat

Publié dans e-Géante rouge Spécial le Bussy 2018

Survive On Earth®

Samuel Dutacq

Publié dans e-Géante rouge Spécial le Bussy 2018

D'Alpha à Oméga

Odile Thibaud

Publié dans e-Géante rouge Spécial le Bussy 2018